LA VOIX QUI TUE

ROMAN POLICIER

5 F

Les Publications Georges Ventillard

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à 6 heures
(Epuisé)
Le bacille BX 766.
La treizième main.
(Epuisé)
La maison sans fenêtres.
Les caisses de M. Lissac.
La vengeance de l'invisible.
Le squelette vert.
Le yacht de la mort.
Le fantôme écossais.
L'onyx de Somolow.
L'énigme de Kahlemberg.
Criswold-Mansion.
L'étrangleur.
Le mystère du paon.
Le club du serpent noir.
Les yeux tatoués.
Le décapité.
Le secret du Mamilloria.
Phare N° 313.
L'amiral Corbier.
Le laboratoire du Docteur Bass.
Systratis.
Les 7 Colpatroz.
Le marchand d'horreurs.
Trois as.
Le cercle bleu.
La machine infernale.
Pikipili.
Terreur sur Ekhampton.
La chambre mauve.
Le roi du racket.

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 fr. 50 en timbres

NOUVELLE SÉRIE

LA FILLE DE BELZEBUTH
LES SORCIERES DU MALHEUR
ZACHARIE BONIFACE
LE PENDU DE BLACKPORT
LES REQUINS D'HOLLYWOOD

LE VOLUME : 5 Francs

ENVOI FRANCO DE CHAQUE VOLUME CONTRE 5 fr. 50 EN TIMBRES OU MANDAT

La Collection Édward BROOKER est éditée par les

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)
Compte chèques postaux 1746-27 Paris

LA VOIX QUI TUE

(H62)

EDWARD BROOKER

LA VOIX QUI TUE

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright 1938 *by* LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

PREMIER CHAPITRE

MEURTRE AU QUARTIER LATIN

L'hôtel qui portait fièrement cette enseigne, déjà presque complètement effacée par le temps, *Au Vingtième Siècle,* était une de ces petites maisons bourgeoises qu'on voit encore dans les ruelles étroites des vieux quartiers avoisinant les grandes artères parisiennes. Situé au 122 de la rue Mazarine avec sa façade étroite, haute de trois étages, grisâtre, délabrée par endroits, ses fenêtres immenses avec leurs stores qui jadis avaient été verts, il avait un aspect peu engageant malgré l'escalier propre et net, couvert d'un beau tapis rouge qu'on apercevait du dehors. Certes, il ne pouvait être question une seconde d'un de ces halls larges et luxueux qui forment l'entrée des palaces parisiens. Non, ici, sitôt pénétré, on entrevoyait à gauche une petite porte sur laquelle on pouvait lire, tracé d'une main hâtive, le mot « Direction ». Cette pièce qui servait également de chambre à coucher à la propriétaire Mme

Lacour, se distinguait, en outre, par son casier à clés en chêne sculpté, fixé à l'entrée.

Mme Lacour, une femme de taille moyenne, entre deux âges, brune, le teint un peu jauni par une vieille maladie de foie, au regard expressif, bavarde et avenante, avait une fille Josette, jolie blonde aux grands yeux noirs, qui l'aidait dans les travaux du ménage.

L'hôtel *Au Vingtième Siècle,* en grande partie habité par des étudiants du quartier latin, avait donc une tenue parfaite et aussi des prix très abordables qui faisaient que ses affaires prospéraient et mettaient sa propriétaire à l'abri de la crise. Veuve d'un blessé de guerre, elle avait su courageusement se débrouiller après la mort de son mari et même arriver, étant très économe, pour ne pas dire avare, à réaliser sou par sou de quoi assurer la sécurité de ses vieux jours.

Pourtant aujourd'hui, par cette belle matinée de printemps, ensoleillée, éclatante et douce, Mme Lacour paraissait en proie à une excitation extraordinaire. D'habitude si correcte et charmante avec son éternel sourire commercial, elle était méconnaissable. Les yeux hagards, frissonnant de peur, tordant fiévreusement son mouchoir entre ses mains, elle n'arrêtait pas de marcher nerveusement dans son bureau.

— Quel malheur !... Quel malheur horrible !... articulait-elle péniblement en sanglotant, fixant l'un après l'autre les deux messieurs qui venaient de pénétrer dans la pièce. Mais pensez, pensez donc aux conséquences que ce crime peut avoir pour la réputation de ma maison...

— Calmez-vous, madame, vos lamentations sont bien inutiles maintenant et n'arrangeront rien.

Celui qui avait prononcé ces paroles d'un ton mi-conventionnel, mi-apitoyé, était un homme frisant la quarantaine, assez grand, large d'épaules, sympathique malgré le dur regard de ses yeux bleu ciel et il évoquait davantage un savant avec son front haut et dégagé par une calvitie naissante qu'un des plus fameux policiers de la capitale. L'inspecteur principal Félix Garron, de la brigade des G-Men, tout récemment créée, représentait, en effet le type même du détective. Durant ces dernières années, pas une affaire de quelque importance qui ne lui ait été confiée. Mais si ses capacités brillantes avaient fait leurs preuves aussi bien dans les crimes d'une société secrète que dans l'enlèvement d'un célèbre général russe et dans tant d'autres cas non moins énigmatiques, sa grande spécialité, son « dada », si l'on peut dire, restait les meurtres commis dans les milieux étrangers de Paris, qu'il connaissait particu-

lièrement. C'est ce qui lui valut d'être chargé tout de suite de la première enquête dès que la Préfecture fut avisée du drame de la rue Mazarine. Son compagnon, le docteur Tixier, médecin légiste, savant d'un certain âge, qui avait su rendre de grands services grâce à ses diagnostics justes et précis était plutôt petit ; barbu, il portait des lunettes fixées presqu'à l'extrémité de son nez crochu. Pétillant, vivant, assez cocasse à voir, il servait souvent de cible aux plaisanteries de son entourage ; mais très absorbé par les travaux qui le passionnaient, le docteur restait indifférent et dédaigneux aux moqueries de ses semblables.

— Il vaudrait mieux, madame, que vous nous racontiez les faits comme ils se sont déroulés. Si vous le permettez, nous allons nous asseoir et vous écouter.

Mme Lacour s'essuya les yeux, lesquels cependant étaient secs de toute larme, essaya de reprendre son calme habituel et parvint même à esquisser un faible sourire.

— Je ne sais pas moi-même, monsieur, commença-t-elle. Ah ! quand j'y pense !... Mais vous avez raison... Eh bien voici : il y a environ trois jours, un monsieur fort bien, élégant, se présenta pour me demander une chambre

— Vous le connaissiez? Etait-ce un client?

— Non, je ne l'avais jamais vu. Cepen-

dant, j'avoue que j'étais un peu étonnée. A parler franchement, ma clientèle fait plutôt partie de la classe moyenne et ce nouvel arrivant était très différent de mes locataires habituels. C'est difficile à expliquer... mais moi qui suis depuis si longtemps dans le métier, vous pensez si j'ai l'œil pour distinguer...

— Nous n'en doutons pas une seconde, madame, continuez je vous en prie.

— Eh bien, il m'a demandé une chambre, la meilleure naturellement ; celle que je lui proposais eut l'heur de lui plaire, il l'accepta immédiatement, mais il me prévint tout de suite qu'il ne resterait que deux ou trois jours, ses affaires ne le retenant pas davantage à Paris.

— Il a inscrit son nom sur la fiche d'hôtel, j'espère ?

— Bien sûr, je suis toujours en règle, monsieur. Jamais, je n'ai eu la moindre contravention, vous pouvez vous en informer auprès du commissaire du quartier.

— Je n'en doute pas, mais poursuivons. Comment s'appelait l'homme en question ? C'était un étranger ?

— Un Russe. Son nom est un peu difficile à retenir, mais tenez voici sa fiche, vous pouvez lire vous-même.

— Wladimir Barbakoff, lut le détective à haute voix, diamantaire, né le 13 juillet 1890

à Odessa, Russie. Domicile fixe à Amsterdam, Hollande. Hum ! Alors M. Barbakoff est arrivé le 12 mai d'après ce que je vois ?

— Exact, le 12 mai, avant-hier soir.

— Pouvez-vous me dire ce qu'il a fait depuis ?

— Je crois qu'hier, le 13 mai, il est sorti toute la journée. A 21 heures, je l'ai entendu rentrer, mais il n'était pas seul un homme et une femme l'accompagnaient. Le couple est resté environ une heure dans sa chambre, puis il redescendit. Ce matin, vers 9 heures, je montai faire le ménage ; en passant devant le numéro 17, la pièce qu'il occupait, j'aperçus la porte ouverte ; je frappai plusieurs fois et comme aucune réponse ne me parvenait, je poussai légèrement le battant. Tout d'abord, je ne distinguai rien, la chambre étant dans l'obscurité complète avec ses volets clos. Prise tout à coup, je ne sais pourquoi, d'un affreux pressentiment, j'appelai mon locataire par son nom. Silence ! Alors, j'éclairai et je vis... Oh ! non, messieurs, c'est indescriptible ! Jamais, je n'oublierai l'horrible spectacle qui s'offrit à mes yeux. Devant le lit, étendu dans toute sa longueur, le malheureux gisait dans une flaque de sang, un poignard planté jusqu'à la garde entre les épaules. Comme vous le pensez, je ne suis pas restée une minute dans la pièce. Ce qui est arrivé ensuite, je ne m'en souviens plus. J'ai hur-

lé comme une folle, m'a-t-on dit et quand ma fille Josette, qui va d'ailleurs venir d'un instant à l'autre, réussit à me calmer, elle me conseilla d'alerter immédiatement les autorités, ce que je fis.

— Bon ! dit l'inspecteur Garron en se levant. Et vous n'avez rien remarqué de suspect pendant la nuit. Aucun cri ? Aucun bruit ?

— Non, monsieur, et pourtant, j'ai un sommeil très léger. Josette non plus ne s'est aperçue de rien.

— Nous allons maintenant monter dans la chambre en question, passez devant, madame et guidez nous.

— Comment ? Vous voulez que je revoie encore une fois le cadavre ? Pour rien au monde, monsieur, je ne pourrai pas...

— Cependant il le faut, répondit laconiquement le détective. Je suis dans l'obligation de l'exiger.

Mme Lacour frisait une nouvelle crise de nerfs, mais voyant l'attitude décidée du policier, elle se résigna, non sans recommencer ses jérémiades, rendant le Bon Dieu responsable des malheurs qui lui arrivaient...

.....

La propriétaire s'arrêta, haletante au bout du couloir sombre et pressant sa main sur sa poitrine, livide, elle chuchota d'une voix presque imperceptible :

— C'est ici, messieurs.

L'inspecteur Garron l'écartant doucement pénétra le premier dans la chambre après s'être arrêté une seconde sur le seuil de la porte, il en huma l'air tel un chien de chasse qui flaire le gibier, puis s'orientant merveilleusement trouva les commutateurs et alluma.

Certes, Mme Lacour n'avait pas exagéré. Devant le lit en désordre, un cadavre gisait sur le tapis, seulement vêtu d'un pyjama, les mains crispées devant la tête dont on ne pouvait distinguer les traits. Le détective se pencha sur lui et retourna la face d'un homme au déclin de l'âge, les yeux écarquillés, les traits figés dans une horrible expression d'angoisse, la bouche entr'ouverte. Il l'observa quelques instants, puis, faisant un signe à son compagnon, s'approcha de la fenêtre et ouvrit les volets. C'était au tour du Dr. Tixier. Le savant se débarrassa de son pardessus et ouvrant la petite sacoche qui ne l'avait pas quitté, s'occupa maintenant du malheureux Russe. Tandis que les deux hommes, chacun de leur côté, poursuivaient leur tâche, s'absorbant dans leur besogne, Mme Lacour estimant sa présence inutile tenta de s'éclipser, mais Garron intervint :

— Restez ici, madame, ne bougez pas. Votre présence est indispensable....

Et s'adressant au médecin :

— Vous avez pu tirer quelques conclusions, docteur ?

— Heu... oui... Je crois. A mon avis, la mort remonte à plus de douze heures.

En ce qui concerne la définition du crime, c'est simple, voici le stylet que je viens de retirer du corps de cet infortuné. Le reste vous regarde.

Le policier saisit avec des précautions infinies l'arme du crime, l'examina soigneusement avant de l'envelopper dans un mouchoir pour le mettre dans sa poche.

« Le coup a dû être porté avec une violence inouie à en juger par la profondeur de la blessure, reprit le médecin après un court instant. La victime ne devait pas s'attendre à une attaque aussi lâche et aussi brusquée, il n'y a pas la moindre trace de lutte entre elle et son meurtrier.

L'inspecteur principal hocha pensivement la tête, n'écoutant que d'une oreille distraite son compagnon, il reprenait minutieusement l'examen du cadavre, fouillant toutes ses poches, puis celui de la pièce dont il inspecta l'armoire longuement, quand tout-à-coup, il se retourna brusquement vers la propriétaire inquiète.

— Vous dites qu'un homme et une femme accompagnaient M. Barbakoff lorsqu'il rentra à l'hôtel ?

— C'est exact !

— Mais vous avez vu ces gens-là ?

— Très vaguement, seulement.

— Quelle impression ? Français ?

— Non, monsieur, je ne crois pas. Pour la dame, je n'ai pas pu voir son visage qu'elle dissimulait sous un voile, mais l'homme avait le teint mat d'un méridional, d'un Italien peut-être.

— Hum ! Et vous dites qu'ils sont descendus vers dix heures ?

— Oui, à peu près.

— Voyons, rassemblez bien vos souvenir. J'insiste à nouveau là-dessus, vous n'avez rien remarqué de suspect ?

— Non... c'est-à-dire, oui... Attendez... Je me souviens maintenant Peu de temps avant que le couple s'en aille, je suis monté au numéro 21 où un client malade me réclamait une bouillotte.

— Ah ! Ah ! Et alors ?

— Figurez-vous, monsieur, qu'en passant devant la porte, j'entendis quelqu'un chanter, c'était une chanson étrange, comme jamais je n'en avais entendue, et le plus curieux, c'est qu'elle était accompagnée d'une guitare.

— Et vous êtes sûre que le chant provenait de cette pièce ?

— Absolument sûre.

Le détective passa la main sur son front, signe chez lui d'un concentration absolue,

puis, après avoir à nouveau ouvert le placard, enchaîna :

— Vous avez bien dit que M. Barbakoff avait une valise avec lui ?

— Oui, monsieur

— C'est celle que voici ?

— Exactement. Si vous me permettez une observation...

— Allez...

— Il me revient un incident, qui n'a peut-être aucune importance, mais n'est-ce pas, vous m'avez demandé les plus petits détails... d'autre part, je ne sais pas si je dois...

— Dites quand même, interrrompit l'inspecteur principal impatienté.

La propriétaire poussa un profond soupir et se décida enfin.

— Lorsque ce pauvre monsieur, que Dieu préserve son âme, se présenta à mon hôtel, il tenait à la main la petite valise en question ; naturellement, je m'empressai pour l'en débarrasser, mais il refusa énergiquement ne voulant s'en séparer à aucun prix. Même arrivé dans sa chambre, il la surveilla continuellement, à croire qu'elle renfermait un trésor. Dans mon trouble, j'avais complètement oublié ce détail, mais il est maintenant très net dans mon esprit.

— Et vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'elle pouvait contenir ?

— Pas la moindre, Comment le pourrais-

je ? Les affaires privées de mes clients ne me regardent pas.

— Bizarre ! bizarre ! marmotta le policier, car elle est vide.

— Alors çà !... Je n'y comprend rien. Mais j'entends ma fille qui rentre, puis-je me retirer, monsieur ?

— Oui, vous pouvez. Cependant, ne vous éloignez pas, vous devez vous tenir à ma disposition, j'aurai encore besoin de vous.

— Et le cadavre, s'exclama Mme Lacour avec une profonde inquiétude dans la voix, j'espère qu'on l'enlèvera le plus vite possible? Pensez à mes clients !

— Nous ferons le nécessaire, ne vous tourmentez pas.

— Merci, merci beaucoup.

— Eh bien, mon vieux ! s'exclama le Dr. Tixier sitôt le départ de la propriétaire, voilà une énigme digne de votre renommée. Entre nous , je me demande comment vous vous en sortirez car elle ne semble pas facile à éclaircir.

Garron haussa les épaules.

— On verra, docteur, on verra. Certes, mon métier n'est pas toujours facile mais vous, qui êtes un vieux malin et en avez tant vu, vous devez bien avoir déjà votre petite opinion, non ?

— Oh, vous savez, une opinion d'amateur

Evidemment, ce crime m'intéresse... A mon avis, la chose est peut-être moins compliquée que je n'aurais cru tout d'abord ; puisqu'il est clair comme de l'eau de roche, que ce couple étrange est monté avec le Russe dans sa chambre, l'assassin ou les assassins ne peuvent être que lui. Le motif, me demanderez-vous ? Il est limpide. L'homme arrive tout droit d'Amsterdam, il fait attention à sa valise, il est facile à deviner qu'elle contient ou plutôt devait contenir une collection de pierres de grande valeur. Nous savons bien entendu que ses affaires ne le retenaient ici que quelques jours, il est donc enfantin de conclure que les bijoux étaient destinés au couple en question. Assassinat, valise vide, un petit garçon de dix ans devinerait que les gens qui sont montés avec lui ont fait le coup pour voler ensuite les joyaux. Telle est du moins mon opinion. Maintenant, donnez-moi la vôtre.

— D'abord, mes sincères félicitations pour votre perspicacité que j'admire.

— Vous êtes donc d'accord avec moi ?

— Oui, mais seulement jusqu'à un certain point. Vers la fin, votre hypothèse vacille. Supposons que cet homme et cette femme soient les meurtriers, comment croyez-vous qu'ils s'y sont pris ?

— Vous vous moquez de moi, reprit le médecin. Ils l'ont tué, tout simplement tué.

— Parfait ! Mais pour cela il faut que M. Barbakoff se soit déshabillé devant eux et mis en pyjama.

— Sapristi, c'est vrai... je n'y ai pas pensé... C'est que cela change tout !

— Et comment ! confirma le détective avec un fin sourire. Cette fois, je suis tout à fait d'accord avec vous. L'affaire est beaucoup plus embrouillée qu'elle n'apparaissait tout d'abord. Le mystère qui entoure ce drame ne sera sûrement pas facile à élucider...

II

Olive Mauren

S'il y a parmi les fonctionnaires appartenant à la police des hommes aimant sincèrement leur profession pour des causes diverses, il est néanmoins évident, que les méthodes qu'ils emploient ne s'écartent guère du schéma tracé dans les écoles spéciales, suivi avec une routine machinale et traditionnelle. Rares ceux qui, dédaignant les sentiers battus, cherchent de nouveaux chemins. C'est grâce à ses qualités surprenantes, à la vivacité de son esprit, aidées par un destin bienveillant, que l'inspecteur principal Garron sut en très peu de temps attirer l'attention de ses supérieurs et spécialement celle du commissaire Rognant dont il était très estimé. Excellent élève en mathématiques et en autres sciences logiques, intelligent et réfléchi, une carrière brillante s'ouvrit devant lui.

A peine la brigade spéciale eut-elle été formée et que Rognant en devenait le chef, qu'il

appelait son bras droit Garron auprès de lui. C'est ainsi que nous les trouvons ensemble dans le bureau du commissaire, le matin même de la première enquête rue Mazarine.

Si le détective avait l'air d'un intellectuel, Rognant avait plutôt l'allure d'un paysan. Rien de distingué en cet homme au visage prématurément vieilli, à la moustache molle pendant au bord de ses lèvres, au menton pointu, aux cheveux grisonnant, au dos voûté, qui fumait à longueur de journée des cigarettes fortes et âcres. Très nerveux, même coléreux, mais pas mauvais au fond, sensible même, il représentait l'âme de la nouvelle brigade qui, grâce à son énergie, marchait de succès en succès.

Le meurtre commis sur le diamantaire fit naturellement beaucoup de bruit. La presse s'en empara, et se laissa aller aux hypothèses les plus fantaisistes, sans pourtant approcher jamais la vérité.

Lorsque Garron arriva chez le commissaire, ce dernier achevait la lecture de son journal préféré. Ayant servi pendant la guerre comme caporal, Rognant avait gardé l'habitude des ordres brefs et ponctuels devant lesquels devaient s'incliner tous ceux qui avaient intérêt à lui plaire.

— Asseyez-vous, vieux, grogna-t-il, sans même lever la tête. Cigarette ? Belle affaire, hein ? Qu'en dites-vous ?

— Pour l'instant, je n'ai pas encore d'opinion, patron, mais il me semble...

— Quoi ? Parlez donc.

— Et d'abord, j'ai fait tout le nécessaire habituel : interrogatoire de la propriétaire de l'hôtel, examen de la chambre, puis du cadavre en compagnie du Dr Tixier. Le crime a été commis avec une audace rare et je ne doute pas que le vol en ait été le mobile.

— Comment ça ?

Garron raconta les faits les uns après les autres, parla de l'étrange couple, des chansons accompagnées de la guitare, de l'énigme concernant la victime trouvée en pyjama, n'omettant aucun détail. Le supérieur l'écouta attentivement, puis hocha la tête.

— Il va falloir s'occuper sérieusement du personnage Barbakoff, proféra-t-il, je vous en charge. En ce qui concerne le couple suspect, son arrestation ne saurait tarder. Faites passer le signalement tel que vous le connaissez et parlez à Maxime afin qu'il fasse une ronde dans les grands hôtels.

— Voici l'arme que le docteur a retirée du cadavre, dit l'inspecteur qui venait de la sortir de sa poche toujours soigneusement enveloppée dans son mouchoir.

— Aucune empreinte ? s'inquiéta le commissaire avant de la prendre dans sa main.

— Non, les assassins devaient porter des gants.

Roguant examinait attentivement le stylet, quand la sonnerie du téléphone retentit, il saisit l'appareil.

— Allo !... Une dame ? quelle dame ? Granère ? Connais pas... Bon, faites-là entrer.

Il raccrocha et poursuivit.

« Il paraît qu'il y a en bas une femme qui apporte des nouvelles concernant l'affaire.

— Eh bien, ça tombe à pic.

— Peut-être nous apporte-t-elle une piste quelconque.

Quelques instants après, on frappait à la porte et l'agent de service introduisait l'arrivante. Mme Granère était une septuagénaire à en juger au premier coup d'œil, d'apparence modeste et marchait péniblement à l'aide d'une canne. Elle avança un peu timidement et s'arrêta.

— On m'a dit que c'était vous qui vous occupiez de l'affaire Barbakoff, s'enquit-elle d'une voix étouffée.

— Oui, madame, répondit Garron en l'invitant d'un geste à s'asseoir. Elle se laissa lourdement aller dans le fauteuil qu'on lui avançait et comme elle gardait le silence.

— Que savez-vous à ce sujet, demanda, impatient, le commissaire. Avez-vous connu le défunt ?

— Oui, chuchota la vieille femme, c'était mon neveu.

Cette déclaration ne manqua pas de causer une profonde stupéfaction aux deux policiers.

— Votre neveu, s'enquit Rognan incrédule, mais alors ?...

— Je vous dis la vérité. Wladimir était mon neveu ou si vous préférez, je suis sa tante.

— Pourtant, à en juger par votre nom, vous êtes Française ?

— Mon nom de jeune fille est Budenko, mais depuis l'âge de 18 ans, je vis en France et je me suis mariée à Paris avec le banquier Granère.

— Et votre neveu ?

— C'est justement pour lui que je suis ici. Laissez-moi le temps, je vais tout vous dire. Après la révolution russe, Wladimir quitta, comme tant d'autres, sa patrie, pour se réfugier d'abord en Allemagne et se fixer ensuite à Amsterdam. Grâce à sa capacité, son honnêteté et son travail, il arriva à se créer une bonne situation et était très estimé de son entourage. Je le voyais rarement. Il venait très peu à Paris, son dernier voyage remonte à un an. Une lettre récente m'annonçait qu'une affaire importante de diamants l'appelait dans la capitale. Il s'agissait de plus de 100.000 florins de bijoux à vendre à des Sud-Américains de passage. Je l'ai donc attendu hier toute la journée, en vain... Ce

n'est que ce matin, que j'appris par les journaux l'atroce tragédie.

Mme Granère ne put aller plus loin, bouleversée, brisée par l'émotion.

— Wladimir, mon pauvre Wladimir, murmurait-elle, qui aurait pu supposer...

Les deux détectives respectaient sa douleur.

— Je comprends le sentiment qui vous anime et le respecte infiniment, madame, dit enfin le commissaire, mais comme il est dans votre intérêt et dans le nôtre de retrouver le coupable le plus vite possible, veuillez faire un effort et avoir l'obligeance de répondre à mes questions. Si j'ai bien compris, votre neveu vous informait qu'il venait à Paris pour traiter une affaire importante avec des Américains du Sud. Ne vous a-t-il pas fourni d'autres détails ? Ne vous aurait-il pas donné le nom de ces étrangers ? Ou mieux encore, n'auriez-vous pas la lettre sur vous ?

— Malheureusement, Wladimir ne précisait rien de plus que ce que je viens de vous dire, quant à sa missive, je l'ai laissée à la maison, mais je peux vous la faire parvenir, si vous la désirez.

— Merci.

L'interrogatoire, qui se prolongea près d'une heure, n'ajouta rien qui puisse éclairer les policiers. D'après le récit de Mme Gra-

nère, il ne pouvait y avoir aucun doute, Barbakoff avait été la victime d'une bande organisée.

L'assassinat du diamantaire, qui fit d'abord beaucoup de bruit, tomba vite dans l'oubli. D'autres événements encore plus sensationnels occupaient les premières pages des journaux qui ne lui consacrèrent plus que quelques lignes, puis l'abandonnèrent complètement. Un seul homme s'acharnait sans relâche à mettre un peu de lumière dans l'obscurité qui l'entourait, mais ses efforts restaient vains. L'étrange couple demeurait introuvable, ainsi que Mme Granère. En effet, l'adresse que la vieille avait donnée lors de sa première visite à la police s'était avérée fausse ; aucune femme de ce nom n'y avait jamais été connue.

Garron tira la conclusion la plus logique : celle qui leur avait rendu visite le jour même du crime devait, soit faire partie de la bande, soit être elle-même la dame voilée. Mais pourquoi alors se donnait-elle pour la tante du malheureux Barbakoff et que signifiait sa visite à la Préfecture ?... Garron avait sa petite idée là-dessus, mais jugeait prudent de n'en souffler mot à personne pour l'instant.

.....

La brigade spéciale, sous l'ordre de Gar-

ron, comprenait quatorze hommes, qui, tous, avaient fourni des preuves de courage et d'absolu dévouement. Jeunes pour la plupart, audacieux et braves, ne reculant devant aucun danger quand il s'agissait de mettre un criminel hors d'état de nuire, ils adoraient leur chef toujours si juste, si clairvoyant et si sensé. Mais, l'homme de confiance, celui sur lequel l'inspecteur principal pouvait compter absolument, qui le servait avec une fidélité de caniche le suivant partout telle son ombre, c'était Olive Mauren. Non pas, que le bon Olive, comme il se plaisait à l'appeler, possédât ces facultés brillantes, cet esprit vif et subtil indispensables à un bon policier, non, si Mauren était devenu inspecteur, il le devait plutôt à de favorables mouvements administratifs causés par le changement inopiné d'un préfet. Possédant de bons états de service, ayant servi fidèlement pendant de longues années, son rêve se réalisa donc tout naturellement et Garron le prit alors avec lui à la brigade spéciale. Incapable, durant toute sa carrière, de trouver la trace d'aucun assassin, il n'était pas peu fier d'avoir, un jour, arrêté un dangereux repris de justice qui cambriolait les villas de la banlieue parisienne ; mais pour les recherches, les filatures et autres travaux similaires, il n'avait pas son pareil et c'est ce qui lui valait la préférence de son supérieur.

Né à Marseille, grand amateur de pastis et de bouillabaisse, il quitta à regret, en raison des exigences de son métier, la belle ville méditerranéenne pour les rives de la Seine. Un peu trop bavard, aimant la galéjade, comme tout Méridional qui se respecte, il avait pourtant un cœur d'or et était toujours prêt à rendre service.

D'après des renseignements reçus de Hollande, Barbakoff était très connu dans les milieux diamantaires d'Amsterdam, mais on le supposait sans famille, et les autorités des Pays-Bas ne lui croyaient pas de parents en France. Ses objets personnels saisis à l'hôtel *Au Vingtième Siècle,* ne fournissaient malheureusement aucun indice. L'enquête subit donc un arrêt complet à la grande colère du commissaire Rognant qui traîtait toute la brigade, d'incapables.

Un matin, comme Garron s'apprêtait à quitter son bureau, Mme Lacour fit une entrée imprévue. Essoufflée, hors d'elle, elle eut besoin de cinq bonnes minutes pour se rassembler ses idées.

— Il y a du nouveau ! s'écria-t-elle enfin.

— Eh bien, fit le détective, en reprenant sa place, je vous écoute, qu'avez-vous découvert ?

— Oh ! Pas grand' chose, mais sait-on jamais !...

— Allez-y...

— Vous ai-je parlé de M. Corbucco ? Luigi Corbucco ?

— Non, qui est-ce?

— Un client de mon hôtel qui occupe la chambre 18, c'est-à-dire, celle voisine de la pièce où ce pauvre M. Barbakoff fut assassiné.

— Bon. J'y suis. Et alors ?

— Ce matin, après son départ — il était sorti vers huit heures — je montais comme chaque jour mettre sa chambre en ordre et lorsqu'en faisant son lit, que vois-je sur la table de chevet ? la photo d'une femme !

— Rien d'extraordinaire, répliqua un peu déçu le policier qui s'attendait déjà à une révélation importante.

— Non, évidemment, mais je mettrais ma tête à couper que la femme de ce portrait est celle que j'ai aperçue avec les deux hommes le soir du drame.

— Vous nous avez dit que vous n'aviez pu distinguer ses traits cachés sous un voile ?

— C'est vrai, mais ça ne fait rien, j'ai l'impression que c'est elle...

Le détective regarda attentivement le cliché que l'hôtelière lui avait tendu, scrutant longuement le visage qu'il représentait et qui lui était totalement inconnu, il remarqua cependant qu'il était d'une grande beauté. Un ovale pur encadré de cheveux bruns aux larges ondulations, un nez droit, de grands

yeux expressifs et un sourire éclatant qui laissait voir de jolies dents blanches et régulières. Sur le dos, l'inspecteur découvrit seulement un nom écrit d'une main hâtive : Conchita.

— Et vous croyez vraiment, madame, que c'est là la personne que nous cherchons.

— Je ne pourrais, évidemment, pas le jurer, mais je crois que oui. D'ailleurs, ce n'est pas tout, d'autres faits troublants m'ont incitée à vous faire cette visite.

— Allez, je vous en prie.

— Ce M. Corbucco, Italien, me semble plutôt louche. Oh ! je n'ai rien à lui reprocher personnellement. Depuis deux semaines qu'il est mon locataire, il m'a toujours payée très ponctuellement, n'a jamais enfreint les règlements de mon hôtel, ne recevant jamais de femme... car c'est défendu chez moi et vous pouvez être certain que je veille à ce que l'ordre...

— Je n'en doute pas, mais je vous en prie, madame, revenons au sujet qui nous occupe. Pourquoi cet homme vous paraît-il suspect ?

— Oh ! il n'y a qu'à le voir. Pour parler franc, je n'aimerais pas le rencontrer seule dans un bois désert, il a une face de criminel, c'est bien simple. Sombre, renfermé, son attitude brusque est peu engageante, je vous prie de le croire. Dieu merci, il quitte ma maison bientôt.

— Comment ? Il vous a donné congé ?

— Oui, et je vous assure que je ne le regretterai pas. Ah ! je respirerai quand il sera parti !

— Jusqu'ici, avoua Garron, je ne vois pas, avec la meilleure volonté, ce que l'on pourrait bien reprocher à ce monsieur. Il n'est pas donné à tout le monde d'être un Adonis, la nature a très mal distribué ses bienfaits et puisqu'il paye régulièrement comme vous venez de le reconnaître, qu'aucune relation...

— Et cette femme ? Cette photo ? Ça ne vous suffit pas ?

— J'avoue...

— Et comment expliquez-vous que ce monsieur d'apparence cossue choisisse un hôtel aussi modeste que le mien, davantage fréquenté par les pauvres bougres que par les milionnaires, je vous le jure. Et j'oubliais de vous parler de son auto et de son chauffeur, un chauffeur en livrée s'il vous plaît, qui vient l'attendre tous les matins. Pour le mener où, je me le demande.

Garron se leva et arpenta la pièce de long en large en grattant son front soucieux.

— Vous dites qu'il a une voiture et un chauffeur ?

— Oui. Et cette femme, je suis sûre que c'est celle de l'autre soir. Je suis à peu près certaine qu'il est dans le jeu. Il faut se méfier de tout le monde aujourd'hui ! Ah ! de-

puis le temps que je suis dans ce métier, j'en ai vu des vertes et des pas mûres et je pourrais vous en conter de belles.

— Ça va, ça va, coupa l'inspecteur impatienté des bavardages de la bonne femme. Je m'en occuperai, soyez tranquille et surtout, ne soufflez mot de notre conversation à personne, la moindre indiscrétion peut être fatale. Si Corbucco est pour quelque chose dans cette affaire, il est sur ses gardes, s'il se sent épié, il s'arrangera pour nous échapper. Je peux compter sur vous, n'est-ce pas, Madame Lacour ?

— Comment donc, vous avez ma parole, monsieur.

Un peu vexée que l'on ose mettre en doute sa discrétion, la propriétaire de l'hôtel *Au Vingtième Siècle* s'empressa, dès sa démarche faite, de quitter ces lieux inhospitaliers.

.....

— Eh bien, mon brave Olive, que m'apportez-vous de nouveau, demanda l'inspecteur principal à son fidèle second.

— J'ai pris tous les renseignements, répondit l'autre avec cet accent coloré et savoureux de la Canebière, on ne sait pas grand' chose sur cet espèce de fada de Corbucco. Il a, en effet, une superbe voiture, une conduite intérieure, je ne vous dis que ça...

— Et le chauffeur ?

— Un type très douteux. Oh ! il porte une belle livrée, ça oui.

— Tel que je vous connais, vous vous êtes sûrement mis en relations avec lui ?

— On fait ce qu'on peut, patron. Evidemment, ça me connaît ces petits trucs-là. Pour ce qui est du loustic qui nous intéresse, comme son patron tardait, je parvins à l'inviter à prendre un pastis, je veux dire un apéritif, au bistro du coin. Le type d'abord peu loquace, devint plus bavard sous l'influence de l'alcool et c'est ainsi qu'il me raconta que le signor Corbucco devait aller demain à Fontainebleau.

— Que diable, va-t-il faire là-bas ?

— Je n'en sais rien, mais c'est facile de le savoir en le prenant en filature...

— Vous avez raison, Mauren, mais reste à savoir si ma onze chevaux pourra suivre le train de sa grosse bagnole.

— Ah ! ça, je l'ignore, sourit, malin, le Marseillais, mais nous en avons fait bien d'autres ensemble et de plus difficiles, car j'espère que j'en suis de la ballade, eh patron, vous n'aurez pas le cœur d'aller seul en me laissant à la maison. Et puis, vous savez, Olive Mauren, il est là, il est même un peu là, té, s'il y a un coup dur,,,

III

UNE EXCURSION A FONTAINEBLEAU

Le lendemain qui était un dimanche, à cette heure matinale, la rue Mazarine était encore déserte. Seules quelques ménagères tôt levées, une boîte à lait ou un pain à la main, un garçon boucher, son panier sous le bras, deux enfants qui allaient à la messe, l'animaient par ci par là.

Devant l'hôtel *Au Vingtième Siècle*, au numéro 122, une somptueuse voiture dont la peinture claire et brillante miroitait au soleil attendait le bon plaisir de son maître, M. Corbucco. Le chauffeur somnolait au volant, un journal déplié devant lui, tandis qu'à une dizaine de mètres, stationnait celle de l'inspecteur principal. La modeste voiture de Garron ne pouvait évidemment pas se comparer avec l'auto puissante et élégante, de l'Italien, mais le détective était un as, qui jadis en dilettante, avait établi de véritables records sur la piste de Monthléry. Olive avait vu son désir réalisé puisque son patron avait accepté qu'il l'accompagnât. Depuis bientôt une heure, les policiers atten-

daient patiemment. Arrivés très en avance pour ne pas laisser échapper l'occasion d'élucider le secret qui entourait le mystérieux personnage qu'ils guettaient. Car, il y avait un secret. Garron, avec son flair merveilleux, le pressentait. Quand Corbucco daignerait-il apparaître, le détective l'ignorait, mais il était fermement décidé à ne pas quitter la place, devrait-il rester toute la journée. C'était en effet, la dernière chance qui s'offrait à lui, de prendre l'étranger en filature, puisqu'il devait quitter l'hôtel le lendemain. Resterait-il seulement à Paris ? Retournerait-il dans son pays où vers quelque autre capitale ? L'inspecteur principal n'en avait pas la moindre idée. En attendant il était curieux de savoir si l'autre allait à Fontainebleau uniquement pour son plaisir ou s'il avait un but bien déterminé...

— Ce n'est vraiment pas une rigolade de faire le poireau depuis une heure dans cette voiture, s'exclama tout à coup le Méridional. Que diriez-vous d'un petit verre dans ce bar sympathique qui est en face de nous ?

— Pour que pendant ce temps, notre homme f... son camp... Vous êtes malade, mon vieux..

— Oh, ça nous prendrait tout juste cinq petites minutes, insista le Marseillais

— Pas question, je vous dis.

— Eh ben... pour un dimanche folichon, c'est un dimanche folichon !

— N'est-ce pas vous-même qui m'avez demandé d'être avec moi, ne vous plaignez pas.

Mauren encaissa sans broncher, mais sa mine déconfite en disait long sur son état d'âme.

Les heures s'écoulaient lentement, péniblement même maintenant que le soleil commençant à taper sur la voiture en rendait l'atmosphère lourde et chaude. Et le Signor Corbucco qui ne daignait toujours pas paraître !... Le chauffeur calme et indifférent, avait lu certainement son journal jusqu'au nom du gérant, car midi approchait et Garron se demanda avec une certaine inquiétude, s'il verrait l'Italien de la journée, quand celui-ci sortit enfin. Le détective n'aperçut que le profil de l'étranger, qui plutôt petit, portait un complet clair d'une coupe impeccable et un feutre mou légèrement incliné sur l'œil, avec une certaine élégance. Il s'engouffra dans son auto qui démarra aussitôt. La onze chevaux suivit d'abord sans trop de peine, le trafic étant moins dense qu'en semaine et la voiture américaine gardant une allure raisonnable, mais une fois passé la porte d'Italie et engagée sur la nationale numéro sept, sa vitesse augmenta considérable-

ment et le policier fut alors forcé de pousser très fort sa petite bagnole. Ce devint une chasse mouvementée et rapide comme le détective les aimait ; il gardait toujours une certaine distance afin de ne pas éveiller les soupçons de celui qu'il poursuivait, l'inspecteur principal manœuvrait à merveille, au grand enthousiasme du Marseillais, qui, à ses côtés, ne se tenait plus de joie à chaque nouvelle prouesse de son supérieur.

— Ce voyage m'intrigue décidément beaucoup, observa Olive, curieux comme d'habitude.

N'obtenant aucune réponse de son compagnon absorbé par son volant, il enchaîna :

« Peut-être a-t-il un rendez-vous avec la femme de la photo, dans ce cas, nous pourrons les ramener tous les deux ce soir, les menottes aux mains. Olive Mauren, prudent, en a toujours deux paires sur lui...

— Je ne crois pas que vous ayez aujourd'hui l'occasion de vous en servir, car enfin, qu'avons-nous à leur reprocher ? Rien.

— Pour le moment, mais attendez, patron...

Ils roulèrent un moment en silence.

Une heure après qu'ils avaient quitté la rue Mazarine, ils arrivaient à destination. La voiture de l'Italien stoppa presque en face du château, devant un petit restaurant fort élégant. Les deux policiers, après avoir ar-

rêté à leur tour, s'empressèrent de suivre leur homme et pénétrèrent aussi dans l'établissement. Corbucco paraissait être un habitué de la maison, car à peine le gérant l'aperçut-il, qu'il se précipita au-devant de lui avec tous les signes de respect et de déférence dus aux clients de marque, pendant que l'étranger s'informait d'un ton sec et distant :

— J'espère que mon cabinet particulier m'a été réservé ?

— Mais bien sûr, monsieur. Madame vous y attend déjà et si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre...

Le maître d'hôtel, obséquieux, le dirigea vers un petit salon séparé de la salle publique par une épaisse tenture de velours de grenat. Tout cela se déroula avec une extrême rapidité, mais Garron et son adjoint n'en avaient rien perdu et tandis qu'ils se demandaient par quels moyens ils pourraient se rapprocher de l'Italien qui avait disparu, le gérant revenait, le visage épanoui comme un jour de Pâques, pour s'occuper d'eux.

— Une table pour deux, messieurs ? J'en ai une ici excellente, vous ne serez pas gêné et...

— Ce n'est pas celle-là qu'il nous faut, coupa le Marseillais en l'entraînant à l'écart, venez, j'ai à vous parler.

L'autre, stupéfait, obéit néanmoins sans mot

dire. L'inspecteur principal attendait tranquillement connaissant l'adresse et le toupet de ce débrouillard de Mauren. En effet, quelques instants après, il revenait souriant, en compagnie du maître d'hôtel qui, respectueux et déconcerté, leur ouvrit le rideau du cabinet attenant à celui de Corbucco. Ils s'installèrent et après avoir rapidement consulté la carte et fait le menu, s'empressèrent de tirer les rideaux.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en dites, patron ? On n'est pas trop mal ici ?

— Très bien, mes félicitations, Olive.

Le méridional se rengorgea, alluma une cigarette et renchérit :

— Ah ! ça ne marchait pas tout seul au début il ne voulait rien savoir pour nous donner ce cabinet sous le prétexte qu'il était réservé, mais on ne me la fait pas, à moi, et j'ai su vite le persuader qu'il ferait mieux de nous l'accorder.

— En somme, si je comprends bien, vous avez dévoilé votre identité.

— Pas tout à fait. C'est-à-dire, que je ne le lui ai pas dit exactement, mais il a deviné tout de même, té !...

Le Marseillais riait, content de lui, et s'exclama :

« Ah ! si seulement, il y avait un bon pastis ici pour vous donner un peu de cœur à l'ouvrage, mais un vrai là ! avec une bonne

bouillabaisse comme on en mange sur le vieux port ou chez Rouquet à la Canebière ! J'en ai l'eau à la bouche rien que d'y penser...

— Je sais, je sais que vous êtes un amateur de bonne chère et que les bons vins ne vous laissent pas indifférents, mais nous ne sommes pas ici pour ça et à votre place, j'écouterai plutôt ce qui se passe à côté.

— Oh ! Quant à ça, ne vous en faites pas ! j'ai l'oreille fine ! Quand j'étais au régiment, j'entendais une fourmi marcher sur les planches, tandis que les copains ronflaient à qui mieux mieux. Olive, disait toujours mon caporal, si un jour, nous manquons d'appareil pour enregistrer les bruits des avions de nuit, pendant la guerre, on n'aura qu'à vous prendre et on pourra dormir tranquille.

— Allons, assez de galéjades ! Au travail, mon ami. Si vraiment vous êtes si fort, prouvez-le en me rapportant ce qu'ils disent à côté.

Mauren ne se le fit pas répéter deux fois, il s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au mur qui séparait les pièces et attendit.

— Attention ! le garçon peut entrer d'un moment à l'autre. Qu'entendez-vous ?

— Pas grand'chose, peuchère ! A dire vrai, rien du tout.

— Alors venez à table, vous reprendrez vos exploits plus tard.

Garron pria qu'on accélérât le service et

donna l'ordre ensuite de ne pas le déranger. Olive, son repas à peine achevé, reprit son poste aidé cette fois de son supérieur. Silencieux, l'oreille tendue vers la cloison, ils attendaient, mais à côté tout restait calme.

— Pourtant, j'ai bien entendu que le gérant lui a parlé d'une dame qui était déjà arrivée ?

— C'est vrai !

Leur patience fut mise à une rude épreuve, car seuls étaient perceptibles quelques bruits de verre ou d'assiettes s'entrechoquant ou de vagues monosyllabes incompréhensibles. Le déjeuner devait prendre fin, quand tout à coup, la voix de l'homme s'éleva.

— C'est pour quand ?

— Une heure du matin, plus tard peut-être, répliqua la femme.

— Tout est prêt ?

— Oui.

— Le butin ?

— Deux à trois millions de francs au moins.

Silence prolongé, puis l'homme reprit :

— Je m'en charge, d'ailleurs, tu es dans le coup.

— Naturellement.

— C'est quel numéro ?

— 213.

— Elle est riche ?

— Tu parles ! Elle gagne cinq cent mille dollars par an.

— Tant mieux, j'aime...

Le reste se perdit dans un rire. Hélas ! cet entretien ne se prolongea pas et un moment après, Carbucco quittait le restaurant. Les deux policiers qui avaient auparavant réglé leur addition, se mirent à leur poursuite, sans éveiller aucun soupçon ni chez l'Italien, ni chez la femme qui maintenant l'accompagnait. C'était sûrement celle que Mme Lacour avait vue le soir de l'assassinat de Barbakoff, celle dont la photo n'avait pas quitté la poche de l'inspecteur principal, cette mystérieuse Conchita. Le couple monta rapidement dans la voiture qui démarra souple et silencieuse.

— Ne perdons pas de temps, s'écria le détective en mettant en marche également.

— Mais, voyons, patron, pourquoi ne pas les arrêter tout de suite, balbutia le Méridional, c'est si simple.

— Les preuves ? Les avez-vous ?

— Et la conversation que nous avons surprise ?

— Non, j'ai un meilleur plan ; nous allons nous coller à leurs trousses afin de découvrir leur repère.

— Pôvres de nous ! Et s'ils nous échappent, nous serons bien avancés !...

Garron, qui avait cru tout d'abort que Corbucco et la belle Conchita reprenaient le chemin de Paris, s'aperçut vite qu'ils emprun-

taient exactement la direction opposée et allaient tout droit sur la route de Sens. Aucun obstacle ne surgissant à l'horizon, la voiture américaine filait à une vitesse que l'inspecteur avait de la peine à maintenir.

— Moi, je leur aurais mis la main au collet immédiatement, se lamentait à côté de lui son compagnon. Les preuves que nous avions étaient largement suffisantes. C'est dangereux, ce que vous faites là, patron ! Heureusement, je n'y suis pour rien.

— Ne soyez pas stupide, Olive. Laissez-moi, je sais ce que je fais, je ne suis plus un enfant.

— Ah ! Coquin de sort ! Regardez ! Nous sommes fichus.

Au loin, l'auto de l'Italien franchissait de justesse un passage à niveau qui se ferma sur eux aussitôt.

— Oh ! Bonne Mère ! reprit le Marseillais nous voilà propre ! Dire que nous les tenions et que nous les avons laissé bêtement échapper !

Le détective réprima un juron, Mauren avait raison. Il avait commis là, par amour du sport, une jolie imprudence. Quand le garde-barrière leur ouvrit enfin le chemin, il n'y avait naturellement plus aucune trace de la splendide limousine beige.

IV

VICTIME DU DEVOIR

Garron, comme on le sait, si juste et impartial et qui exigeait beaucoup de ses hommes, ne se ménageait pas davantage lui-même, se jugeant sans aucune indulgence quand il commettait des fautes graves comme celle de Fontainebleau. Il avait regagné son bureau sombre et taciturne, plongé dans ses amères réflexions, cherchant comment réparer une gaffe pareille. Plus il y songeait, plus sa fatale imprudence l'exaspérait. La tête dans ses mains, indifférent au charme et à la douceur de cette fin de journée printanière, il était depuis des heures dans une espèce de torpeur un peu inquiétante se demandant avec anxiété comment il allait en sortir.

Mauren, qui souvent déjà, avait été le témoin d'un pareil spectacle, mettait alors tout en œuvre pour le distraire et y parvenait quelquefois grâce à son bel optimisme et à son éternelle bonne humeur si communicative. Aujourd'hui, comme à l'habitude, le bon Olive essayait de persuader son patron que tout n'était pas perdu, qu'il ne fallait pas

désespérer aussi vite, qu'il ferait lui-même l'impossible pour retrouver Corbucco et qu'il y parviendrait, il en avait la conviction. Hélas ! l'inspecteur principal n'y croyait guère.

— Non, non, mon vieux, hochait-il tristement la tête, c'est vous qui aviez raison, il fallait les arrêter immédiatement. J'ai été stupide, je suis impardonnable.

— Allez, vaï... ne vous frappez pas comme... Il ne faut pas s'en faire pour si peu... Ce brave Olive a plus d'un tour dans son sac et qui ne sont pas communs ! té, parions, que d'ici une heure au plus tard, nous saurons qui est la femme qu'ont doit cambrioler. Attendez-moi ici, ne bougez pas et vous verrez que je vous apporterai vite des nouvelles, de bonnes nouvelles.

Et sur ce, il partit.

Le détective était demeuré devant sa table de travail, immobile, le regard, tout à ses pensées qui n'étaient par précisément couleur de rose, malgré les déclarations pleines d'entrain du Marseillais. Et le temps qui s'écoulait diminuait peu à peu les dernières chances de retrouver la piste qu'il avait si bêtement perdu cet après-midi. Une à une, les horloges de la Cité, sonnèrent le quart, puis la demie, sans que Mauren donnât le moindre signe de vie.

— Comment, mais comment empêcher le nouveau coup qui se prépare pour ce soir, retournait dans sa tête ce pauvre Garron.

Les quelques phrases qu'ils avaient entendues dans le cabinet particulier étaient significatives, mais de qui pouvait-il bien s'agir ? Quelle était la femme que les malfaiteurs allaient cambrioler cette nuit ? Ou la trouver ? Dans une ville aussi énorme que Paris, Olive pouvait courir longtemps, il y avait quatre-vingt dix-neuf chances sur cent pour qu'il ne la trouvât jamais... Jamais ? Garron leva la tête, reprenant, il ne savait pourquoi, une lueur d'espoir, car un pas résonnait dans le couloir, un pas qui lui était familier, celui de Mauren qui revenait.

A peine le Méridional avait-il franchi le seuil de la porte, qu'il poussa un hurlement de joie qui en disait long.

— Victoire, patron !

— Quoi ?

— Ah ! Bonne Mère ! Ça y est ! Nous la tenons !

— Qui ? Observa l'inspecteur principal parfaitement calme. Allons, ne vous emballez pas et expliquez-vous. Prenez cette chaise et racontez-moi... qui avons-nous ?

— Mais la femme, pardi... celle qu'on doit dévaliser à minuit. Ah ! pour une belle fille, c'est une sacrée belle fille... une beauté, patron, que je vous dis, et je m'y connais... Si je n'étais pas un pauvre type mais un de ces gros capitalistes comme il doit lui falloir, je vous jure que je poserai ma candidature et...

— Epargnez-moi vos remarques et dites-moi ce que vous savez sur cette dame.

— Eh bien, c'est une Américaine qui se nomme Myrna Bell ; elle arrive tout droit d'Hollywood et est descendue au « Commodore-Palace » sur les Champs-Elysées où un magnifique appartement grand luxe lui avait été réservé.

— Comment, diable, avez-vous appris tout cela ?

— Oh ! c'est encore rien, vous allez voir... Je sais également qu'elle a apporté, entre bien d'autres joyaux, un splendide collier de perles qui ne vaut ni plus ni moins que cinq millions, peuchère... et j'en perdrai mon nom, mais c'est sûrement sur ce joujou-là que notre coco a jeté son dévolu. Seulement, il n'a pas compté avec nous, qui allons nous charger de lui mettre quelques petits bâtons dans les roues, hein ?

Le détective tendit la main à son subordonné en le remerciant et le félicitant chaleureusement.

— Merveilleux ! s'exclama-t-il, si vous ne vous trompez pas, c'est sûrement la bonne piste.

— Je ne me trompe pas, croyez-moi...

— Mais comment avez-vous découvert tout cela si vite ?

— Oh ! vous savez, ça été, en somme, assez simple. D'abord, un bon petit verre de pastis

pour m'éclaircir les idées, et j'ai pensé ensuite que puisqu'il s'agissait d'une femme aussi riche, elle ne pouvait habiter qu'un palace. Mon idée était géniale, puisque moins d'une heure après, je la dénichais en faisant une ronde dans les hôtels de luxe. Je m'entretins alors avec le portier qui me raconta que l'Américaine avait déposé dans le coffre de l'hôtel le sautoir en question.

— Dans ce cas, Corbucco n'a pas beaucoup de chances ?...

— Erreur, erreur profonde ! mademoiselle Myrna Bell assiste ce soir à l'Ambassade des Etats-Unis à un grand dîner de gala donné en son honneur, elle mettra sûrement ses perles.

— C'est probable, en effet...

— Dès que j'eus la certitude que le hasard m'avait bien fait découvrir la personne qui nous intéressait, je poussai plus loin mon enquête en demandant à voir le directeur du « Commodore ». J'eus avec lui un de ces fameux entretiens dont j'ai le secret et ce monsieur d'abord réservé et assez froid devint peu à peu très aimable. Ce fut alors un jeu d'enfant de combiner mon affaire.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Pour commencer, j'ai loué l'appartement à côté du numéro 213 pour cette nuit. Evidemment, c'est un peu coûteux, les prix ici sont loin de ceux de cette brave Mme Lacour...

— Vous êtes fou, mon vieux !

— Ne vous énervez pas, laissez-moi faire, je vous garantis le succès. Voici mon plan.

— Voyons...

— Inutile de vous dire que j'ai longuement inspecté les lieux et attentivement visité la chambre et la salle de bain que nous occuperons ce soir. Le dos de l'hôtel donne sur la rue de Ponthieu, j'ai tout examiné de ce côté-là, j'ai tout prévu... A mon avis, les voleurs ne peuvent s'introduire que par le numéro 212. Il est très possible que le Brésilien qui habite cet appartement fasse partie de la bande ; mais je peux me tromper et alors, dans ce cas, les bandits entreraient directement chez Mlle Myrna Bell à l'aide d'un passe-partout. De toutes façons, nous serons aux aguets et je vous demanderai même, pour plus de sécurité, d'emmener avec nous un ou deux collègues, car cette fois-ci, ils ne doivent plus nous glisser entre les mains. Qu'en pensez-vous ?

— Votre projet tient debout, convint l'inspecteur principal après une courte réflexion, seulement, je ne suis pas très sûr...

— Rien à craindre, patron. Le numéro 213 indique que nous sommes sur la bonne voie, puisque, vous l'avez entendu comme moi, c'est le numéro prononcé à Fontainebleau.

— Evidemment...

— Alors, vous me permettez, ajouta le Marseillais joyeusement, de prendre toutes les

dispositions nécessaires pour pincer cette nuit ces sacrés loustics ?

— Oui, allez-y, mais n'oubliez pas que c'est moi le responsable et que nous ne devons pas faire chou-blanc une seconde fois.

— Pour ça, sourit le malin Méridional, ne vous inquiétez pas... Si le signor Corbucco se prend pour un malin, Olive Mauren lui prouvera qu'il y a encore plus malin que lui...

.....

Vers le milieu de la voie triomphale, comme on appelle cette magnifique avenue des Champs-Elysées unique au monde, se dresse majestueux et colossal le « Commodore-Palace ». Sitôt franchie l'une des portes, un immense hall s'offre aux yeux du visiteur ; ses murs aux peintures ultra-modernes signées d'un artiste en vogue, ses dorures et ses marbre clairs, en font une entrée digne de son imposante façade. Un peu plus loin, le bureau de la réception, en face, ceux du tourisme, l'agence des théâtres, la librairie créent un mouvement perpétuel. Au fond, le cabinet de lecture ainsi que plusieurs salons en enfilade où règne une animation joyeuse, élégante et cosmopolite. Sur la gauche, un jardin d'hiver jette une note saine et gaie au milieu de ce luxe excessif et un peu tapageur bien fait pour séduire la clientèle étrangère qui compose presque exclusivement celle de ce palace. Une longue galerie bordée par les

vitrines d'exposition de plusieurs maisons de luxe de la rue de la Paix et du faubourg St-Honoré, mène aux ascenseurs qui conduisent aux appartements privés. Naturellement ils sont à l'avenant de ce qui a précédé, pourvus du dernier confort, des derniers perfectionnements et leurs prix exorbitants les rendent seulement accessibles à ceux qui payent en dollars et en livres sterling.

Garron était un peu gêné quand, accompagné de son fidèle second, il pénétra dans ce véritable palais. Arrivés au premier étage, après avoir longé d'interminables corridors, ils furent enfin introduits, par un domestique plein d'affabilité, dans leur appartement. Quand celui-ci disparut, non sans s'être informé, respectueux, si ces messieurs désiraient être réveillés le lendemain matin, Olive se carra confortablement dans un fauteuil, alluma un cigare, qu'il devait juger indispensable pour achever sa silhouette de « client de luxe » et s'exclama :

— Eh bien, que dites-vous de tout cela, patron ? C'est pas du toc, hein ? Quand je compare avec mon minable petit appartement de Bagnolet ou même avec mon cabanon près de Marseille, oh ! funérailles ! ça me fait mal au cœur !... Y a pas, c'est beau la fortune ! Malheureusement, c'est pas donné à tout le monde d'être millionnaire... faut se faire une raison...

L'inspecteur principal n'aimait pas le luxe. Habitué dès l'enfance à une vie simple et modeste, il avait toujours su s'en accomoder fort bien et tout ce confort et ce faste avaient quelque chose pour lui d'un peu ridicule et insolent. Il admettait difficilement que des gens aient besoin de pareilles magnificences pour être heureux.

— Tâtez-moi ce lit, s'écriait le Méridional qui s'était levé pour éprouver la souplesse du matelas. Doux Jésus ! qu'on doit faire de jolis rêves là-dedans ! Et la salle de bains ? Vous avez vu la salle de bains, ajouta-t-il en continuant son inspection.

— Au diable vous et vos balivernes ; dites-moi plutôt si vous avez alerté Bourguignon et Crispin, ainsi que je vous l'avais ordonné.

— Bien sûr ! Ils se tiendront tout prêts pour nous prêter main forte le cas échéant ; l'un surveille le devant de l'immeuble, l'autre garde l'entrée rue de Ponthieu... mais nous avons encore le temps, car il ne se passera sûrement rien avant une heure. Pourtant, il me tarde que la belle star revienne.

— Pourquoi ça ?

— Té vé, pardi, parce que c'est sa présence qui déclenchera tout. Corbucco et ses complices ne se contenteront pas des autres bijoux, c'est au collier, bien plus précieux, qu'ils en veulent.

— Alors, nous avons encore longtemps à

attendre, onze heures viennent à peine de sonner.

— En effet, aucun danger, pour l'instant... et il me vient une idée formidable. Si nous faisions une belotte ? On ferait signe à ce fada de Bourguignon qui ne demanderait pas mieux que de faire le troisième ; c'est un joueur épatant, l'autre jour, il m'a eu de presque cent balles ce grand dadais !...

.....

— Patron !

— Qu'y a-t-il ?

Olive qui écoutait attentivement fit un signe impérieux pour empêcher sons supérieur de parler.

— Elle arrive, chuchota-t-il enfin.

— Qui ? Myrna Bell ?

— Bien sûr, qué !... Et maintenant, ça va barder !...

Effectivement, on entendait à présent, une clé tourner dans la serrure, puis plusieurs voix masculines qui prenaient congé échangeant les compliments d'usage. La porte claqua, le calme se rétablit. Il était naturellement impossible aux détectives de savoir ce que leur belle voisine faisait actuellement ; mais Mauren qui avait l'imagination brillante, la vit dans son esprit, lentement enlever sa somptueuse cape de fourrure se regarder admirativement dans la glace, ôter une à une

ses bagues et son bracelet pour détacher enfin le fameux collier. Olive qui, probablement, n'en avait jamais vu de pareil, se figurait chaque perle de la grosseur d'une noix pour le moins. Patiemment, son revolver à sa portée, il s'embusqua près de la porte, attendant soit Corbucco, soit un de ses acolytes. Dieu ! que le temps lui semblait long ! D'autant que l'inspecteur principal avait eu le mauvais goût de refuser la séduisante partie de cartes sous le prétexte « qu'on était pas là pour s'amuser ».

L'Italien les aurait-il dupés ? commença à s'inquiéter Garron dont la montre marquait déjà une heure et quart. Et toujours pas le moindre bruit susceptible d'attirer leur attention... Mais brusquement le Méridional sursauta et avant que son chef ait pu esquisser le moindre mouvement il bondit dehors et une lutte farouche s'engagea. Sans hésiter Garron s'était porté à son secours et distingua, dans le couloir à demi-obscur, une forme mince portant un maillot noir collant de la tête aux pieds, le visage dissimulé par une sorte de cagoule. Les policiers vinrent à bout sans aucune difficulté de l'individu qui, ceinturé maintenant, essayait vainement de se dégager et le firent entrer dans leur chambre.

— Voyons un peu qui nous tenons, proposa Olive tromphant. Un rat d'hôtel si je ne me trompe et de belle envergure, il me semble...

D'un geste brusque, il arracha le masque qui cachait la figure du prisonnier et recula, ahuri. Une femme brune, très belle qu'il reconnaissait sans peine, se tenait devant lui.

— Conchita !

— C'était elle. Un peu pâle, mais se maîtrisant à merveille, elle dévisageait d'un air moqueur les deux hommes, sans mots dire. Mauren rendu audacieux par son bel exploit, se sentait en pleine forme.

— Où est le collier ? commença-t-il péremptoire. Allez ! vite ! Nous n'avons pas de temps à perdre. Vous l'avez pris, il n'y a pas de doute, je vous ai vue sortir de l'appartement à côté.

Comme la belle continuait à garder un silence exaspérant, il s'approcha d'elle pour fouiller, mais elle recula vivement.

— Bas les pattes ! Ne me touchez pas ! dit-elle dans un français impeccable, sans quoi...

— Non, mais entendez, cette pôvre pitchoune qui croit faire peur à Olive, elle va voir...

— Minute, interrompit l'inspecteur principal qui n'aimait guère les procédés violents, je vais l'interroger moi-même. Vous voyez, mademoiselle, fît-il en s'adressant à la jeune femme, que toute résistance est inutile. Si vous désirez vous attirer un peu d'indulgence, il est de votre intérêt de tout nous dévoi-

ler. Votre présence insolite en ces lieux dans ce costume, est largement édifiante pour que de graves soupçons pèsent sur vous. Voulez-vous parler ? Vos complices ? Car j'imagine que le sieur Corbucco ne doit pas être loin. Mais d'abord, qui êtes-vous ?

Conchita se contenta de hausser les épaules, nullement impressionnée. Mais là, que se passait-il ?... Ebahi, le détective regardait Mauren qui le fixait à son tour. Une voix masculine s'éleva dans le silence et chantait. Il n'y avait pas d'accompagnement de guitare comme s'y attendaient les deux hommes d'après les dires de Mme Lacour, mais c'était une chanson étrange et lugubre dont les paroles incompréhensibles les intriguaient et les inquiétaient à la fois. Brusquement, en coup de foudre, une deuxième ombre surgit dans la chambre. Qu'advint-il ensuite ? Nul ne saurait l'expliquer car les événements se précipitèrent avec une vitesse inouïe. On perçut comme un éclat de verre et presqu'au même instant la lumière s'éteignit pendant que Garron entendait un râle affreux à côté de lui. Son revolver à la main, prêt à partir, il n'osait s'en servir dans la crainte d'atteindre son collègue.

— Olive! hurla-t-il, pressentant un malheur, où êtes-vous ?

Seul, le claquement sec de la porte qui se refermait, lui répondit. Il bondit en avant.

Trop tard ! Conchita et l'individu venu pour la sauver avaient fui.

Quand enfin, sur les cris désespérés du policier, le personnel de nuit se porta à son secours et donna de la lumière, une vision d'horreur s'offrit à lui et à ceux qui l'entouraient. Mauren, ce brave Mauren, gisait dans une mare de sang noirâtre, la carotide tranchée par un coup de couteau.

L'inspecteur principal contenait avec peine son immense douleur.

— Affreux ! murmurait-il, épouvanté, s'affaissant dans un fauteuil, mon pauvre vieux...

Dans le couloir, un vacarme insolite se fit entendre et le garçon d'étage hurlant désespérément accourait en toute hâte. Sa figure contractée par l'épouvante, d'une pâleur effrayante, laissait présager un événement grave.

— Où vas-tu Pierre ? demanda un valet de chambre. Que se passe-t-il ?

— Au secours ! balbutia l'autre affolé, vite un médecin...

— Pourquoi ?

— La demoiselle du 213, elle est...

— Quoi ? Parle donc !

— Je... je ne sais pas... elle ne donne plus signe de vie... Je crois qu'on l'a assassinée...

V

BRILLANTE FÊTE DE NUIT CHEZ M. BAZIN

— Formidable, ce qui se passe actuellement à Paris ! s'exclama le vicomte de Saint Paul en ajustant son monocle d'un geste familier lui faisant accentuer le rictus de sa lèvre inférieure. Avez-vous lu la dernière édition des *Nouvelles du Soir*, baron ?

Celui auquel il s'adressait sursauta, sortant visiblement de sa rêverie. C'était le baron de Sordogne, un petit homme complètement chauve, avec un nez retroussé et des yeux minuscules très enfoncés dans leur orbite, une moustache entretenue avec des soins infinis ornait, si l'on peut dire, son visage ingrat. Tout en rallumant son havane éteint, il répondit :

— Non, je n'ai rien lu... mais pourquoi cette question... Il y a du nouveau sur cette terre ?

Le vicomte de Saint-Paul passa la feuille à son ami, mais celui-ci refusa d'un geste.

— Merci ! je n'ai pas mes lunettes... racontez-moi plutôt, mon cher...

— Comme vous voudrez... L'article que je viens de terminer était consacré à une bande de malfaiteurs extrêmement audacieux qui opèrent depuis quelque temps à Paris. D'abord, ce fut un certain Barbakoff, un Russe, diamantaire d'Amsterdam qu'ils assassinèrent pour lui voler ses bijoux d'une valeur considérable.

— Ça commence bien !

— Ensuite... vous vous rappelez sûrement du meurtre commis sur cette célèbre actrice de cinéma, Myrna Bell, au « Commodore-Palace »... sa mort a fait assez de bruit.

— En effet, je crois m'en souvenir, cela remonte...

— A quelques mois à peine.

— Oui, oui... Continuez.

— Un inspecteur, nommé Olive Mauren, trouva aussi la mort au cours de la nuit tragique et depuis on recherche, en vain, la belle Conchita et...

— Oh ! je ne suis pas très bien renseigné sur son compte, mais si on en croit les journaux, il s'agit d'une femme très séduisante, une Espagnole, qui joue un rôle singulier dans l'affaire.

— C'est tout ?

— Non. Il y a une semaine à peine, mon ami Duquerlot, le fameux sportmann dont

vous avez sûrement entendu parler, a été aussi victime de ces bandits, ou plus exactement, sa femme, car c'est à elle que fut volé pour un demi-million de bijoux. Ils ont eu tout de même une chance relative, ayant eu, eux, la vie sauve. D'habitude, cela ne se passe pas aussi simplement, hélas ! *La voix qui tue* ne pardonne pas.

— Quest-ce que vous dites ? *La Voix qui tue* ?

— Oui, on a surnommé ainsi l'assassin parce qu'avant de commencer ses crimes, il chante une chanson étrangère.

— Mais elle est inouïe, votre histoire, s'écria le baron, indigné. Quelle époque !... A quelle époque, vivons-nous, Seigneur ! Mais dites-moi, puisque vous savez tout, que fait la police.

— Elle dort, ricana un homme, qui en s'approchant avait surpris la fin de la conversation, elle dort, mes amis, et je me demande quand un pareil scandale finira.

Cette discussion avait lieu dans un des salons de la villa du richissime Bazin.

René Bazin, courtier fameux, brassait d'énormes affaires se chiffrant quelquefois par dizaines de millions. Parfait homme du monde, il était parvenu à s'introduire peu à peu dans la haute aristocratie parisienne et maintenant les grands noms du Gotha fréquentaient chez lui et assistaient à ses réceptions

connues par leur éclat et leur magnificence rare. Il possédait au Vésinet une propriété splendide qui se composait d'une maison d'au moins trente pièces, — cinq salles de bain, dont une, disait-on, comprenait une baignoire en or massif — s'ouvrant sur une terrasse surplombant de ravissants jardins à la française, un immense parc admirablement dessiné et une roseraie célèbre. Tennis aux dimensions réglementaires, piscine, rien n'y manquait. Une débauche de luxe et de confort étaient réunis là.

M. Bazin qui régnait sur un tel domaine, était un homme trapu, aux épaules carrées exagérées encore par la coupe, d'ailleurs impeccable, de ses complets. Brun, portant de grosses lunettes d'écaille, la bouche toujours entr'ouverte tel un poisson hors de l'eau, il n'était ni laid, ni beau, mais savait plaire quand il s'en donnait la peine autant qu'il savait devenir odieux dans ses accès de mauvaise humeur ou de colère. Légèrement boiteux à la suite d'un accident d'auto, il dissimulait avec beaucoup d'adresse son infirmité, parvenant même à danser avec une certaine aisance. Cet homme était un self-made man dans le vrai sens du mot. De son père, humble cultivateur de Gascogne, il avait hérité cette ruse paysanne qui le servait encore très souvent dans ses affaires. Jeune, il avait tâté à peu près tous les

métiers jusqu'au jour, où, sur l'avis d'un ami bien renseigné, il se risqua dans une opération de bourse qui lui rapporta quelques milliers de francs. Pourtant, ce n'était pas l'appât du gain qui l'avait incité à continuer dans cette voie, mais l'amour du jeu et du risque. Joueur impénitent, il laissait souvent au baccara ou à la roulette des sommes considérables, avec un calme et un mépris souverain malgré les reproches qu'il ne manquait jamais de s'attirer ensuite de la part de sa femme.

Monique Bazin avait 22 ans et brillait déjà, grâce à un talent exceptionnel, sur les scènes et les écrans parisiens quand le financier se distingua, un soir, de son fauteuil d'orchestre, parmi ses camarades. Il s'éprit d'elle si violemment qu'il lui proposa le mariage, mais à sa grande stupéfaction, elle refusa. Pour la première fois de sa vie, lui à qui tout avait réussi, subit une cruelle déception. Lui devant lequel choses et gens s'inclinaient selon sa volonté, lui qui croyait pouvoir tout acheter, tout entretenir avec son argent, une faible femme osait lui résister !

Le boursier n'était pas homme à rester sur sa défaite, pendant des mois, des années, avec un zèle et une persévérance tout à son éloge, il combla l'élue de son cœur de prévenances et de cadeaux royaux. Au cours de leurs rares entrevues, il déployait toute son élo-

quence à lui faire miroiter la vie splendide qu'il pouvait lui offrir, l'avenir plein de promesses qu'il entrevoyait pour elle.

Quelle femme, même belle et courtisée, aurait résisté à une telle ténacité et à une telle générosité ? La jolie comédienne céda un jour...

S'il existait au monde un être que ce businessman portait vraiment dans son cœur, c'était bien sa compagne. Jaloux, véritable tyran parfois, il la considérait comme le bien le plus précieux qu'il possédait, toujours prêt à n'importe quelle folie pour satisfaire ses moindres caprices...

— Oui, je répète, dit le financier d'apparence de très bonne humeur aujourd'hui en prenant place à côté de ses hôtes, notre police ne vaut rien. N'est-ce pas votre avis ?

— C'est bien simple, convint le vicomte de Saint-Paul. Mais alors quelles précautions allez-vous prendre à l'occasion de votre fête de demain, cette fameuse fête de nuit dont tout le monde parle déjà ? Pensez à nos femmes qui arboreront pour la circonstance leurs plus beaux bijoux. Je ne sais pas si vous êtes au courant de cette *voix qui tue,* comme on l'appelle, mais à votre place, je prendrais des précations. Croyez-moi, c'est indispensable...

— Rien à craindre, sourit amusé le maître de la maison. Tout est déjà arrangé pour le

mieux. En ce qui concerne cette bande qui occupe si fort les journaux, nous n'avons rien à redouter d'elle chez moi.

— Oh ! oh ! quelle assurance !

— Parfaitement ! Je suis prudent et organisé... et je sais ce que j'avance.

— Peut-on savoir ce que vous avez décidé ?

— Dieu ! que vous êtes curieux, vicomte, mais enfin, je n'ai pas de secrets pour vous, Voilà, j'ai choisi la méthode la plus simple. N'ayant aucune confiance dans nos autorités, je me suis adressé à une agence privée qui m'a garanti toute la sécurité désirable pour mes invités. Vous pourrez donc danser et vous amuser tranquilles, j'en réponds.

— Bravo ! proclama le baron de Sordogne, excellente votre idée !

M. Bazin, flatté, inclina légèrement la tête.

— Je connais mes devoirs envers mes invités.

— Encore tous nos compliments.

Après un court silence, le maître de la maison prit un air mystérieux pour confier à ses amis :

— Figurez-vous que je réserve pour demain une surprise à ma femme, je ne l'ai encore confié à personne, mais je sais que je peux compter sur votre discrétion.

— Je pense bien.

— Voilà, je viens d'acquérir pour l'anniversaire de Monique dont la date tombe jus-

tement demain un diadème historique d'une valeur inestimable, dont elle se parera pour ouvrir le bal.

— Très bien !

— Vous verrez, vous verrez... ce sera une nuit vraiment réussie et une fête qu'on n'oubliera pas de sitôt.

— Nous en avons la certitude.

— Et maintenant, excusez-moi... quelques ordres à donner au jardinier et à l'électricien pour les fontaines lumineuses installées à cette occasion dans le parc... Il faut penser à tout...

— Allez, je vous en prie...

— Je reviens dans une seconde. Ma femme va, d'ailleurs, descendre d'un instant à l'autre, vous pourrez organiser un petit bridge...

— Avec joie, répliqua le vicomte Saint-Paul pendant que M. Bazin, le visage épanoui, s'éloignait d'un pas alerte.

.....

Ce soir-là, la propriété du célèbre financier, baptisée *Rêves* semblait sortie d'un conte des mille et une nuits. Eclairée de haut en bas aux tubes Néon, elle s'élevait nette et claire dans ses contours élégants parmi les arbres au feuillage sombre taché par endroits de notes disséminées avec art. Une savante lumière indirecte donnait au parc avec ses fontaines aux eaux multicolores et ses allées admira-

blement dessinées, un aspect féérique. De puissants projecteurs mettaient en relief le perron sur lequel des laquais impeccables dans leur livrée grise accueillaient les invités, faisant circuler dans un ordre parfait les Rolls-Royce, Buick et autres voitures somptueuses qui se succédaient sans arrêt.

A travers les grilles, des badauds accourus de tous les villages avoisinants ne perdaient rien du spectacle et lançaient par-ci, par-là une expression traduisant leur admiration ou une boutade moqueuse pas toujours dépourvue d'esprit.

Tout cela évoquait plutôt une grande première parisienne au théâtre ou au cinéma. qu'une réception privée.

Dans l'immence hall aux boiseries précieuses dont le parquet aux dix-sept bois différents représentait, à lui seul, un travail de marqueterie de grande classe, considéré comme un chef-d'œuvre d'art français, des femmes belles pour la plupart, toutes plus élégantes les unes que les autres, parées de rivières et de colliers magnifiques dansaient avec des cavaliers non moins séduisants. M. Bazin n'exagérait pas en se disant un organisateur hors-ligne, sa fête était splendide. Tandis que les couples tournoyaient au son d'un tango argentin, la lumière changeait de couleur passant des tons pastels les plus doux

aux teintes les plus vives et le plus chatoyantes. Le coup d'œil était ravissant.

Par intervalles, des valets stylés circulaient avec des plateaux chargés de rafraîchissements composés des boissons les plus diverses depuis le classique champagne juqu'aux cocktails les plus compliqués en passant par les inoffensifs jus de fruits alors que le maître de céans et sa femme faisaient les honneurs d'un buffet copieusement garni dressé dans la salle-à-manger.

Naturellement, les convives avaient été sélectionnés avec un soin délicat. Tout ce qui comptait actuellement à Paris dans la politique, la diplomatie, la finance, les arts, les lettres, l'industrie et le haut commerce se trouvait réuni aujourd'hui à la villa *Rêves*. Ce vieillard avec son habit de coupe un peu surannée dont le côté gauche s'ornait de décorations multiples, n'était autre que ce célèbre général que la dernière guerre mondiale avait porté au premier plan. Cette autre femme, sur le déclin d'une beauté jadis célèbre, était la plus glorieuse sociétaire de la Comédie-Française et ce monsieur ventripotent avait été ministre dans le précédent cabinet et le redeviendrait probablement dans le prochain. Tous et toutes avaient répondu avec empressement à l'aimable invitation, flattés et ravis de faire partie de l'élite invitée.

Allant de l'un à l'autre, s'inclinant tour

à tour devant une jeune fille délicieuse de fraîcheur dans sa toilette de tulle bleu pervenche, baisant la main d'une respectable dame mûre, s'inquiétant du confort et du plaisir de chacun, heureux et fier de traiter une pareille assistance, René Bazin s'arrangeait toujours pour ne pas perdre sa femme de vue pendant trop longtemps, son visage s'assombrissait quand il la découvrait dans les bras d'un danseur trop séduisant à son gré et il n'en manquait pas ! D'autant qu'il la trouvait ce soir plus belle que jamais, son corps souple et svelte moulé dans une robe sensationnelle créée spécialement à son intention par un fameux couturier de la rue Royale. Faite de crêpe mat d'une éblouissante blancheur, son décolleté audacieux mettait en valeur les épaules parfaites de Monique et une originale ceinture or, de même peau que les fins escarpins qui la chaussaient, soulignaient la finesse de sa taille. Longue, fine, gracieuse, elle était vraiment la séduction même et rendait très excusable la jalousie de son mari qui, beau joueur, faisait cependant contre mauvaise fortune bon cœur. Essoufflé par une danse un peu fatigante avec la femme de l'ambassadeur d'une puissance amie, il s'approchait maintenant du buffet où il rencontra le vicomte Saint-Paul qui faisait largement honneur aux petits fours de la maison.

— Quelle soirée charmante ! affirma le gentilhomme tout en essuyant son monocle avec sa pochette de soie.

— Vous trouvez ?

— Toutes mes félicitations, c'est une belle réussite !

— Merci, vous me flattez...

— Pas le moins du monde, au contraire ! Quant à Mme Bazin, je suis tout simplement émerveillée, elle est adorable ! A propos, il faudra qu'elle donne l'adresse de son couturier à ma femme qui a remarqué sa robe et ne me laissera pas en paix tant qu'elle n'aura pu...

— Entendu !

— Quant au diadème !...

— Il est beau, sourit, satisfait, le financier, hein ?

— Le mot est faible, c'est tout simplement une merveille, une pure merveille un trésor rare que vous avez découvert là... jamais je n'ai vu un pareil éclat.

— Et dire qu'il a orné une tête couronnée, ajouta Bazin très fier de la valeur historique de sa nouvelle acquisition.

— Splendide ! splendide ! nasillait le vicomte, et maintenant permettez-moi de vous poser une question un peu indiscrète, je suis certain que vous pardonnerez à ma curiosité...

— Que voulez-vous savoir ?

— Le détective dont vous parliez hier ?

— Ah ! encore cette histoire ! Décidément elle vous intéresse...

— Il y a de quoi, avouez-le.

— Vous voulez tout savoir ? eh bien, je vais tout vous dire. Il est là, vous l'avez sûrement déjà deviné.

— Seul ?

— Pas du tout, deux hommes et une femme l'accompagnent.

Une vive stupeur se peignit sur les traits du vicomte.

— Une femme ? fit-il interloqué, je ne m'attendais guère à cela.

— Moi non plus mais après tout, c'est lui qui a raison. Vous n'avez pas remarqué une servante brune, jolie, exquise vraiment avec sa coiffe coquettement posée et son minuscule tablier blanc sur une robe de satin noir?

— Mais oui, je l'ai remarqué... c'est elle qui m'a servi mon whisky tout à l'heure. Vous avez raison, elle est délicieuse, mais jamais, je n'aurais imaginé avoir devant moi une détective.

— Evidemment ! savoir donner le change par un habile déguisement est l'A B C du métier de policier et vous pensez bien qu'ils ne dévoilent pas à tout venant leur véritable identité.

— Fameux ! fameux, comme dans un roman ! Et il se trouve des gens pour prétendre

que le romanesque n'existe plus de nos jours.

— Par exemple, je vous demande de garder le secret absolu sur ce que je viens de vous révèler. C'est indispensable.

— Vous avez ma parole, voyons.

— Ah ! Voilà Mme Watson, ma danseuse qui me réclame, je l'avais retenue pour cette rumba, vous m'excuserez ?...

— Je vous en prie, mon cher, allez... ne vous gênez pas, nos devoirs envers ces dames d'abord, le beau sexe...

Le beau sexe ! Le terme était un peu exagéré en ce qui concernait l'ambassadrice, car Mme Watson avait atteint depuis longtemps son suprême épanouissement, ce qui ne l'empêchait nullement d'essayer de faire une concurrence hardie à la jeunesse féminine qu'elle critiquait souvent vertement, se jugeant elle-même, par contre, avec une infinie indulgence.

.....

Minuit était passé, la fête battait son plein. Infatigable, les deux orchestres jouaient alternativement et la plus franche gaîté, l'entrain le plus joyeux ne cessaient de règner. Ceux qui préféraient aux bruits asourdissants de la musique et de la chaleur étouffantes des salons, un peu de fraîcheur et de tranquillité, avaient émigré dans le parc. Là, assis sur des bancs entourés de bosquets et à l'abri des re-

gards curieux, de nouvelles amitiés se formaient, des flirts s'engageaient dans la complicité de cette nuit douce, au ciel étoilé qu'éclairait joliment une lune que pas le moindre nuage n'assombrissait.

Vers une heure, les domestiques et les maîtres de maison prièrent tout leur monde de regagner le hall où le clou de la soirée allait leur être offert. Une artiste américaine, spécialement engagée et qui était universellement connue, allait chanter plusieurs morceaux de son répertoire. On chuchotait que la vedette avait demandé pour cette courte audition, la coquette somme de 50.000 dollars, mais pour le financier, rien n'était trop beau, ni trop coûteux. Déjà, on s'empressait pour voir et entendre celle dont le nom était sur toutes les lèvres. Ne disait-on pas qu'un prince hindou désirait l'épouser, délaissant son lointain royaume pour suivre partout cette femme qu'il adorait. Mais nul n'aurait pu affirmer si ces « on dit » reposaient sur une base de vérité ou s'ils étaient sortis de toutes pièces du cerveau d'un chef de publicité à l'imagination brillante. Quoiqu'il en soit, Loretta March n'en était pas moins une fort jolie femme, au talent indiscutable.

L'orchestre attaquait les premières mesures d'un slow-fox en vogue et le public s'installait autour de la petite scène improvisée, quand tout à coup, comme par enchante-

ment, l'énorme lustre en cristal taillé du plus pur Louis XV s'éteignit brusquement.

Mais aussitôt le mince faisceau d'une lampe de poche se dirigeait sur la foule élégante qui, éberluée, vit surgir sur l'estrade un homme venu on ne sait d'où. L'individu masqué tenait dans sa main un lourd automatique de gros calibre.

— Navré de vous déranger, messieurs, dames, articula, gouailleur, l'inconnu dans un mauvais français, d'une voix rauque, mais mon temps est extrêmement précieux. Je viens tout de suite au but de ma visite et vous informer en quelques mots du motif de ma présence ici. Auparavant, s'interrompit-il en brandissant ses armes d'un geste de menace, je m'adresse spécialement aux messieurs pour qu'il ne commettent aucune imprudence. Le premier qui bouge sera immédiatement supprimé, je vous préviens, donc, attention !

« Et maintenant, mesdames, avancez l'une après l'autre et déposez ici tous vos bijoux. Plus vite que cela. Allez, commençons...

Un silence terrifié pesait sur l'assemblée, mais bientôt des cris révoltés d'hommes indignés mêlés à ceux des femmes épouvantées, jaillirent. M. Bazin, au comble de sa colère, se frayant brutalement un passage parmi ses invités, tenta de parvenir jusqu'au bandit qui était en train de dépouiller la dame la plus proche de lui de tout ce qu'elle possédait.

— C'est infâme, hurlait le financier, se maîtrisant avec peine, qui êtes-vous et comment osez-vous...

Le canon d'un revolver lui imposa impérieusement silence et craignant pour sa vie, il ne put que reculer, horrifié.

A son tour, le jeune Darcourt, fils d'un riche industriel connu, crut pouvoir faire preuve d'audace et de courage ; voyant l'attention du malfaiteur absorbée par son butin, il sortit un browning et s'apprêtait à viser dans sa direction, mal lui en pris, avant qu'il ait pu presser sur la gâchette, une forte détonation retentissait et le malheureux atteint en plein cœur s'écroulait.

Qui avait tiré ? Le ganster qui se trouvait sur la scène ou un complice mêlé au public ? Dans un pareil affolement, nul n'aurait pu l'expliquer, la panique était à son comble. Des femmes s'évanouissaient, des hommes criaient leur rage impuissante, bref un tohu-bohu indescriptible. Nullement impressionné par ce navrant spectacle, le criminel continuait sa sinistre besogne, renfermant dans une sacoche tout ce qui lui tombait sous la main et menançant de mort celles ou ceux qui oseraient lui résister. Puis replongeant le hall dans l'obscurité complète, il disparut aussi rapidement qu'il était venu.

Déjà, tout le monde se ruait vers la sortie la plus proche dans une effroyable bouscu-

lade, quand soudain, chacun s'arrêta net, comme figé sur place. Tous ces gens, qui quelques secondes auparavant, n'avaient qu'un seul souci : protéger leur existence et sortir de cet horrible cauchemar, n'osaient maintenant plus remuer, véritablement hypnotisés par ce qu'ils entendaient. Une voix, la voix d'un homme s'élevait mélancolique, âpre et tourmentée, qui chantait une complainte bouleversante et sombre aux paroles poignantes et ténébreuses et qu'accompagnait le son d'une guitare. C'était de l'espagnol, en voici à peu près le texte :

« Cuando tu cuerpo aborrecido
En el suelo esté tendido
Con mi punal
Haré una cruz en tu frente
Para que sepa bien la gente
Que es mi senal ».

A peine, le dernier son se perdait-il dans le lointain que chacun, encore plus angoissé qu'avant, les nerfs broyés par ce chant nostalgique, reprenait doucement contact avec la réalité.

— Lumière ! Au secours ! A moi !... ma femme !...

Le tapage devint infernal.

Quand enfin, les domestiques arrivèrent avec des chandelles et autres éclairages de fortune,

ils reculèrent horrifiés. Plus de traces de cette fête somptueuse qui s'annonçait si brillante. Les chaises renversées, des corps gisant à terre inertes, des montres, des bagues et des colliers qu'on piétinait, jonchaient le sol. Les habits en désordre, les robes déchirées, la terreur peinte sur leur visage, les invités si rayonnants encore quelques heures plus tôt, présentaient maintenant un aspect lamentable.

M. Bazin, lui, donnait l'impression d'un être qui a perdu la raison. Saisissant avec violence tous les laquais à sa portée, il hurlait toujours la même question :

— M. Meunier... M. Meunier... où est-il ? Vite...

Les serviteurs le dévisageaient, ahuris, ne comprenant pas.

— Allez... qu'attendez-vous ?

Les valets exécutèrent l'ordre en silence, mais revenaient bientôt, une profonde déception se lisant sans peine sur leurs traits.

— Nous sommes navrés, monsieur, proféra l'un d'eux, mais nous n'avons trouvé personne.

— Comment cela ?...

— Jules et Auguste ont fait le tour de la maison pendant que les autres fouillaient les jardins, sans le moindre résultat.

Le financier, au comble de la fureur, aurait volontiers sauté à la gorge de son interlocuteur, mais parvint à se dominer par un effort vraiment surhumain.

— Impossible ! bougonna-t-il, impossible, vous dis-je...

— Pourtant, si monsieur veut bien me permettre...

Mais déjà le boursier lui avait tourné le dos pour expliquer à ceux qui l'interrogeaient.

— C'est le détective que j'avais engagé... Je n'y comprends rien, ajoutait-il, s'efforçant de dissimuler le terrible soupçon qui le saisissait, car il ne doutait plus à présent, que ceux qui devaient veiller à la sécurité de la fête étaient les gangsters eux-mêmes, d'autant plus que la jeune femme brune restait elle aussi introuvable.

Honteux, brisé par cet esclandre plus redoutable pour lui qu'un monstrueux krach de bourse engloutissant sa fortune, le financier décrochait d'une main tremblante le téléphone, pour alerter la police, cette même police dont la veille encore, il faisait fi. Mais cette ultime ressource ne lui restait même plus car les voleurs avaient pensé à tout : les fils étaient coupés...

VI

UN COUP BIEN MONTÉ

Lorsque Garron, appelé au milieu de la nuit, arriva en toute hâte accompagné de ses collaborateurs, à la villa *Rêves*, il fût immédiatement introduit dans le salon où M. Bazin nerveux à l'extrême, marchant fébrilement de long en large, l'attendait avec impatience.

L'inspecteur principal ayant donné des ordres formels à Bourguignon, à Maxime et à Mirlet pour qu'ils surveillent attentivement la maison, n'en laissant sortir quiconque, commença tout de suite son enquête.

Le financier, surmontant une gêne bien compréhensible, raconta par phrases saccadées la façon dont il avait engagé le détective Meunier qui lui avait inspiré toute confiance lui assurant qu'avec son concours, tout se passerait le mieux du monde et comment sans se douter une minute de l'identité de l'homme qui lui offrait ses services, il s'était jeté dans la gueule du loup. Puis après avoir relaté avec tous les détails indispensables,

souvent pénibles, l'audacieuse agression, il termina :

«Vous ne pouvez imaginez à quel point cette aventure me touche. Elle peut être pour moi, terrible de conséquence, sans parler, bien entendu, du chagrin que me cause la fin prématurée et tragique d'un de mes plus chers amis, le jeune Darcourt... Pour les pertes matérielles, elles doivent se chiffrer, *à priori*, à plusieurs millions ; le diadème, acheté la veille à ma femme pour cette fête et qui a naturellement disparu, représentait à lui seule une petite fortune, sans compter tous les bijoux de mes hôtes, que je dédommagerai intégralement, cela va de soi.

Il continua ainsi longtemps, sans que le policier perdu dans ses pensées, songeât à l'interrompre et même le récit achevé, ce dernier mit quelques instants à sortir de son mutisme.

— Je ne puis vous cacher, monsieur, commença-t-il enfin, que vous avez agi avec une bien coupable négligence. Avant de s'assurer les services d'une agence privée, on se renseigne sur son honorabilité. Dans ce milieu où les escrocs de toutes sortes pullulent, il faut particulièrement se méfier, mais le moment n'est guère aux récriminations et aux regrets inutiles... Passons et venons-en aux faits. Pourriez-vous me décrire votre fameux Meunier ?

— Bien mal !... j'étais tellement absorbé par mes obligations de maître de maison, qu'il m'a été à peu près impossible de m'occuper de lui.

— Rassemblez pourtant vos souvenirs...

— Autant qu'il m'en souvienne, c'était un homme très brun, de taille moyenne, habillé avec une certaine recherche et même assez élégant. La dernière fois que je l'ai aperçu, il jouait le rôle de majordome alors que ma fête battait son plein.

— Majordome ? Dans quel but ?

— Pour que personne ne soupçonne son rôle exact dans ma soirée, ce sont ses propres paroles.

— Continuez.

— La jeune femme qu'il avait amenée avec lui...

— Comment ?... Il y avait une jeune femme ?...

— C'est juste ! j'oubliais de vous en parler... Une fort belle fille brune, ma foi, qui, elle, avait demandé à revêtir le costume d'une de mes soubrettes ; elle faisait également partie de la bande, évidemment... Ah ! le coup était bien préparé !...

L'inspecteur principal pris d'une idée subite, tira de sa poche, la photo qui ne le quittait jamais pour la présenter à son interlocuteur qui changea brusquement de couleur en l'aperçevant.

— Non !... mais c'est elle !... d'où savez-vous ?...

Garron reprit le précieux portrait qu'il rangea avec soin dans son portefeuille.

— Mes soupçons sont donc confirmés, conclut-il satisfait. Sachez, monsieur, que je cherche cette bande depuis plusieurs mois et que ses membres ont déjà trois crimes sur la conscience, sans compter celui de cette nuit. D'abord, un diamantaire sauvagement assassiné dans sa chambre d'hôtel, ensuite une célèbre star américaine Myrna Bell, enfin un de mes collaborateurs les plus estimés, mon ami Olive Mauren. C'est donc, à ma connaissance, le quatrième meurtre dont ces dangereux bandits se rendent coupables. Je passe sous silence les nombreux vols, cambriolages et méfaits de toutes sortes, dont le montant s'élève à des centaines de milliers de francs.

— Formidable ! Inimaginable !...

— Un fait très significatif pour moi, est l'homme qui chante dans une langue étrangère... Vous savez probablement que l'on a surnommé cette sinistre organisation *La voix qui tue.*

— Pourquoi cela ?

— Parce que chaque fois qu'un coup est monté par eux, un énigmatique personnage et sa non moins énigmatique chanson se font entendre. En ce qui concerne la pseudo-ser-

vante, je crois pouvoir affirmer qu'elle se nomme Conchita et qu'ainsi que son nom l'indique, elle est Espagnole de même que ses complices, à l'exception d'un certain Corbucco qui doit être sujet italien d'après mes renseignements.

— Effrayant ! murmurait, atteré par ces révélations, René Bazin.

— Et maintenant avec votre permission, je vais m'occuper de vos invités, ajouta, en se levant le policier. Ils doivent avoir hâte, tous, de regagner leur domicile après une émotion pareille ; malheureusement, je me vois dans la pénible obligation de les interroger individuellement, comme la loi l'exige, hélas !

— Je vois que mon calvaire n'est pas encore terminé, s'exclama le boursier si durement atteint, le scandale loin de s'aplanir, va aller croissant... Pourquoi, diantre, la police veut-elle toujours aller à l'extrême limite des possibilités ?...

— Parce que c'est nécessaire, sourit discrètement l'inspecteur, amusé malgré lui de tant de naïveté. Une chose est certaine, monsieur, c'est que si vous vous étiez adressé aux autorités officielles au lieu d'accorder votre confiance, bien légèrement, avouez-le, à des amateurs pour le moins douteux, la police, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, n'aurait sûrement pas, en ce moment, le pénible

devoir d'aller « aux extrêmes limites » comme vous vous plaisez à qualifier des mesures indispensables qui, dans votre cas, arrivent trop tard, je le crains...

.....

Vers trois heures du matin, l'enquête auprès des invités fut terminée et la plupart d'entr'eux, indignés des procédés de Garron et de ses collaborateurs, quittaient de fort méchante humeur la villa *Rêves*, malgré les protestations et les excuses navrées du maître du logis qui leur assurait de son mieux que tous les dommages que leur valait cette nuit tragique, seraient intégralement réparés par ses soins.

Un long interrogatoire minutieux et précis ne permit pas au détective d'acquérir un signalement exact et complet du criminel, puisque ce dernier était masqué. Quant aux bijoux volés, personne qui n'eut à déplorer une perte plus ou moins sensible. La plus éprouvée était, sans conteste, Monique Bazin à laquelle l'agresseur avait ravi le précieux diadème. Des messieurs se plaignaient de la perte de leur portefeuille généralement bien garni, de leur montre ou de leur chevalière alors que les dames avaient été dépouillées de leurs bracelets, bagues et colliers, etc...

Le dernier visiteur quittait à peine la villa, que le policier prenait à part le maître de

maison qui, terrassé par le choc, les jambes flageolantes, faisait véritablement pitié à voir.

— Vous m'avez bien dit, monsieur, que mon faux collègue et sa compagne, que nous appellerons Conchita si vous le voulez bien, vous avaient demandé de changer leur aspect extérieur ?

— Exact !

— Ils l'ont fait, si je ne me trompe, dans votre maison ?

— Je le crois, mais je ne pourrais vous l'affirmer.

— Il me faut absolument obtenir une certitude à ce sujet, c'est extrêmement important.

— Attendez... je vais demander à Charles, mon premier valet de chambre, c'est lui qui s'est occupé d'eux.

Ce dernier, appelé, se présenta aussitôt.

— Charles, questionna son maître, pouvez-vous nous dire si l'homme que j'ai engagé, ce soir, ce soi-disant policier, et la femme qui l'accompagnait ont échangé ici leurs vêtements ?

— Oui, monsieur.

L'inspecteur s'en mêla :

— Combien étaient-ils, en somme ?

— Quatre, monsieur, trois hommes et une femme.

— Et quelle chambre avez-vous mise à leur disposition ?

— Celle d'une domestique, actuellement vacante.

— Où se trouve-t-elle ?

— Au quatrième étage, à côté de la lingerie.

— Bon !... Conduisez-nous, voulez-vous...

— A vos ordres, messieurs.

La pièce en question était à peu près vide, une table et deux chaises la meublaient sommairement, quelques artistes en effigie ornaient les murs. Un vasistas donnait une faible clarté, car le jour commençait à poindre. Le serviteur, après avoir fait de la lumière, s'effaça respectueusement pour laisser pénétrer ceux qui le suivaient. Une boîte de poudre presque vide, une savonnette, un peigne cassé se trouvaient dispersés sur l'étagère du lavabo, à part cela, rien susceptible de retenir l'attention du policier qui enveloppa soigneusement ces objets dans son mouchoir qu'il empocha ensuite. Continuant à examiner attentivement les lieux et laissant errer ses yeux sur le plancher, son regard fut attiré par un minuscule morceau de papier qu'il ramassa aussitôt et sur lequel on pouvait lire imprimé ce mot, précédé de la fin d'un autre :

nt Olivarez

Que signifiait ce nom de consonnance es-

pagnole ?... Le pli qui barrait le front du détective indiquait clairement qu'il s'efforçait d'en chercher le sens. N'y parvenant pas, il se contenta de ranger le papier dans son portefeuille.

— Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant, questionnait le millionnaire intrigué par son attitude.

— Rien d'important ! mais permettez-moi encore quelques questions.

— Je vous en prie...

— Comment avez-vous fait la connaissance de Meunier ? Ce n'est pas vous, je crois, qui l'avez découvert ?...

— Je vais vous expliquer... L'avant-veille de ma soirée, j'ai reçu une offre de son agence et disposant de très peu de temps, je n'ai pas approfondi et l'ai acceptée immédiatement... j'ai eu grand tort comme vous le constatiez si justement tout à l'heure.

— Cette offre vous était faite par lettre ?

— Oui, par une lettre.

— Vous l'avez gardée ?

— Je crois...

— Voulez-vous me la montrer ?

— Avec plaisir, si vous voulez me suivre dans mon bureau, je vais la rechercher immédiatement.

Dix minutes après, M. Bazin avait la chance de retrouver, froissée dans sa corbeille à

papiers, la feuille qui portait l'en-tête commercial suivant :

Agence Meunier et C°
178, boulevard des Capucines, Paris (9e)
Filatures *Recherches en tous genres*
Discrétion assurée

Suivaient quelques lignes dans lesquelles le directeur — dont la signature au bas restait illisible — proposait ses services, vantait ses méthodes de surveillance assurant toutes garanties de sécurité pour vols, cambriolages, etc.

— Très habilement fait, avoua l'inspecteur, je vais m'empresser de jeter un coup d'œil sur cette fameuse agence, si seulement elle existe à l'adresse indiquée... Pour l'instant, ma tâche est terminée et si vous le voulez bien, je vais me retirer avec mes collaborateurs.

— Ne manquez pas de m'aviser dès que vous aurez du nouveau.

— Cela va sans dire... mais je n'ai qu'un espoir bien faible...

— Moi aussi, termina le businessman en prenant congé, pourtant je garde à la police la grande confiance qu'elle m'a toujours inspirée et je ne désespère pas que, grâce à elle, à son zèle et à sa perspicacité, les bandits ne soient bientôt retrouvés et châtiés comme il le méritent...

M. Bernard, le concierge de l'immeuble du 178, boulevard des Capucines, ne fut pas peu étonné de voir arriver à sa loge dès huit heures du matin, quatre messieurs qu'il devina, avec son flair de cerbère, comme étant de la Sûreté. Lui, toujours si arrogant, voire impoli, envers les locataires, se précipita au-devant d'eux avec tous les signes d'une amabilité parfaite, pour s'inquiéter de leurs désirs.

— L'agence Meunier ?

— C'est au troisième !... mais il n'y a personne encore, la dactylo n'arrive jamais avant neuf heures.

— La dactylo !... sourit Bourguignon, amusé, pendant que Maxime et Mirlet échangeaient un regard entendu et que Garron seul restait impassible.

— Montrez-nous le chemin, ordonna-t-il d'une voix brève, je suppose que vous avez les clés ?...

— Oui, mais... à qui ai-je l'honneur ?...

Pour toute réponse, un des inspecteurs tourna le revers de son veston dégageant la plaquette qui révélait ses qualités.

— Très bien ! s'inclina le concierge, servile, je comprends... si vous voulez bien, vous donner la peine de monter...

« L'agence » se composait de deux pièces, l'une complètement vide, l'autre contenant seulement un bureau-ministre, quelques chai-

ses et un fauteuil de cuir usagé. Maxime et Mirlet se mirent en devoir de fouiller les tiroirs du seul meuble intéressant, pendant que leur chef interrogeait le portier. Ce dernier ne pouvait malheureusement que fournir des renseignements assez imprécis. Il y avait à peine dix jours qu'un monsieur fort correct, brun, s'était présenté pour visiter l'appartement actuellement libre qui parut lui convenir et qu'il loua sur-le-champ, payant un terme d'avance. Le lendemain, une entreprise de déménagement amenait les quelques meubles qui s'y trouvaient encore. Le même soir, la dactylo, — puisque telle l'avait présentée Meunier — faisait pour la première fois son apparition.

— Très belle ! avoua M. Bernard avec enthousiasme, se reprenant aussitôt, un peu gêné ; marié, père de quatre enfants, il jugeait peu sérieux de manifester ainsi son admiration pour la jolie brune.

« Elle est sûrement du Midi, enchaîna-t-il tout de suite.

Garron lui montra la photo de Conchita dans laquelle il reconnut sans hésiter, mais stupéfait, « la secrétaire ». Si sur ce point l'enquête avançait beaucoup plus vite que le détective n'aurait osé l'espérer, le personnage du soi-disant Meunier restait obscur, ne correspondant en rien au signalement de Corbucco. Toutefois, comme d'autres com-

plices se trouvaient dans le jeu, il en avait la conviction, sa conclusion fut que l'un d'entr'eux devait jouer le rôle du faux policier.

Les efforts de ses aides n'étant pas couronnés de succès, l'inspecteur principal allait se retirer suivi fidèlement de ses hommes quand il découvrit une affiche placardée au mur dans l'entrée, qu'il examina avec un intérêt grandissant. C'était la publicité d'une grande compagnie de navigation qui représentait un bateau dessiné, blanc, très moderne, sur une mer d'un bleu dur.

PRESIDENT OLIVAREZ
45.000 *tonnes*
Pour l'Amérique du Sud : Rio-de-Janeiro
Montévidéo, Buenos-Ayres
Cabines grand luxe
Tout confort. Tous les sports
Tous les divertissements
Les prix les plus bas
Départ de Marseille le 27 juillet
Pour tous renseignements, s'adresser au siège de la Compagnie, 145, *Bd de la Madeleine*
Paris

Bourguignon et ses collègues regardaient, effarés, leur chef, qui, les yeux écarquillés fixait l'affiche comme si son salut devait dépendre de ce bateau. Il saisit enfin le bras de Mirlet :

— Le combien sommes-nous, aujourd'hui?

— Le 25 juillet, patron.

— Maxime, vous qui connaissez de mémoire tous les départs d'Air France, à quelle heure le prochain avion pour Marseille ?

— C'est facile ! Voyons... il y en a trois par jour si je ne me trompe, le second départ, c'est-à-dire le prochain, doit être à dix heures. C'est l'avion de Cannes, mais il fait escale à Marignane...

— Alors ça colle ! Venez les gars, dépêchons...

— Pourquoi faire, patron ?

— Chut... Pour changer d'air...

VII

VOL AUDACIEUX SUR LA CANEBIÈRE

M. César Carponetti, commissaire à Marseille, avisé de l'arrivée de ses collègues de Paris, s'était personnellement dérangé pour leur souhaiter la bienvenue dès leur atterrissage sur l'aéroport de Marignane.

Muni d'un énorme parapluie, un petit canotier de paille sur la tête, sa bonne figure réjouie avec son triple menton orné d'une petite barbiche carrée, très content de lui et conscient de son importance, ce digne habitant de la grande cité phocéenne, attendait patiemment que l'avion de Paris vienne se poser devant lui. De temps en temps, il jetait un coup d'œil inquiet vers le ciel où de gros nuages noirs et remplis de menaces s'amoncelaient, dans la crainte que le Bon Dieu ne fasse d'ici peu mentir ses braves compatriotes marseillais qui affirmaient que, dans leur bonne ville, le soleil brillait toujours, plus éclatant et plus radieux que partout ailleurs.

Consultant sa montre, un beau chronomètre suspendu avec le portrait de sa femme en médaillon, au bout d'une épaisse chaîne d'or, le commissaire constata, de mauvaise humeur :

— Un quart d'heure déjà qu'ils devraient être là, té !... Ces Parisiengues, il faut toujours que ça se fasse attendre !...

Au même moment, le vrombissement d'un moteur se faisait entendre et dans le lointain apparaissait, encore menu et gracieux comme un jouet d'enfant, un bel oiseau blanc qui, peu à peu, perdait de sa hauteur pour venir se poser enfin, après quelques courbes élégantes sur le terrain de l'aéroport, à cinquante mètres de César Carponetti.

Garron et le Marseillais se connaissaient depuis de longues années. Leur amitié datait du temps où ce dernier, brigadier à Paris, avait eu maintes fois l'occasion de collaborer avec l'inspecteur principal. Plus tard, ils travaillèrent à nouveau ensemble dans des villes de province comme Le Havre, Amiens, Lyon, jusqu'au jour où César, nommé dans sa ville natale, montait en grade et se voyait confier un important service.

Les deux amis se serrèrent affectueusement la main, et les présentations terminées, le groupe se dirigea vers sa petite torpédo, sous les propos joyeux et enjoués du Méridional.

Sitôt arrivé et confortablement installé dans le bureau de Carponetti, Garron, n'omettant aucun détail, lui expliqua longuement les raisons de sa venue.

— A mon avis, fit-il en terminant son passionnant récit, les gangsters que nous poursuivons s'apprêtent à quitter la France demain, sur le *Président Olivarez*, pour se mettre à l'abri quelque part, en Amérique du Sud. Il faut empêcher cela coûte que coûte.

— Avant de quitter Paris, avez-vous pris des renseignements à la compagnie de navigation ? s'informa le commissaire, tordant nerveusement ses moustaches de phoque.

— Bien sûr ! Nous avons contrôlé soigneusement la liste des passagers, aucun nom suspect n'y figurait. Nos malfaiteurs ont dû juger plus prudent de prendre leur billet ici avant de s'embarquer.

— On va voir ! On va même le constater tout de suite, vous n'y voyez pas d'inconvénients ? Si vous n'êtes pas trop fatigué, je vous propose de nous rendre rue de la République, au siège de la Compagnie.

— Avec plaisir ! Partons.

A l'agence marseillaise, une bonne surprise attendait les détectives. Après quelques recherches, un employé confirmait les suppositions de l'inspecteur principal. Les frères Carlos, Alvarez et Ricardo Jimenez y Ventosa, accompagnés de leur sœur Conchita

avaient réservé trois cabines de première classe jusqu'à Guayaquil, Equateur.

Garron exultait de joie. Enfin, l'heure approchait qui allait sonner sa victoire ! Cette fois, il tenait les criminels qui ne pouvaient plus lui échapper. Donnant des instructions formelles afin que la police soit immédiatement avisée au cas où l'un d'eux se présenterait aux bureaux de la Compagnie, il se dirigea ensuite avec ses collègues vers le café le plus proche pour y tenir conseil. Là, ils décidèrent de se rendre à bord du *Président Olivarez*. Le commandant, un vieux loup de mer, fut désagréablement surpris en reconnaissant le commissaire dont la visite ne lui présageait rien de bon ; mais sa stupéfaction ne connut plus de bornes, quand il apprit toute la vérité.

— Pour être franc, avoua-t-il d'un ton glacial, je n'aime guère ces histoires, elles nuisent terriblement à la réputation de ma Compagnie et à celle du navire sur lequel j'ai l'honneur d'être maître après Dieu... mais je m'incline devant la loi et ferai tout ce que vous me demanderez, en vous priant toutefois, d'agir toujours le plus discrètement qu'il vous sera possible de le faire.

— Nous vous le promettons.

— Merci !

— Quand appareillez-vous, commandant ?

— Demain matin, à onze heures précises.

— Parfait ! Nous serons là avant. Je vous laisse à bord, dès maintenant, par précaution, deux de mes hommes, si par hasard, il plaisait à nos bandits de se montrer ici dès aujourd'hui...

Le commandant acquiesça froidement. L'inspecteur principal un peu froissé par cette attitude, n'en laissa pourtant rien voir, sachant trop bien que la police n'était jamais la bienvenue à bord d'un transatlantique en partance...

.....

Tout allait trop bien ! Une déception devait arriver !

Corbucco et ses acolytes avaient-ils flairé à Marseille la présence des G.-Men venus tout exprès de Paris pour les cueillir ?... Hypothèse assez improbable, mais à craindre maintenant, puisque, malgré une surveillance serrée et minutieuse, on ne put découvrir aucune trace des gangsters.

Ne pouvant retarder le départ du *Président Olivarez*, le commissaire Carponetti se résigna enfin à donner l'autorisation de lever l'ancre, après s'être assuré une dernière fois que les fugitifs ne se trouvaient pas à bord.

Garron était furieux et terriblement déçu. Tous ses beaux plans et son espoir de pouvoir passer les menottes aux poignets des

criminels, s'effondraient comme un château de cartes. Quoi alors ?... Carlos Jimenez, ses prétendus frères, sa fameuse sœur, s'étaient-ils enfuis sur un autre paquebot pour dépister leurs poursuivants. Toutes les compagnies de navigations furent avisées, tous les bâtiments en instance de départ, fouillés, sans aucun résultat. Tous les efforts, toutes les démarches des inspecteurs restaient vains.

Une semaine s'était écoulée depuis l'arrivée du détective à Marseille, et l'enquête n'avançait pas, quand, un matin, celui-ci fut réveillé en sursaut par la sonnerie impérieuse et insistante du téléphone. Le commissaire, à l'autre bout du fil, semblait hors de lui.

— Venez tout de suite chez moi, cria-t-il, je vous attends. Dépêchez-vous, c'est urgent..

— Dans un quart d'heure, je vous rejoins.

Quand l'inspecteur principal, habillé en toute hâte, arriva chez son collègue, il le trouva en conversation animée avec un monsieur très nerveux qui paraissait fort irrité.

— Il y a du nouveau, prononça Carbonetti comme paroles d'accueil. Votre bande est ici et n'en a pas bougé, tout au moins je le suppose... Mais que je vous présente M. Pancrace Mattei, joaillier fort connu dans notre ville.

M. Mattei, un petit bonhomme au visage et au ventre bedonnant, inclina légèrement la

tête en essayant d'esquisser un vague sourire qui ressemblait plutôt à une grimace.

— Il vaudrait mieux que vous racontiez vous-même votre aventure, conseilla le commissaire au bijoutier. L'inspecteur principal Garron, de Paris, s'occupe justement de cette affaire.

— Eh bien, commença l'autre, un peu gêné, après avoir toussoté légèrement pour s'éclaircir la voix, je possède une boutique sur la Canebière, que je tiens de mon père à la mort duquel j'ai succédé. Notre clientèle est très choisie et je peux me vanter, je crois, d'y compter toute l'aristocratie marseillaise et tous les étrangers de marque qui nous visitent. Or, hier dans l'après-midi, un homme et une femme pénétraient chez moi, très élégants, d'apparence cossue. Le monsieur me demanda une bague en platine avec un brillant, je m'empressai de le servir en lui proposant d'abord un bijoux de 10.000 francs. Mon client, haussant avec mépris les épaules, insista pour voir beaucoup mieux. Voir mieux ! ça sonne bien aux oreilles d'un homme d'affaires comme moi et je lui montrais successivement deux diamants, l'un de 80.000 francs, l'autre de 100.000 francs, sans parvenir à le satisfaire. Le brillant de la première bague n'était pas à son goût, pas assez pur, la monture de la seconde lui déplaisait... C'est à ce moment, que l'idée me vint de lui

présenter une pièce rare que j'avais fait venir à l'intention d'un riche Anglais de passage à Marseille. Une pierre de 250.000 fr. ni plus, ni moinsse !.. Elle eut enfin le bonheur de convenir et sans en discuter le prix, le client se déclara acquéreur. C'est alors, que tirant son portefeuille pour me régler, l'étranger s'aperçut — et moi avec lui, à ma grande stupeur ! que pas la moindre coupure ne le garnissait. Vide, désespérément vide ! Le monsieur s'excusa, ayant, dit-il, oublié son argent dans le coffre de l'hôtel où il était descendu, me promettant de revenir avant la fermeture. Sur ce, il se dirigea vers la porte qu'une autre personne venait d'ouvrir pour pénétrer dans le magasin. Pendant ce temps, jetant un coup d'œil professionnel et machinal vers l'écrin resté ouvert sur le comptoir, je constatai sidéré, qu'il était vide, la bague avait disparu. Situation combien pénible et délicate ! Dans un pareil cas, il ne faut pas perdre une seconde, ni hésiter. Je sommai donc l'inconnu de rester chez moi, le menaçant de mon revolver, tandis que mon employé alertait la police. L'homme et la femme protestèrent, indignés, mais je restai impassible. Un brigadier, accompagné d'un agent arrivèrent enfin. On les fouilla immédiatement sans le moindre résultat...

Reprenant son souffle, le joaillier continuait :

— Suffoqué, n'y comprenant rien, il ne restait qu'à me confondre en excuses et en regrets auprès de ce couple singulier.

— Et l'autre client, le connaissez-vous ?

— Il ne pouvait, un instant, être mis en cause puisqu'il rentrait au moment même où je m'apercevais du vol. D'ailleurs il m'a acheté une fort belle perle de cravate de plusieurs centaines de francs...

— C'était peut-être malgré tout un complice.

— Je ne pense pas.. non..

— Un fait demeure cependant : la bague .est partie, elle ne s'est pas envolée, quelqu'un l'a prise.

— C'est entendu, mais je vous rappelle qu'on a fouillé l'homme et sa compagne de la tête aux pieds.

— Pourriez-vous me le décrire ?

— Euh... vaguement, surtout la dame, car...

— ...elle portait un voile épais qui dissimulait à demi son visage, elle est belle et de type méridional, très brune... Voici sa photo, c'est bien elle ?

— Bouffre ! Mais oui !

— J'en étais sûr ! Elle, toujours elle ! En somme pourquoi vous cacherai-je, Monsieur Mattei, que votre bijou est perdu, irrémédiablement perdu. Vous êtes assuré au moins, j'espère ?

— Hélas ! non, murmura le joaillier effon-

dré, je n'avais pas eu le temps de procéder aux formalités d'usage pour l'expertise.

— Tant pis pour vous, alors ! Enfin, il ne faut pas désespérer quand même... un jour, je finirai bien par mettre la main sur ces gens ; quant à votre bague, souhaitons qu'elle n'aura pas fait trop de chemin d'ici là...

.....

Assez peu réconforté, l'infortuné commerçant se décida à s'en aller, non sans avoir la promesse formelle de Garron, de lui rendre visite à sa boutique pour prendre des renseignements supplémentaires et visiter les lieux.

— Qu'en pensez-vous, maintenant ? demanda le commissaire sitôt la sortie de M. Mattei.

— Je suis plus content que je n'aurais pu le prévoir il y a seulement une heure.

— Pourquoi cela ?

— Parce que cet incident nous prouve que les bandits sont toujours à Marseille et n'ont pas encore trouvé l'occasion de filer en douce, tout au moins, si j'en crois les apparences. D'ailleurs, mettons-nous à leur place. La voie maritime leur est coupée puisque tous les bateaux en partance sont avertis ; sortir de France par route est non moins dangereux car ils se savent poursuivis et pensent bien que leur signalement est donné partout et surtout aux postes frontières.

— Que feront-ils alors ?

— Rien, pour l'instant, je suppose.

— Comment, rien ?

— Rien, sinon se terrer ici et tâcher de se faire oublier.

— Drôle de façon de se faire oublier que leur exploit de la Canebière !...

Une ville comme Marseille, aussi grouillante et cosmopolite, se prête merveilleusement à un pareil dessein. Vous connaissez aussi bien que moi la pègre internationale qui gravite tout autour de votre port et qui — selon les bonnes lois du milieu — s'emploiera de son mieux à aider nos malfaiteurs. Conchita et ses comparses doivent y compter des amitiés puissantes fort utiles et fort précieuses pour eux en ce moment, j'en ai la conviction. C'est donc ici, je le répète, qu'ils trouveront le plus de chances de sécurité. Reste à savoir le temps que cela durera, pour ma part, je suis fermement décidé à aller jusqu'au bout.

— Après tout, vous n'avez peut-être pas tort... Inutile d'ajouter que vous pouvez compter absolument sur moi...

— Très aimable à vous, mais je n'en avais jamais douté, remercia Garron en prenant congé.

.....

Le Parisien, en sortant de la Préfecture, traversa la place sous un soleil de

plomb pour s'engager sous de grands arbres, dont la fraîcheur lui parut, par contraste, délicieuse. Il alluma alors une cigarette et d'un pas léger, s'achemina vers le centre, observant le spectacle de cette rue Saint-Ferréol — réputée comme la voie la plus élégante de la ville — si différente d'aspect de la Canebière où elle aboutit pourtant. On croit volontiers dans le Nord que Marseille est peuplées seulement de cette pègre dont l'inspecteur principal parlait tout à l'heure et de bons vivants qui mangent des coquillages sur le port ou jouent aux boules toute la journée. Mais ce n'est pas que cela Marseille ! Marseille, la plus vieille ville de France, c'est aussi le commerce, la négoce, les affaires, Marseille, c'est Chicago té, déclarent pleins d'orgueil ses habitants. Et ma foi, le détective n'était pas loin de le croire en voyant cette animation, cette foule à travers laquelle, il se frayait difficilement un passage sur les trottoirs étroits.

Midi sonnant, un essaim de vendeuses et de midinettes pleines de grâce et de fraîcheur dans leurs jolies robes claires, sortirent joyeuses de leurs ateliers envahissant la chaussée au mépris des tramways dont les ding-ding qui voulaient être impérieux, ne les troublaient pas le moins du monde.

Le policier, qui aimait tant, dans ses loisirs, parcourir les grands boulevards, pour

flâner au gré de sa fantaisie devant les étalages élégants, retrouvait ici dans cette fameuse Canebière, où il venait d'arriver, une réplique digne de ses chères artères parisiennes. Avec en plus son charme bien à elle de ses couleurs violentes, de ses cris et de ses bruits si particuliers et de cette foule étonnamment bigarrée qui la fréquentait.

Tout respirait la joie de vivre et la bonne humeur. Garron, gagné par l'optimisme qui se dégageait d'une telle atmosphère, un peu grisé par cette lumière éclatante à laquelle les bords de la Seine ne l'avaient guère habitué, descendait, nonchalant, vers les jardins de la Bourse. Il s'arrêta soudain devant l'étalage d'un chapelier élégant dont les panamas et les canotiers attiraient son attention.

— Par cette chaleur lourde, se dit-il, ce soleil accablant, il serait peut-être prudent d'adopter un pareil couvre-chef, plus léger et plus sûrement plus agréable à porter que mon feutre épais... D'autant que les prix m'en semblent très abordables !..

Après une courte hésitation, il se décidait enfin à entrer dans la boutique.

— Monsieur désire ? s'informa une jolie vendeuse rousse, qui surgissait de derrière ses rayons.

— Montrez-moi un chapeau de paille, mademoiselle...

La jeune fille en apporta plusieurs. Son client les essaya avec soin l'un après l'autre, mais aucun ne paraissait lui aller très bien. Le premier était trop petit, le deuxième le rendait ridicule avec ses trop larges bords, quand enfin le troisième se trouva être exactement ce qu'il cherchait.

— Quel prix, mademoiselle ?

— Cent francs, monsieur.

— Je le prends.

Assez content de lui, il s'examinait une dernière fois dans un miroir à trois faces, quand par un jeu de glaces, il aperçut tout à coup une silhouette qui le fit sursauter. L'espace d'un éclair et il avait saisi la chance inouie que le hasard bienveillant lui envoyait. Se précipitant au dehors, tel un fou, abandonnant la vendeuse interloquée avec ses canotiers, l'inspecteur principal arriva juste à temps pour voir disparaître, tournant le coin de la rue Paradis, l'homme qui avait provoqué cette sortie pour le moins intempestive.

L'individu, à l'aspect de bon bourgeois, qui se dirigeait tout tranquillement vers la terrasse d'une brasserie, n'était autre que le signor Luigi Corbucco.

VIII

LE YACHT MYSTÉRIEUX

L'Italien choisissant une table à l'ombre commandait un apéritif pendant que Garron hésitant détournait sa tête évitant de regarder trop directement celui qu'il poursuivait. Par prudence, il décida de s'installer à l'autre extrémité de la terrasse.

— Après tout, songeait-il, je n'ai rien à craindre, puisque cette canaille ne me connaît pas personnellement, néanmoins, il vaut mieux faire attention, afin de ne pas éveiller ses soupçons.

Curieux de savoir si Conchita apparaîtrait aussi, l'inspecteur déploya devant lui un journal dont les larges feuilles cachaient entièrement son visage et observa les moindres gestes de Corbucco.

Le Signor portait maintenant des moustaches d'un noir trop foncé pour être naturel. Persuadé, plus que jamais, d'avoir dépisté le bandit, le policier chercha une fois de plus comment procéder. L'arrêter sur-le-champ

était facile, car l'autre n'avait pas la moindre idée du danger qu'il courait, mais après avoir passé les menottes au criminel, serait-il plus avancé ? Avertis, les autres se sauveraient et toutes les chances de mettre la main sur eux, seraient perdues irrémédiablement. Le détective n'aimait pas précipiter les choses inutilement, préférant patienter et par un coup aussi inattendu que brusque, mettre toute la troupe sous les verrous.

L'étranger buvait paisiblement les rafraîchissements que le garçon lui avait servis, tout en jetant de temps à autre, un coup d'œil inquisiteur autour de lui pour s'assurer que personne ne le guettait ; puis, regardant sa montre comme s'il attendait quelqu'un, il se leva d'un geste brusque jetant une pièce de monnaie dans sa soucoupe et s'éloigna du même pas tranquille qui l'avait amené.

Garron, qui avait eu l'utile précaution de payer d'avance sa consommation, lui emboîta le pas aussitôt, en gardant une distance prudente. L'Italien rebroussant chemin se dirigeait vers la Canebière pour descendre ensuite jusqu'au vieux port. Là, quelle ne fût pas la surprise de l'inspecteur en voyant son homme s'arrêter devant un canot qui faisait la promenade du Château d'If, y sauter lestement pendant que le matelot prenait la direction du pont transbordeur, démarrant immédiatement. Déjà, le policier avait pris

place dans une autre embarcation indiquant au marin de suivre le bateau qui le précédait.

Où diable cette fripouille pouvait-elle bien aller ? Dépassé le fort Saint-Nicolas, le détective le devina. Corbucco voulait, selon toute vraisemblance, visiter le Château d'If. Etait-ce là le rendez-vous de la bande ? Conchita et ses prétendus frères l'y attendaient-ils ? Le malfaiteur accostait maintenant sur les rochers, échangeait quelques mots avec le batelier et d'un pas pressé franchissait la porte de l'ancienne prison. Garron se précipita à ses trousses, montant l'escalier obscur que l'autre avait escaladé quatre à quatre et arriva sur une sorte de terrasse déserte à cette heure peu propice aux excursions. Pas un promeneur, pas un touriste ne s'y trouvait, mais seulement Corbucco qui, rouge de colère, l'interpellait, furieux et insolent :

— Pourquoi me suivez-vous, monsieur ?

— Vous faites erreur, là n'est pas mon intention... Il est permis à tout le monde, je pense, de visiter le Château d'If.

— Pas aux mouchards de votre espèce... et je vais vous montrer ce qu'il leur en coûte...

Avant que le détective puisse seulement prévoir son geste, l'autre bondissait sur lui comme un tigre, le saisissait, et doué d'un force peu commune essayait de le soulever.

Une lutte farouche s'engagea entre les deux hommes, le policier comprenant l'intention meurtrière du bandit tendait tous ses efforts à desserrer son étreinte en lui appliquant quelques prises de jiu-jitsu, sans aucun succès, hélas ! Faiblissant de minute en minute, à bout de résistance, il prévoyait avec horreur sa défaite certaine. Un coup formidable appliqué sur sa mâchoire le fit reculer en arrière, un second non moins précis lui faisait perdre l'équilibre et passer par-dessus le parapet.

Après avoir violemment heurté les récifs, le corps du malheureux inspecteur disparaissait dans l'eau, et les vagues se refermèrent sur lui.

.....

Tout ceci avait-il duré une seconde, une minute ? Garrons ne pourrait jamais donner à cette question, une réponse précise. Il se souvenait seulement qu'au moment où, se croyant définitivement perdu, étourdi, incapable de tenter l'effort nécessaire pour le remonter à la surface, il se sentit saisir par les cheveux et tirer d'une poigne vigoureuse qui le hissa péniblement sur un rocher. Là, il reprit ses sens peu à peu après les quelques exercices respiratoires que lui faisait exécuter un inconnu, cet inconnu qui, témoin de l'accident, n'avait pas hésité à se je-

ter à la mer pour le secourir. C'était un marin, à la barbe hirsute, bourru mais bon bougre, il venait de le prouver.

— Vous en faites de drôles, té ! marmotta-t-il. Comme plongeon, c'est réussi ! Alors, qué ?... ça va mieux maintenant ?...

— Merci, haleta le détective à bout de forces, je vous dois la vie mon brave, je ne l'oublierai jamais et vous prouverai ma reconnaissance... Votre main, ami.

— Oh ! vaï... c'est vraiment pas la peine d'en faire toute une histoire, bougonna l'homme, modeste et un peu intimidé, mais coquin de bois ! vous êtes blessé, je vois ?...

— Rien de grave...

— C'est sûrement quand vous êtes allé vous escagasser sur les écueils... oui, j'ai tout suivi de loin... et quand ce sale type vous a balancé par-dessus bord, je me suis dit que je ne pouvais tout de même pas vous laisser manger par les requins... le temps d'ôter ma veste et je sautais...

— Et l'individu avec lequel j'étais aux prises ? s'inquiéta l'inspecteur qui tremblait de tous ses membres, transi de froid dans ses vêtements mouillés.

— Ah ça !... Cocagne !...

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

— J'ai comme une idée qu'il doit être loin, à l'heure actuelle... Mais, dites monsieur, il ne faut pas rester dans un tel état, si vous ne

voulez pas attraper une bonne bronchite. J'ai ici, une barque dans laquelle je viens d'amener des clients, si vous désirez que je vous reconduise au port, à votre disposition, té...

— J'accepte volontiers, partons.

Sitôt à quai, Garron, après avoir encore remercié et exprimé sa gratitude à son courageux sauveteur en lui glissant dans la main un billet de cent francs qui fit briller de joie les yeux du pauvre diable, regagna en hâte son hôtel, sans se soucier des regards curieux qu'attirait sur lui le piteux état de ses habits trempés.

Après avoir examiné et pansé ses blessures, moins graves qu'elles ne paraissaient tout d'abord, le détective changea de linge et mit un peu d'ordre dans sa toilette pour téléphoner ensuite à M. Carponetti. Il le pria — dans l'impossibilité où il se trouvait de sortir en ce moment — de lui rendre à son tour une visite. Le commissaire fort intrigué, frappait quelques instants plus tard à la porte de sa chambre.

— Oh ! yayaï, s'écria-t-il, en apercevant son ami étendu sur une chaise-longue, la figure badigeonnée de teinture d'iode, que vous arrive-t-il, peuchère ?... Vous m'avez l'air de revenir de loin, vous, qué ?...

— De très loin, même... Tel que vous me voyez, je viens d'échaper à une mort affreuse, par miracle.

— Est-ce vrai ?

— Je n'ai guère envie de plaisanter, je vous le jure. Mais asseyez-vous, je vais vous narrer dans ses moindres détails l'aventure qui faillit me coûter la vie. Sachez, primo, que ce matin, moins d'une heure après vous avoir quitté, je me trouvais sur la Canebière à deux mètres de Corbucco.

— Corbucco ? Votre Italien ?

— Lui-même !... Ecoutez plutôt, c'est une histoire inouïe comme il n'en arrive qu'à moi.

Et il raconta longuement sa rencontre imprévue avec le gangster, la poursuite en mer qui en avait résulté, la lutte farouche dans l'île, et comment le criminel se voyant découvert, n'hésita pas sur le choix des moyens pour se débarrasser du gênant policier et prendre la fuite pendant que ce dernier se débattait avec la mort, miraculeusement sauvé grâce à l'intervention providentielle et héroïque d'un matelot.

— Boudiou ! s'exclama le Marseillais, vous avez raison c'est une aventure extraordinaire !... Et échouer si près du but, au moment précis de mettre le grappin sur ces gars-là !... Pas de chance !

— A qui le dites-vous !

— Allez vaï... ne désespérez pas, vous avez déjà surmonté des obstacles plus difficiles... Et puis, moi aussi, j'agis de mon côté... Tenez,

ce matin, nous avons eu une fausse joie par l'arrestation d'un individu louche que nous soupçonnions d'avoir trempé dans votre affaire, mais il ne s'agissait que d'un trafiquant de stupéfiants, sans aucun rapport avec la sinistre bande de Corbucco. Pour en revenir à la question qui nous occupe, expliquez-moi ce que vous avez décidé quant à l'avenir ?

— Dans le triste état où je me trouve actuellement, je ne peux rien faire, ma g... par trop abîmée m'empêche d'entreprendre quoi que ce soit, personnellement tout au moins, ma mine lamentable me trahirait immédiatement.

.....

Bourguignon, ce brave Bourguignon, qui avait maintes fois prouvé sa perspicacité extraordinaire au cours d'une carrière particulièrement brillante, surgissait dans le courant de l'après-midi, agité et exubérant, dans la chambre de Garron.

La sueur au front, les joues écarlates, il lui fallut plusieurs minutes pour reprendre son souffle et pour pouvoir articuler enfin :

— Une nouvelle sensationnelle, patron ! Ouf ! je n'en peux plus ! Quelle chaleur ! A se croire dans le cœur de l'Afrique !...

— Alors, je vous écoute... Qu'avez-vous déniché ? Le repaire de nos bandits au moins ?

— Je n'oserai pas l'affirmer, mais c'est possible.

— C'est sérieux ou plaisantez-vous ?

— Patron, vous me connaissez !... Jamais je n'oserais...

— Alors ?

— Je vais vous dire et vous jugerez vous-même. Vous vous souvenez que vous m'avez ordonné de surveiller le port ?

— Oui, eh bien ?

— Je crois que je peux me vanter d'avoir fait là du beau travail. Parcourant les quais dans toute leur longueur en échangeant quelques mots avec l'un, offrant un verre à l'autre, questionnant habilement un troisième, il n'existe plus un capitaine ou un matelot inconnu de moi. Et j'en ai appris des choses intéressantes, ainsi une voile se pose...

— Au fait, mon petit, pas de bavardages !

— J'y viens, patron. Voilà. Figurez-vous que mourant de soif, je m'étais arrêté à un bistrot près de la mairie, quand l'idée me vint de faire un tour en mer. Je loue donc un canot pour une ballade le long de la côte. Admirable ! Un coucher de soleil !... Si vous aviez un peu de temps, je vous montrerai... j'ai repéré des coins d'une beauté saisissante. Et quelle lumière !... Et ce ciel si bleu qui...

— Ce n'est pas pour me parler du ciel que vous êtes venu, j'espère ?

— Non, excusez-moi, je me laisse facilement entraîner par mon enthousiasme, j'aime tellement la nature... Je reprends donc. Une fois le tour terminé, le guide me propose une promenade à la Pointe-Rouge en passant par le Château d'If. J'accepte et arrivé tout près de l'île, je distingue un yacht ravissant amarré là. Me voilà conquis par ce bateau, blanc tel un cygne, dont il possèdait aussi l'élégance, la finesse et l'allure majestueuse. Pendant que les autres touristes visitaient les oubliettes et les prisons que le père Dumas rendit si populaires, je restais dehors, en contemplation devant le joli navire dont je lus en m'approchant le nom : « Sémiramis ». Personne à bord, mais dans une chaloupe à côté, un homme, un marin peut-être fumait sa pipe tranquillement en baignant ses pieds dans la mer. J'essayais d'amorcer une conversation avec lui. Rien à faire. L'individu se montrait récalcitrant et peu bavard.

« J'ai appris quand même dans la suite, que ce bateau appartenait à un Grec, qui entre parenthèse doit être bougrement riche pour s'offrir un joujou pareil...

— Vous concluez ?...

— Je suppose... il se peut qu'il existe une analogie entre ce yacht et la bande que nous cherchons.

— Pour quelle raison ?

— Eh. Mon Dieu, j'ai réfléchi et me suis de-

mandé pourquoi le *Sémiramis* était amarré près du Château d'If et comme j'ai une certaine imagination, j'ai pensé que les criminels constatant qu'ils ne pouvaient s'enfuir par une ligne commerciale, ont demandé à un complice de venir les chercher.

— C'est vraiment très fantaisiste, mais rien n'est impossible.

— Attendez, je ne vous ai pas tout dit. J'ai su également que *Sémiramis* devait lever l'ancre cette nuit. Vers quelle destination se dirigera-t-il ? je l'ignore, mais toujours la même question me revient : pourquoi n'est-il pas rentré au port ? Il désirerait éviter des regards curieux et des formalités gênantes, qu'il n'agirait pas autrement.

— Peut-être avez-vous raison, mon ami, malheureusement, rien ne confirme jusqu'à présent, vos suppositions et vous pouvez tout aussi bien faire fausse route... Je conviens avec vous cependant que certaines circonstances sont, en effet, bizarres, voire suspectes... Faites-moi le plaisir, mon vieux, de retourner immédiatement là-bas et d'y surveiller discrètement les alentours. Dans le cas, où vous apercevriez sur le yacht l'un ou l'autre de ceux que nous recherchons, vous savez ce qui vous reste à faire ?

— Pour cela, patron, soyez tranquille... mais n'estimez-vous pas qu'il vaudrait mieux

examiner de près la personnalité du propriétaire du navire ?

— Non, pas pour l'instant, vous n'en avez d'ailleurs pas le droit. Attendez plutôt mon arrivée... oui, j'irai vous rejoindre malgré ma figure éreintée, la nuit cela a beaucoup moins d'importance... et si besoin est, je rendrai une petite visite nocturne à ce bateau, d'après vos dires, si mystérieux.

IX

LA FEMME AUX CENT VISAGES

La nuit était d'un noir opaque, pas le moindre rayon de lune, pas la plus petite étoile dans le ciel pour l'éclaircir. Des nuages épais, pleins de menaces, obscurcissaient l'horizon que seuls les phares tournants éclairaient à intervalles réguliers. Un vent violent venait du large, en pleine mer, la tempête faisait rage. Sur toute la côte, les vagues énormes qui déferlaient sur les rochers donnaient un spectacle grandiose que, malgré l'heure tardive, beaucoup de citadins étaient venus admirer le long de la corniche. Au loin, les bateaux luttaient contre cette mer en furie, pendant que sur le vieux port, trois hommes avançaient d'un pas hâtif vers le quai. L'un d'eux loua une embarcation dans laquelle ils prirent rapidement place, donnant ordre de démarrer aussitôt.

Garron le col du pardessus relevé, un foulard autour du cou et le chapeau enfoncé sur les yeux était accompagné de Mirlet et de

Maxime. Quoique fatigué à l'extrême, l'inspecteur principal tenant sa parole rejoignait son subordonné qui l'attendait au Château d'If. Le trajet s'effectua dans un silence complet seulement troublé par le vrombissement du moteur et par les exclamations expressives et énergiques du matelot qui ne quittait pas son gouvernail. Le Pharo franchi, apparurent faiblement éclairés, les récifs de l'île.

A leur arrivée, les policiers trouvèrent Bourguignon à la passerelle d'accostage qui leur annonça d'un air grave, dès qu'ils furent à l'abri des oreilles indiscrètes :

— Le yacht est toujours là !... mais depuis que je suis en faction, personne n'est monté à bord ; pourtant tout est prêt pour le départ, les chaudières sont sous pression, le *Sémiramis* peut lever l'ancre d'un moment à l'autre.

— Et vous êtes absolument certain de n'avoir aperçu personne ?

— Absolument, patron. Je n'ai guère bougé d'ici que j'ai repéré comme l'endroit le plus propice pour observer ce qui se passe sur le bateau, rien n'aurait pu m'échapper.

— Bizarre, dit Maxime.

— Très, renchérit Mirlet.

— Et l'homme dont vous m'avez parlé ? s'enquit Garron.

— Après avoir terminé son bain de pieds,

il a bourré une autre pipe et est resté dans la chaloupe.

— Si nous allions bavarder un peu avec lui?

— Pas mauvaise votre idée, essayons toujours.

Les policiers avancèrent d'un air dégagé, à une allure de promenade, vers l'inconnu dont la frêle embarcation dansait terriblement mais qui, continuant à fumer sa bouffarde, n'en paraissait pas incommodé le moins du monde.

— Je jurerais, patron, chuchota Bourguignon, que cet homme est posté ici dans un but bien déterminé, sinon, il ne resterait pas dans sa barque par un pareil temps.

Mais déjà, prenant les devants, l'inspecteur principal s'avançait, sans trop se presser, vers l'inconnu, qui lui tournait le dos avec ostentation.

— Bonsoir, mon brave, l'interpella-t-il en lui tapant amicalement l'épaule, vous en avez du courage, vous, de ne pas quitter votre coquille de noix par une mer aussi démontée... Je parierais que vous faites partie de l'équipage de ce yacht ravissant et je voulais...

L'autre tournait enfin sa tête, mais dans la faible lumière que dispensait l'unique lanterne de son bateau, on ne pouvait, avec la meilleure volonté, ni distinguer exactement ses traits, ni encore moins, y discerner la

moindres expression de surprise. Il dévisageait, d'un air assez insolent son interlocuteur, en retroussant ses lèvres dans un rictus méprisant.

— Voulez-vous me faire un plaisir, monsieur ?

— Volontiers, répondit Garron empressé, que désirez-vous ?

— Que vous me f... la paix.

— Vous n'êtes pas très poli...

— Je m'en fiche.

L'entretien paraissait terminé pour le gaillard qui se retournait à nouveau, s'enveloppant dans un épais nuage de fumée. Ce n'était pas un succès, loin de là. Les policiers, par des signes d'intelligence, se demandaient s'il ne vaudrait pas mieux chercher un autre moyen, quand tout-à-coup, un cri rauque perça le bruit des vagues.

— Eh ! Mathurin !... Hélahoo !

L'homme du canot sursauta vivement, comme mû par un ressort électrique, et mettant ses mains en porte-voix, répondit par la même clameur, puis, saisissant prestement ses rames, s'empressa, après avoir dénoué la corde qui l'amarrait aux récifs, de quitter l'île.

Stupéfaits, les détectives avaient observé ce curieux manège, mais Bourguignon, obéissant à un reflexe subit, sautait dans l'embarcation,

allant droit sur le vieux que d'une poigne énergique il immobilisait, mettant son autre main sur la bouche pour l'empêcher de crier. Ses collègues arrivaient à son aide immédiatement pendant que leur chef, un peu interloqué mais entraîné par la rapidité des faits, suivait également. Mirlet, sans perdre une seconde, s'emparait avec autorité des avirons et se dirigeait vers le *Semiramis*.

— Vous allez quand même un peu fort mes enfants ! remarqua l'inspecteur principal d'un ton de reproche, dans quelle sale histoire allez-vous nous jeter ?

— Laissez-nous faire, patron, on se débrouillera toujours. Ce garçon là est aussi louche que le navire pour lequel il faisait le guet.

Entre temps, la chaloupe, grâce aux coups de rames plein d'ardeur de Mirlet, dont le canotage était le sport favori, parvenait tout près du yacht, qu'elle contournait lentement afin de trouver le moyen commode d'y accéder.

— Voilà une échelle, proféra Maxime à voix basse.

— Parfait ! Ça colle bien mieux qu'on ne pouvait l'espérer.

— Que faire de notre prisonnier ?

Mathurin essayait toujours, sans y parvenir de se libérer dans l'intention probablement d'avertir ses complices, mais un révol-

ver braqué dans sa direction lui fit garder un silence prudent.

— On l'emmène avec nous décida Bourguignon, il n'y a pas d'autres moyens.

Garron monta à bord le premier ; puisqu'il était venu jusque-là, plus question pour lui de reculer maintenant, au moment où l'énigme du joli navire allait sans doute s'élucider. Sachant, par expérience, de quoi la bande était capable, il avançait la main droite dans sa poche, le doigt sur la gâchette de son browning, précaution superflue à première vue, personne ne se manifestant pour le moment. Sur le pont où les policiers se trouvaient à présent réunis, un silence complet ! Pas âme qui vive !

Bourguignon interrogea alors Mathurin :

— Tu appartiens, n'est-ce pas, à l'équipage de ce bateau ?

D'abord, il n'obtint aucune réponse, mais devant l'attitude menaçante de l'inspecteur, l'autre se décida à articuler enfin :

— Oui, là !

— Où est le capitaine ?

— Je l'ignore.

— Et le propriétaire ?

— Je ne sais pas.

— Tu mens, sal... ! mais je vais t'apprendre à dire la vérité.

Toc ! Il lui décochait un tel uppercut que le marin était projeté jusqu'au bastingage.

Ce dernier, vivement impressionné par cette façon de procéder, se montra soudain plus docile.

— Tu vas parler, oui ou non ?

— Puisque je vous dis que je ne...

Toc ! Cette fois-ci c'était un knock-out selon les règles les meilleures qui allongeait Mathurin sur les planches, sans connaissance. Quelques secousses vigoureuses et il revenait à lui.

— Veux-tu parler maintenant crapule, ou faut-il que je cogne à nouveau ? Je répète : où est le capitaine ?

— Il n'y a pas de capitaine.

— Comment cela ?

— Oui... c'est la vérité. C'est une femme qui commande le *Sémiramis*.

Les policiers se regardaient, perplexes.

— Une femme ? questionnait Bourguignon, tu te payes ma tête, mon garçon ?

— Vous n'avez qu'à descendre, vous verrez si j'ai menti. En ouvrant la première porte à gauche dans le couloir, vous la trouverez. Seulement dépêchez-vous, le bateau doit partir d'une minute à l'autre.

Méfiants, ne sachant trop que penser de ces étonnantes révélations, Garron et ses collaborateurs décidèrent pourtant d'aller les vérifier aussitôt. Profitant de cet instant où l'attention se détournait de lui, le marin, exécutant un magnifique plongeon, disparaissait

dans la mer et se sauvait à longues brassées.

— Pas la peine qu'on aille le chercher, déclara Maxime.

— Très juste, approuva son chef, ne gaspillons pas notre temps précieux. Même au cas où notre prisonnier aurait menti pour nous induire en erreur, il faut descendre quand même voir ce qui se passe en bas. Venez donc et tenez-vous prêt à défendre farouchement votre peau car j'ai l'impression que de mauvaises et dangereuses surprises nous attendent.

.....

Contrairement à ce qu'ils redoutaient, Mathurin n'avait pas menti, après quelques pas dans un corridor sombre, les inspecteurs découvraient la porte annoncée devant laquelle ils s'arrêtèrent, indécis. Un rayon de lumière qui filtrait entre les battants indiquait une présence probable à l'intérieur. Garron se décida enfin à frapper.

— Entrez ! répondit une voix féminine.

Révolver au poing, les quatre hommes pénétrèrent pour rester ensuite cloués sur place, au comble de la surprise.

Dans la cabine coquettement et confortablement aménagée avec sa grande table de milieu entourée de sièges clairs, son bureau sur lequel régnait un sympathique désordre de papiers épars, ses hublots ornés de rideaux

vifs, se trouvait, assise dans un fauteuil, tricotant paisiblement à la lueur intime d'un lampadaire, une très vielle femme qui levait ses yeux vers les intrus. Cette présence tellement inattendue remplissait de gêne l'inspecteur principal qui ne savait plus trop quelle contenance prendre.

— Veuillez accepter, madame, nos plus humbles excuses, finit-il par dire en remettant son arme dans la poche, mais on nous avait indiqué cette pièce comme étant celle où se devait tenir le capitaine du yacht et c'est pour cela que...

— ... que vous vous êtes permis de vous introduire ici... et de quelle façon !

— Encore une fois, agréez nos excuses, nous sommes victimes d'une erreur puisque...

— Qui vous a donné cette indication ?

— Un matelot, nommé Mathurin, que je supposais faire partie de votre équipage.

— Ah ! ah ! Et vous ? Qui êtes-vous ? C'est inutile d'ailleurs de vous présenter, je vous reconnais maintenant... M. Garron, si je ne me trompe ?

Celui-ci blémit.

— Comment ! Vous me connaissez ?

— Vaguement, très vaguement... mais j'espère que nous allons pouvoir, cette fois, faire plus ample connaissance.

— Par quel moyen ?

— Comme vous êtes naïf !... trop vraiment

pour le métier que vous exercez. Qu'il me suffise de vous révéler que j'étais parfaitement au courant de votre arrivée, que mieux encore, je l'attendais !

Ce langage n'était guère de nature à calmer la curiosité et l'inquiétude des policiers.

— Permettez-moi, à mon tour une question, intervint Garron plein de respect pour le grand âge de son interlocutrice, qui êtes-vous vous-même, madame ?

La vieille dame dédaignant de répondre, quelqu'un d'autre s'en chargea pour elle. Une voix masculine, venant de loin et néanmoins très proche. Accompagnée au son d'une guitare, une chanson jaillit, lugubre, sombre et nostalgique comme les précédentes :

« En la sombra del cimenterio
Refugiado en su misterio
Te esperaré
Y cuando pases por mi lado
Indiferente y descuidado
Te mataré

— *La Voix qui tue* : hurla Maxime terrifié, tandis que ses camarades prenaient leur revolver. Trop tard !

Victimes d'une machination diabolique ou d'une effarante hallucination, les policiers vécurent dans l'espace d'une seconde, un affreux cauchemar. Le sol cédait sous leurs pieds, pendant qu'un vertige les saisissait. En

vain, déchargeaient-ils leurs armes, les balles trouaient le plafond sans que la vieille qui ricanait joyeusement, fût touchée par l'une d'elles.

Garron, tombant le dernier dans le vide, jeta un regard sur celle qui l'avait si odieusement dupé. Ce n'était plus la femme qu'il avait devant les yeux un instant auparavant, une autre avait pris sa place, une autre dont les traits se trouvaient à jamais gravés dans sa mémoire, une autre dont l'image le poursuivait sans répit, nuit et jour : Conchita.

Conchita, dont le rire narquois et pervers traduisait la joie de son triomphe cruel...

X

VERS UN DESTIN INCONNU

Le lieu où les quatre hommes se trouvaient maintenant réunis était si sombre que, malgré la meilleure volonté, ils ne purent, au premier abord distinguer quoi que ce soit. L'obscurité qui y régnait était telle qu'ils craignaient, en se dégageant, de se blesser mutuellement, enfin, l'un d'eux, put atteindre après de nombreux efforts sa lampe de poche qu'il alluma, aussitôt. Cette faible lueur, tout en leur permettant de se mettre debout, ce qu'ils firent en hâte et non sans pousser de multiple jurons, les aida à découvrir l'aspect peu réconfortant de leur nouvelle prison : une pièce carrée aux quatre murs nus, sans hublot, pas le moindre meuble ainsi qu'ils le constatèrent pour leur servir d'échelle et leur faciliter l'accès de la trappe par laquelle ils avaient été projetés et qui se trouvait à une grande hauteur au-dessus d'eux.

— Eh bien ! pour un début, ce n'est pas si mal que cela ! proféra Bourguignon qui, bien

que son front saignât abondamment, n'avait pourtant pas perdu sa bonne humeur. Du diable si je m'attendais à un accueil aussi aimable de cette vieille !

— Et moi donc ! fit Maxime en l'interrompant, franchement je n'y comprends rien ! La bonne femme avait un air si inoffensif et aimable que, ma foi, je ne me suis pas méfié !

— Exactement comme moi, renchérit Mirlet, sans quoi je me serais chargé de lui apprendre qu'on ne se moque pas impunément des membres de la « Brigade Spéciale ».

— Assez de toutes ces balivernes, coupa Garron, vous vous démenez comme des enfants. C'est entendu nous avons été dupes, uniquement de notre faute et, particulièrement, de la mienne car, plus que vous je devais me méfier. Inutile donc de discuter à ce sujet... Passons... Aucun de vous n'est blessé j'espère ?

— Non patron.

— Tant mieux... Ecoutez-moi, bien, mes amis, cela ne servirait à rien de nous cacher que nous sommes bien à la merci de la *Voix qui tue*. Ce que cela signifie, je n'ai pas besoin de vous le dire : vous le savez aussi bien que moi. Notre salut dépend des prochaines minutes, la femme dont vous venez de parler je l'ai reconnue, ce n'est autre que Conchita l'âme damnée de cette bande. Heu-

reusement pour nous nos armes nous sont restées dans notre chute et nous sommes ainsi, Dieu merci, dans la possibilité de défendre chèrement notre peau.

— Tout cela est très joli patron, fit observer Bourguignon, mais comment sortir de ce pétrin ? Il y a une seule possibilité d'évasion: l'ouverture au-dessus de nous mais je suis persuadé qu'elle est bien fermée. On peut toujours essayer si vous le permettez.

— Allez-y vieux.

— Maxime et toi Mirlet aidez-moi à me hisser là-haut. Patron vous serez bien aimable de nous éclairer.

Ses deux camarades lui faisant la courte échelle, Bourguignon avec une rapidité étonnante arriva en un clin d'œil, malgré sa taille d'athlète, à atteindre la seule issue qu'ils avaient pu découvrir, mais tous ses efforts pour l'ouvrir restèrent vains : elle ne bougeait pas d'un centimètre.

— Sacrée déveine ! grogna-t-il, je m'en doutais, elle est bien fermée.

Puis reprenant son souffle il renouvela son essai sans, toutefois, arriver au moindre résultat. Cependant poussant de toutes ses forces vers l'extérieur il continuait toujours.

Un choc violent le fit vaciller sur les épaules de ses camarades et, n'eut été leur aide, il aurait certainement fait sur le sol une chute brutale.

Que se passait-il ?

Le halètement continu des machines en plein rendement faisant tressaillir le yacht, des exclamations étouffées, le bruit des chaînes qu'on lève, un tangage plus fort, nul doute possible sur ce qui arrivait, le *Sémiramis* venait de prendre la mer.

Bourguignon abandonna son poste et tous quatre, dans un silence qui en disait long tendirent l'oreille. Chacun eut la même idée: la bande au pouvoir de laquelle ils se trouvaient maintenant quittait Marseille pour se diriger vers une direction inconnue. Les détectives qui s'étaient attendu à tout mais pas à une telle tournure des événements ne pouvaient faire autrement que de se résigner à leur sort qui, certes, n'était pas enviable : où les emmenait-on ? Comment ce voyage dans l'incertain se terminerait-il ?

Autant de questions auxquelles il était difficile, pour ne pas dire impossible, au moins pour le moment de trouver des réponses capables d'apaiser leur légitime inquiétude...

Le temps passait sans apporter rien de nouveau, le yacht avait certainement atteint la haute mer, en effet, un bon moment s'était écoulé depuis le départ et les machines, sans interruption aucune marchaient à un rythme accéléré. Les détectives avaient l'impression que l'équipage s'était retiré pour la nuit, le silence n'étant plus troublé par aucun échange

de conversation. Fatigués, brisés par l'incertitude et pressentant les pires dangers les quatre hommes, faute de mieux, s'étaient assis sur le sol, ils avaient éteint leur lanterne pour ménager la lumière et échangeaient, dans le noir leur avis sur la situation dramatique, sans trouver malgré leur imagination aucune solution au dilemme qui leur était posé. Chacun savait fort bien qu'il n'y avait pas d'espoir et pourtant chacun essayait de se persuader, de son mieux, que les événements se termineraient moins tragiquement qu'il ne le craignait. Chacun dissimulait son appréhension autant qu'il le pouvait afin de faire croire aux autres que l'aventure tournerait certainement à son avantage.

Telle était la situation ; lorsque Maxime sursautant soudain ralluma la lampe. Ses camarades virent son visage blêmir.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Garron intrigué par l'attitude de son subordonné.

Au lieu de répondre celui-ci pressa son oreille sur le milieu de la paroi en faisant signe à ses camarades de se taire.

— Ecoutez ! proféra-t-il d'un air effaré, n'entendez-vous rien ?

Un bruit bizarre qui ne provenait certainement pas des machines perçait maintenant le silence, on aurait dit le tic-tac régulier d'une pendule placée dans le voisinage immédiat.

Mais comment se faisait-il qu'ils ne l'eussent pas remarqué plus tôt ? Qu'était-ce ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'énerves à ce point, marmotta Bourguignon en ronchonnant. Il y a dans la pièce à côté un réveil dont nous entendons le mouvement, voilà tout. Ce n'est pas bien terrible.

Son interlocuteur hocha la tête.

— Non, ce n'est pas cela. J'ai une ouïe excessivement fine et suis capable de discerner la marche d'une pendule d'autre chose.

— Alors à votre avis, demanda Garron, de quoi s'agirait-il ?

— Je n'en sais trop rien et ne veux rien affirmer n'ayant nullement l'intention d'aggraver notre sort par des pronostics pessimistes.

— Pourquoi tant de chichis, fit Mirlet lui coupant la parole, dis ce que tu penses.

— Puisque vous insistez je le veux bien... N'oubliez pas que nous sommes dans la cale ce ne peut donc pas être une pendule mais, plus vraisemblablement une sorte de machine infernale, une bombe si vous préférez. Reprenons les faits et étudions-les logiquement. Par les dires de Conchita nous savons que la bande nous attendait à bord du yacht. Croyez-moi tout était soigneusement préparé et, malgré l'aversion profonde que nous portons à toutes ces fripouilles on ne peut s'empêcher d'admirer ce plan si minutieusement

conçu dans tous ses détails. Il ne se serait agi que de se débarrasser de nous, les bandits eusent pu le faire dès que nous montâmes à bord, mais ils sont bien plus rusés ! Tuer quatre policiers à la fois près de Marseille et jeter leur cadavre à l'eau cela ne pouvait avoir que des suites par trop fâcheuses pour eux ! Qu'ont-ils donc décidés direz-vous ? Ils adoptent une méthode aussi simple qu'efficace : au lieu de nous supprimer immédiatement ils nous font prisonniers, nous précipitent dans le trou que voici, mettent le bateau en marche... après avoir, bien entendu, placé l'explosif à côté. Probablement l'engin a-t-il été réglé de telle sorte qu'il n'éclatera que lorsque nous nous trouverons loin de France, en pleine mer. Par cette machination bien combinée les criminels sont assurés de faire coup double : Primo en se débarrassant de nous car lorsque le yacht sinistre éclatera il y a cent pour cent de chances pour qu'aucun de nous n'échappe à une mort certaine; secundo en supposant que l'un ou l'autre soit épargné cela ne lui servirait à rien puisqu'il périra avec le *Sémiramis* qui ne tarderait certainement pas à couler. Donc s'il évite d'être pulvérisé par la bombe, l'eau deviendra, sans aucun doute son tombeau et tout cela se passera sans que personne sache jamais de quelle façon abominable nous avons péri.

— Bigre ! peut-être a-t-il raison, pensa tout haut l'inspecteur principal. Pour ma part je commence à comprendre, mais que faire? Comment agir ?

— Voilà toute la question !

Bourguignon qui avait proféré ces mots paraissait avoir un but précis, car il sortit son révolver.

— J'espère que tu ne vas pas te suicider? demanda Maxime.

— Ah, non pas pour l'instant... Ecoutez les gars, j'ai une idée, tout dépend de sa réalisation. La trappe ne s'ouvre pas parce qu'elle est fermée de l'extérieur, mais si les charnières n'existaient plus il serait possible de s'évader d'ici.

— Et comment vas-tu les faire sauter ?

— Fichtre ! par des balles que je vais tirer dessus. Allez les gars, il faut tenter cette chance suprême si nous ne voulons pas dire tous adieu à la vie... Hop ! au travail !

De nouveau les deux hommes soulevèrent leur ami et, une fois encore, Garron les éclairait.

Pan ! Pan ! Pan !

Coup sur coup, trois détonations retentirent.

Hélas ! les charnières ne cédaient pas, elles ne paraissaient même pas avoir subi le moindre dégât. Bourguignon n'était pas homme à se décourager pour une première tentative

infructueuse, d'autant plus qu'il savait ce qui l'attendait s'il échouait. Aussi, après avoir déchargé tout son magasin sans succès, il emprunta l'automatique de Maxime et continua de plus belle sans prêter attention à la poussière qui lui tombait sur la tête et dans les yeux, l'aveuglant à moitié, ni aux objets métalliques qui voltigeaient autour de lui. Puis, après un dernier assaut désespéré, il persévéra courageusement. La trappe bougeait ce qui lui donnait bon espoir et, continuant toujours son tir de précision, l'invraisemblable devin réalité : le passage était frayé !

Quelques instants plus tard les captifs pénétraient dans la cabine du capitaine, mais, comme s'ils s'y attendaient celle-ci était complètement vide, aucune trace de la femme ni de qui que ce soit. Ne voulant pas s'attarder, ils s'apprêtaient à la quitter au plus vite pour gagner le pont et y continuer leurs recherches quand une voix, cette fois-ci féminine, les pétrifia, c'était celle de Conchita.

« Dans une heure vous serez morts. Pas un n'échappera et ce sera bien fait ainsi ».

Les hommes étaient-ils encore une fois victimes des hallucinations terrifiantes de cette créature sans pitié ? Quel était le moyen grâce auquel cette femme parvenait à se faire entendre en restant en même temps invisible ?

Fièvreusement ils fouillaient la pièce, dé-

plaçaient les meubles, regardaient partout, bref faisaient l'impossible pour découvrir le mystère, sans toutefois trouver la solution.

— Pourtant vous avez aussi bien entendu que moi ponctua Garron impressionné profondément.

— Mais oui, nous avons entendu, confirma Mirlet.

— La solution du problème se trouve peut-être sur le pont, si nous nous y rendions, je suis sûr d'y trouver le malin qui se fait un plaisir de se moquer de nous.

Malheureusement le pont était aussi vide que le salon du capitaine. Après avoir visité le navire de l'avant à la poupe, des cabines au poste d'équipage, des machines aux coursives des cales à la passerelle, ils arrivèrent à la conclusion que pas un être vivant en dehors d'eux quatre n'était à bord, le yacht marchait-il donc tout seul ? Epuisés, énervés au plus haut degré les inspecteurs redescendirent à la cabine où ils avaient pénétré en premier.

— Mystère complet, mes enfants, conclut Garron. Durant ma carrière où je n'ai pas manqué d'aventures de toutes sortes, j'en ai vécu quelques-unes bien mauvaises mais, en comparaison de celle-ci, elles me semblent de purs enfantillages.

Il s'arrêta net, la figure crispée par la terreur, car de nouveau on entendait :

« Dans un quart d'heure vous serez morts

Pas un n'échappera et ce sera bien fait ainsi ».

Cette fois les hommes le teint livide, ne purent plus dissimuler leur frayeur. Non seulement ils n'avaient pu, jusqu'ici, trouver la machine infernale qui menaçait de les déchiqueter d'un moment à l'autre, mais ils échouaient également à dépister d'où provenait cette prédiction néfaste et, pourtant, tous quatre n'étaient pas gens à se laisser intimider par un artifice quelconque, ils ne croyaient qu'à leur bon sens. D'où alors provenait cette lugubre voix ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux nous rendre sur la passerelle, proposa Bourguignon, au cas où le *Sémiramis* sauterait réellement, nous aurions peut-être plus de chance, s'il est possible d'employer le mot « chance » dans une situation pareille, ajoua-t-il presqu'aussitôt.

— Où est Mirlet ? demanda Maxime avec inquiétude.

En effet celui-ci ne se trouvait plus parmi eux. Craignant le pire, les inspecteurs se mirent immédiatement à sa recherche, en l'appelant par son nom. Mais il restait introuvable.

— Il n'est pas tombé par-dessus bord, demanda Garron parcourant le pont dans toute sa longueur.

— Ma foi, je ne crois pas patron.

— C'est à devenir fou...

— Eh ! Mirlet !... continuèrent-ils, criant à qui mieux mieux.

— Nous n'avons certainement plus que cinq minutes à vivre, gémit Maxime, et il n'est toujours pas là ! Le diable seul sait ce qu'il peut être devenu.

— Allo ! allo ! fit quelqu'un tout à coup.

Dirigeant leur regard vers l'endroit d'où l'appel provenait les détectives virent leur camarade monter l'échelle en toute hâte et se précipiter vers eux.

— Ça y est ! j'ai trouvé ! s'écria-t-il plein de joie. Je sais d'où cette voix provient. Il n'y a rien de louche là-dessous.

Une formidable détonation déchira l'air, la proue du *Sémiramis* s'éleva hors des flots comme atteinte par la torpille d'un invisible ennemi, soulevant d'énormes gerbes d'eau, tandis que la poupe s'enfonçait en même temps dans la mer.

Une flamme gigantesque jaillit vers le ciel étoilé, des éclats des objets brisés furent projetés aux alentours avec violence, puis le yacht se pencha à babord, les vagues pénétrant par les avaries béantes.

Garron qui s'était déjà approché de Mirlet dont il attendait l'explication au sujet de la voix énigmatiques fut projeté en arrière, la tête contre le bastingage et, ressentant une terrible douleur, perdit connaissance.

XI

SAUVETAGE MIRACULEUX

Ranimé par l'eau glacé dans laquelle il avait été précipité lors de l'explosion du navire, l'inspecteur principal ne tarda pas à entr'ouvir les paupières. L'aube commençait à peine à poindre et la demi-pénombre donnait encore aux flots houleux un aspect plus sinistres ; la connaissance lui revenant petit à petit, Garron s'aperçut alors que, s'il n'avait pas disparu dans les abimes sans fond, il devait en rendre grâce à l'énergie farouche d'un homme qui, tout en les soutenant luttait de toute sa volonté contre les vagues. Celle-ci, parfois, les recouvraient tous deux et menaçaient de les engloutir à jamais. Ce n'était autre que Bourguignon qui, sans se préoccuper ni de l'état pitoyable dans lequel il se trouvait, ni des graves blessures qui couvraient son corps, faisait l'impossible pour venir en aide à son supérieur que pour rien au monde il n'eut pensé à abandonner même au prix de sa propre vie.

Entraînés par son subordonné afin d'échapper aux remous que causeraient l'engloutissement de l'épave déchiquetée du yacht ils en étaient déjà à une bonne distance; la carcasse du navire à demi consumée par l'incendie achevait lentement de se submerger.

Garron avait une peine infinie à coordonner ses pensées. Les images venaient et s'effaçaient dans son cerveau fatigué à une cadence surprenante, il lui semblait qu'un kalédoscope était agité devant ses yeux. Ce n'est que peu à peu que le souvenir des derniers événements lui revint et qu'il réussit à combler les lacunes de sa mémoires. Maintenant, avec une exactitude déconcertante il revit le tableau de cauchemar des quelques minutes qui précédèrent immédiatement l'explosion du *Sémiramis* : la disparition de Mirlet et, au moment même où il surgissait à l'improviste voulant révéler le mystère dont il avait découvert la solution, le naufrage dramatique.

Des clapotis d'eau tout près attirèrent l'attention du détective, il distingua Maxime qui s'approchait en nageant avec difficulté.

— Très content de voir que tu vis encore, plaisanta Bourguignon malgré la difficile situation où il se trouvait.

— Ah ! j'ai échappé pour l'instant, mais vous autres, vous n'avez pas trop souffert de cet attentat ?

— Ça va, sûrement nous ne pourrons nous

tenir encore longtemps sur l'eau. Où est Mirlet ?

Maxime avait disparu sous une grosse vague sans que ses compagnons s'en soient aperçut, cependant il revint vite à la surface.

— Eh ! vieux, je crois que tu nous caches quelque chose, fit à nouveau Bourguignon. Pourquoi ne réponds-tu pas ? Tu as tout à fait l'air de savoir ce qui lui est arrivé.

— Puisque tu insistes, je vais te dire... notre ami n'est plus... il a péri devant moi, j'ai vu de mes yeux comment... et moi-même...

— Eh oui... c'est triste, mais à quoi bon le cacher, je n'en ai plus pour longtemps à vivre... Regarde, tu en devineras la raison.

Dans l'aurore qui permettait de distinguer avec plus de netteté les flots agités par un vent violent, Garron et Bourguignon eurent un frisson d'épouvante. Là où l'autre nageait désespérément, ce n'était plus de l'eau, mais du sang rouge-noirâtre.

— Oui, j'ai perdu une jambe, déclara stoïquement Maxime, j'ai encore eu assez de présence d'esprit pour me précipiter à la mer... mais... maintenant c'est fini... Je n'en peux plus... Patron et toi vieux adieu, merci pour tout ce que vous avez fait... ne m'oubliez pas trop vite...

— Maxime ! hurla Bourguignon rassemblant ses dernières forces pour essayer de sauver son collègue. Attends ! J'arrive !...

Peine perdue, il n'y avait plus rien à faire, le malheureux sortit sa tête exsangue, aux traits convulsés par la souffrance au-dessus des lames, leva le bras en un dernier salut, puis disparut. Seul le sang indiquait l'endroit où il avait trouvé la mort.

.....

— Bateau en vue, patron, chuchota Bourguignon, trop faible pour élever la voix, nous voilà peut-être sauvés.

Incapable, même avec la meilleure volonté de s'exprimer, Garron, les mouvements paralysés par son immersion prolongée se sentait défaillir. Ses membres, auxquels collaient ses vêtements, étaient lourds comme si une masse de plomb y avait été accrochée, ses yeux, brûlés par les embruns, se fermaient malgré lui, Il savait qu'un miracle seul pouvait leur venir en aide, et n'eut été l'aide efficace de son brave collaborateur, dont l'habitude des sports avait rendu le corps athlétique plus résistant, il aurait certainement abandonné la lutte contre les éléments, se serait laissé couler comme Maxime. Arrivé à l'extrême limite d'une faiblesse écrasante, rien ne pouvait plus l'émouvoir, même la possibilité invraisemblable d'un sauvetage inespéré.

— Ils nous verront, patron, et nous sauveront. Ah ! si je pouvais attirer leur attention.

Un soleil incertain éclairait de ses rayons les

crêtes écumeuses des vagues de plus en plus hautes et les faisait scintiller, le ciel couvert par intervalles irréguliers donnait à l'horizon un aspect peu rassurant.

La distance entre le navire — un grand steamer — dont on pouvait distinguer maintenant les formes et la superstructure, et les naufragés diminuait ostensiblement. Bourguignon réussit à pousser un cri : à ce moment on put discerner une certaine activité à bord du bâtiment, la machine stoppait, une embarcation était mise à la mer dirigée avec sûreté par le barreur, emportée à la cadence rapide de six paires de rames, en peu de temps elle fut près d'eux. Une minute de plus il aurait été trop tard. Lorsque les rescapés furent hissés dans la chaloupe ils présentaient un aspect lamentable.

Dès que l'embarcation accosta le *Eagle Star* — tel était le nom du bâtiment de nationalité anglaise — les deux hommes furent transporté dans de spacieuses cabines et le médecin, appelé en hâte, leur prodigua les premiers soins.

Le bateau ne pouvant s'attarder plus longtemps reprit sa route.

Une fois encore la mort capricieuse abandonnait sa proie.

.....

Grâce au traitement efficace du médecin du bord, les deux policiers se trouvèrent rapide-

ment rétablis. L'accueil sur le *Eagle Star* ne laissait rien à désirer. Du capitaine Barnett au dernier steward, tout le monde concourait à faire oublier aux Français les peines endurées. La nouvelle de leur étonnant sauvetage s'était propagée avec rapidité sur le vapeur et les péripéties qui l'avaient précédé suscitaient une vive curiosité parmi les passagers qui s'empressaient de prendre de leurs nouvelles.

La journée s'écoula dans un repos complet, mais dès que les forces commencèrent à revenir aux détectives le calme et l'inaction qu'ils avaient tant appréciés à leur arrivé inopinées sur le paquebot leur devinrent à charge à un tel point que, après s'être fait servir leur dîner, ne tenant plus dans leur cabine ils se rendirent sur le pont afin de prendre un peu l'air.

Dès que le capitaine Barnett eut appris qu'is allaient beaucoup mieux il les fit prier, par l'intermédiaire d'un steward, de venir le voir car il désirait un entretien avec eux. Tous deux se rendirent aussitôt à cette invitation. L'officier les reçut dans son appartement privé et les Français furent agréablement surpris de l'entendre parler assez couramment leur langue ; il leur demandait poliment de lui relater leurs mésaventures, Garron qui était persuadé d'avance que leur récit rocambolesque serait difficilement cru s'exécuta, néanmoins, sans rien omettre. Gen-

tleman parfait, leur interlocuteur sut à merveille dissimuler ses doutes, insistant seulement pour qu'un rapport relatant leur odyssée fut établi.

Après cet amical entretien Garron et Bourguignon prirent congé et regagnèrent le pont où ils s'installèrent commodément sur leur chaises-longues.

La nuit tombait, les étoiles une à une s'allumaient au firmament, dans le lointain : une terre vers laquelle le *Eagle Star* voguait directement ; des bateaux le croisaient, saluaient le navire et disparaissaient aussitôt dans les ténèbres, les feux des phares tournants éclairaient tantôt ici, tantôt là, des montagnes s'estompaient dans la brume, puis les multiples lumières d'un port, tout annonçait l'escale.

— Nous voici de nouveau à Marseille, soupira Garron en allumant une cigarette, qui aurait pu se douter lorsque nous quittâmes cette ville unique que deux des meilleurs d'entre nous ne la reverraient jamais plus ? Maxime et Mirlet, eux aussi, sont tombés victimes de leur devoir exactement comme ce pauvre Olive Mauren. A partir de ce jour, il n'y a plus qu'un seul but dans ma vie : châtier les coupables ! Certes ce sera dur et ne se passera pas sans de nouveaux risques, peu importe, mon vieux, j'atteindrai mon but !

— Sans aucun doute, patron. Ai-je besoin

de vous affirmer que vous pouvez compter sur moi autant, sinon davantage que jusqu'ici.

— Merci pour vos paroles réconfortantes. Votre main, mon cher.

Le « *Eagle Star* » entrait maintenant lentement dans le port. C'était la vie coutumière à bord d'un grand navire qui accoste le long des quais, les cris de joie des passagers tenant à la main leurs bagages alternaient avec les saluts des parents et amis les attendant en dépit de l'heure tardive ; le hurlement des sirènes, une vive bousculade, bref un tohu-bohu indescriptible. Le bateau jeta l'ancre, des cordes furent lancées, la passerelle établie, déjà les voyageurs faisaient queue pour débarquer.

Garron et son subordonné n'avaient pas de valise à boucler, leur complet à peine sec, voilà tout ce qu'ils possédaient, il n'y avait donc pas de quoi se hâter.

— Curieux, marmotta Bourguignon intrigué, vraiment bizarre, on dirait que Marseille a changé depuis le peu de temps que nous l'avons quittée.

— Et bien changé ! approuva l'inspecteur principal suffoqué. Que diable ! ma parole... Eh ! steward ! Quel est ce port ? Où sommes-nous ?

— Barcelone ! répliqua l'autre sèchement, s'éloignant d'un pas hâtif.

Barcelone... Ça... alors... Ils étaient donc en pleine Espagne !

— Eh oui... Décidément la malchance nous poursuit, affirma Garron en haussant les épaules. Sans aucun doute la bande qui nous croit mort mettra à profit notre absence et tentera de renouveler, de plus belle, ses sinistres exploits.

.....

Le Senor Antonio Veloya, commissaire de police de Barcelone, chef du département des recherches criminelles, fut fort flatté par la visite imprévue de ses deux collègues français. Cet homme était du type espagnol le plus pur, de stature moyenne, le teint olivâtre, les cheveux noirs séparés au milieu par une raie impeccable, les yeux bruns aux paupières bordées de longs cils, de plus un complet de coupe moderne moulait sa taille élégante, en un mot, un digne fils de la péninsule Ibérique. Ayant passé quelque temps en France, le Senor Veloya s'exprimait avec assez de facilité dans cette langue, accompagnant ses paroles, comme la plupart des gens de sa nationalité, parfois d'un sourire révélant des dents magnifiques, parfois de gestes un peu brusques.

— Caramba ! s'exclama-t-il fort impressionné par le récit inouï de Garron, écrasant machinalement avec la main la cigarette

qu'il s'apprêtait à allumer. Mais c'est un véritable roman mon cher ami. Comment s'appellerait cette femme ? Conchita ? Caraï ! je crois bien la connaître si, toutefois vos explications concordent exactement avec mes impressions. Donnez-vous la peine, messieurs, de me suivre à notre service anthropométrique.

Se levant aussitôt, le commissaire, tout en tenant aux deux détectives des propos aimables, les guidait à travers le labyrinthe des couloirs de la préfecture, enfin il s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit. Les Français et lui-même pénétrèrent alors dans une immense salle où de nombreux employés travaillaient sans lever la tête, les murs de cette pièce disparaissaient presque entièrement derrière de grands rayons emplis de paperasses. Le Senor Veloya s'adressant à un de ses subordonnés lui parla en espagnol et fit signe à l'inspecteur principal et à son compagnon de patienter quelques instants.

— Nous allons voir si mon soupçon va se trouver confirmé, proféra-t-il.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que l'employé chargé de la recherche réapparut portant sous le bras une grosse liasse de documents et la tendit respectueusement à son supérieur.

— Regardez cette photo, dit l'Espagnol, lorsqu'ils eurent regagné son bureau, recon-

naissez-vous celle qui vous a fait tant de mal ?

— Conchita y Ventosa ! s'écrièrent avec surprise Garron et Bourguignon.

— Erreur, c'est Nina Villalba, du moins la connaissons-nous sous ce nom. Ai-je besoin d'ajouter que toutes les polices d'Espagn la recherchent depuis de nombreuses années. Il y a trois ans environ Nina, ou Conchita si vous préférez, et ses amis, cambriolèrent une banque à Madrid; depuis ils commirent ensemble d'innombrables méfaits, ils ont à leur compte au moins trois assassinats de nombreux vols et cambriolages s'élevant à plusieurs millions de pesetas, pour le moment ils ont quitté l'Espagne, mais continuent, comme je le vois, leurs méfaits dans dans des pays limitrophes. Voici les rapports relatant les différents crimes qu'ils ont commis chez nous, vous pouvez voir qu'ils sont odieux et que leur nombre est grand. Mais, le plus étrange, c'est que nous ignorons totalement l'identité exacte de cette extraordinaire criminelle. Comment s'appelle-t-elle ? Mystère absolu. Toutefois, nous supposons que cette femme, avant d'embrasser sa sinistre carrière, devait être une actrice de talent.

— Elle est Espagnole, n'est-ce pas ? demanda l'inspecteur principal.

— Non, je ne crois pas, répondit M. Va-

loya, donnant à ses propres paroles une énergie singulière.

Aimant sa patrie par dessus tout, celui-ci se refusait à voir en Nina une compatriote, la réputation de chef d'une bande internationale qu'elle méritait si bien, ne pouvait, selon lui, que nuire à son pays.

L'entretien ne fut, en somme, couronné d'aucun succès tangible et les Français prirent congé de leur hôte si sympathique. Le commissaire leur promit qu'il ne manquerait certainement pas de les aviser immédiatement au cas où il y aurait du nouveau. La prolongation de leur séjour à Barcelone s'avérant désormais inutile, Garron et son collaborateur s'embarquèrent le soir même, dan une hâte fébrile, pour la France, afin de continuer à Marseille leurs recherches interrompues.

Une forte surprise les attendait encore en Espagne, l'inspecteur principal, avant de monter à bord du navire — français cette fois — sur lequel ils allaient effectuer leur voyage de retour, ayant aperçu à la devanture d'une librairie un journal marseillais, s'était empressé de l'acheter et découvrit à la première page, un article sensationnel concernant justement le sujet qui le préoccupait : Conchita et sa bande.

« Bataille entre les gangsters marseillais et la police a bord du paquebot « Champery »

M. le commissaire Marius Carponetti, un des as de notre police, eut vent que les membres d'une bande redoutable pourchassés depuis quelque temps et ayant à leur actif de nombreux cambriolages, et même plusieurs meurtres sur la conscience, essayaient de s'embarquer clandestinement sur un cargo se dirigeant vers l'Amérique du Sud. Le « Champéry » — c'est le nom du bateau — allait lever l'ancre quand le commissaire, suivi de plusieurs agents, fit irruption. Le capitaine refusa d'abord l'accès du bâtiment aux policiers, mais M. Carponetti l'obligea à accéder à son désir. Au moment où les détectives qui fouillaient le navire de fond en comble ouvraient la porte de l'une des cales, ils furent accueillis par une violente fusillade, bien que surpris ils ripostèrent aussitôt, tuant deux des bandits, tandis que du côté des représentants de la loi il faut déplorer un mort et un blessé grave. Malheureusement, quelques-uns des gangsters mettant à profit l'obscurité de la nuit réussirent à se sauver au dernier instant en se jetant à la mer. Malgré des recherches immédiatement effectuées ils demeurèrent introuvables, l'un des malfaiteurs abattu a pu être identifiés, c'est un Italien nommé Luigi Corbucco, quant à l'autre on ne sait encore comment il s'appelle.

Nous rendons tous nos hommages au com-

missaire Carponetti qui, une fois de plus, s'est montré à la hauteur de sa tâche difficile. Espérons qu'il réussira sous peu à mettre les autres criminels sous les verrous.

Marseille est depuis plusieurs années envahie par la pègre internationale qui nuit à la bonne réputation de notre ville admirable. Il est vraiment temps que l'on nous en débarrasse et qu'on châtie sans pitié les bandits... etc..., etc.

Sans dire mot Garron tendit la feuille à Bourguignon qui la parcourut à son tour.

— Qu'en dites-vous, vieux ?

— Sapristi ! il va fort notre très estimé commissaire.

— N'est-ce pas ? Je crois même que nous arriverons trop tard. A lire ce journal on dirait que ce brave Carponetti veut se mettre en avant et garder tous les lauriers pour lui.

XII

KOR-AN-KOO

Depuis qu'il avait remporté un succès beaucoup plus grand et retentissant qu'il n'aurait osé l'espérer dans ses rêves les plus glorieux l'orgueil de M. Carponetti avait encore augmenté. A une mesquine jalousie qui est trop coutumière entre collègues s'était adjoint une fierté grandissante. Aussi n'est-il pas étonnant que lorsque Garron et son collaborateur lui rendirent visite dès leur retour à Marseille il les accueillit avec beaucoup moins de chaleur que lors de leur arrivée à l'aéroport, et presque avec condescendance. Ce qui sauta aux yeux des détectives parisiens, ce fut une quantité de journaux locaux dont les articles relatant les exploits du chef de la police marseillaise étaient, tous sans exception soigneusement encadrés au crayon rouge. Les pouces dans les entournures de son gilet, installé à son aise dans un large fauteuil, fumant un gros havane entouré d'une bague dorée, le commissaire daignant à peine se soulever,

tendit mollement sa main grassouillette aux arrivants. Garron saisissant la situation et réprimant difficilement un sourire ironique, se hâta de féliciter son « illustre » collègue.

— Mes compliments, cher ami, commença-t-il poliment, je viens de lire ce qui s'est passé durant notre absence, c'est merveilleux.

— Eh oui, riposta l'autre feignant la modestie bien que son visage épanoui témoignât d'un sentiment exactement contraire, nous avons fait de notre mieux vé ! Mais vous-mêmes où étiez-vous entre temps ? J'ai téléphoné à votre hôtel et l'on m'a répondu que vous n'étiez pas là.

— Nous avons fait tout bonnement un petit tour en Espagne, répliqua d'un air goguenard l'inspecteur principal, dans des conditions particulièrement singulières ainsi qu'en témoigne notre aspect. Je vous en donnerai les détails plus tard, pour l'instant je vous serais infiniment reconnaissant si vous vouliez bien nous relater comment vous avez pu découvrir la bande. Est-ce vrai que Corbucco est mort ?

M. Carponetti rit à gorge déployée.

— Bien sûr c'est vrai, nous aimons les galéjades nous autres de Marseille mais, cette fois, c'est sérieux, j'ai eu moi-même la chance d'abattre cette crapule.

— Oh ! oh !

— C'est que je suis un bon tireur peuchère!

Le pistolet ça me connaît, bonne mère ! Si j'avais pu supprimer les autres ça m'aurait fait un grand plaisir, mais ils se sont sauvés, n'importe, nous les aurons quand même.

La certitude avec laquelle l'excellent commissaire s'exprimait n'impressionna nullement Garron.

— Et vous n'avez pas trouvé des indices intéressants, capables de nous servir ?

— Pour ça non... Le portefeuille de cet Italien pourtant bourré de devises de toutes sortes ne contenait rien de sensationnel, comme d'ailleurs les poches de son complice... Cependant il y a là quelque chose qui me tracasse la tête...

— Qu'est-ce ?

— Oh ! rien d'extraordinaire, un bout de papier.

— Et c'est là le sujet de vos préoccupations ?

— Mais oui, pardi ! Figurez-vous que j'ai découvert, dans un soufflet secret dudit portefeuille une toute petite feuille mince sur laquelle un seul mot fut inscrit.

— Et quel est-il ?

Le commissaire eut une courte hésitation avant de répondre.

— Vous savez mon cher Garron que je n'ai pas de secret pour vous, il n'y a donc pas d'inconvénient à vous le montrer.

Après avoir ouvert un coffre-fort minuscule

qui se trouvait dans un angle du bureau, le Méridional sortit le vélin comme s'il représentait une valeur inestimable, puis le remit à l'inspecteur principal. Le commissaire n'avait pas menti, un seul mot s'y trouvait inscrit en lettres imprimées, un mot bien étrange :

« KOR-AN-KOO »

— Que cela peut-il bien signifier ? demanda le Marseillais d'un air intrigué.

— Je n'en ai pas la moindre idée !

— Bizarre, n'est-ce pas ? fit M. Carponetti voyant d'un mauvais œil la feuille passer des mains de Garron dans celles de son compagnon. A mon idée ce doit être quelque chose de chinois ou d'hindou et je n'y accorderais certes aucune importance si je ne l'avais trouvé sur le cadavre de l'Italien.

— Pourquoi ? Croyez-vous que cet écrit contienne un secret quelconque ?

— C'est possible... En tous cas je ne me séparerais pour rien au monde de ma trouvaille, c'est peut-être la clef d'une énigme capable de rendre mon nom encore plus célèbre si je parviens à la résoudre moi-même.

— Bonne chance, mon cher confrère ! Jamais je n'ai été aussi parfaitement d'accord avec vous que cette fois. Gardez cette feuille elle est précieuse, au cas où vous réussiriez à mettre la main sur Conchita ne tardez pas

à m'en avertir, j'ai aussi un petit compte à régler avec elle.

— Oh ! pour cela vous pouvez être tranquille, fit le commissaire fort content de lui, son arrestation n'est plus maintenant qu'une question de jours, peut-être même d'heures... Vous Parisiengues, vous êtes très forts, je le concède, mais nous autres Marseillais nous ne sommes pas non plus fadas. Vé ! Il n'y a sur cette terre qu'une police qui soit absolument incomparable : c'est la nôtre ! Tout le monde le sait d'ailleurs...

Ne pouvant pas supporter davantage la vantardise un peu trop exagérée du commissaire, Garron estima que sa visite avait assez duré et se retira avec Bourguignon sous un prétexte judicieusement choisi.

— Un drôle de gaillard dit ce dernier avec conviction, lorsqu'il eurent quittés la Préfecture. En somme Marseille peut être fier de posséder un deuxième Sherlock Holmes.

— Oui, je le crois aussi, mais, que voulez-vous vieux, c'est dans le sang de ces gens-là... les galéjades comme ils les nomment, mais au fond, Carponetti n'est pas un mauvais garçon... bien qu'il m'agace.

Retournés à l'hôtel peu éloigné des artères principales, Garron rédigea un rapport tout à fait détaillé, puis téléphona à Paris, où il eut la chance de pouvoir joindre le commissaire Rognant à qui il exprima son vif

désir de continuer ses investigations dans la ville phocéenne, lui expliquant ses raisons.

— Vous aurez d'ici peu mon rapport, chef, annonça-t-il avant de reposer le récepteur. A vous de prendre les décisions. J'attends vos ordres.

Jusqu'à l'arrivée de ces derniers les deux policiers ne se donnèrent aucun loisir, poursuivant au contraire avec acharnement, l'enquête s'avèrant plus difficile chaque jour. Enfin, la réponse de M. Rognant arriva, elle était brève et précise et ne consistait qu'en un seul mot : « continuez », c'était tout.

Un matin, Garron ne pouvait se décider à sortir du lit, aimant tout particulièrement lorsqu'il avait quelques loisirs à s'adonner ainsi qu'il le disait lui-même, à « une bienfaisante paresse », tout occupé à parcourir les nouvelles dans un journal local *L'Echo de la Cannebière* qu'il appréciait tout particulièrement et dont le style, imprégné d'accent marseillais, l'amusait. Il eut un sursaut lorsqu'un coup vif fut frappé à la porte.

— Entrez !

— Bonjour patron, fit Bourguignon joyeux.

— Boujour vieux... Alors ? Quoi de neuf ?

— Rien, absolument rien. Je me suis promené sur le port, mon endroit de prédilection et j'ai fait, par la même occasion, une petite ronde dans différents hôtels. On dirait que notre présence ici est devenue fastidieuse,

l'aimable M. Carponetti est sur le qui-vive. Ses hommes craignant probablement que nous leur fassions une trop grande concurrence s'efforcent de nous devancer par tous les moyens.

— Pourtant le commissaire n'enregistre pas plus de succès que nous. Pas plus tard qu'hier je l'ai rencontré, son optimisme m'a paru un peu diminué, mieux encore, j'ai eu l'impression qu'il ne serait pas mécontent s'il pouvait compter sur notre aide. Vous pensez bien je n'ai nulle hâte d'accepter.

— Votre façon de voir est la mienne, patron. Entre nous, j'ai pensé longtemps à ce mot singulier que Carponetti avait trouvé sur Corbucco, il se peut qu'il ait raison et qu'un mystère soit caché là-dessous.

— Pour cela, j'en suis sûr, mais ce n'est pas le commissaire qui le découvrira, soyez tranquille. Allons, asseyez-vous, vous trouverez sur la table une boîte de cigarettes. Avez-vous déjeuné ?

— Oui, patron, merci.

— Bon, dans ce cas accordez-moi quelques minutes, je vais finir ma lecture.

— Intéressante ?

— Certainement, on peut être merveilleusement renseigné sur toutes les rumeurs et toutes les personnalités venant des quatre coins du monde sur la Côte d'Azur.

C'est justement cette rubrique mondaine qui me captive le plus. Tenez. écoutez ceci :

« *Le Prince de Jobalpur arrivé avec sa suite, est descendu à l'Hôtel Grimesko à Nice* ». *Nice* ».

ou :

« *Miss Diana Leroy, la fameuse vedette de Hollywood est arrivée pour un court séjour à Bandol où elle restera quelques semaines chez une amie* ».

ou encore :

« *M. Garret-Bardington, le célèbre magnat du tabac, vient d'arriver à Menton* ».

Vous voyez, mon cher, que nous ne manquons pas de visiteurs de marque, n'oublions pas que la côte d'Azur est une perle qu'aucun autre pays ne possède et que cela justifie pleinement cette affluence. Et...

— Qu'avez-vous patron ? s'écria Bourguignon pétrifié, voyant son supérieur bondir de son lit, tout à coup, comme s'il avait reçu une décharge électrique. Pour l'amour de Dieu ! Que se passe-t-il ? Vous êtes tout pâle !

— Bon sang ! murmura l'autre en se précipitant vers une carafe d'eau et remplissant un verre qu'il avala d'un seul trait. Ça va maintenant, mais, quel choc !

— Quoi encore ?

— Ecoutez-moi bien, ne m'interrompez pas surtout. Y êtes-vous ?

— Oui. Oui.

— Cannes : On nous confirme l'arrivée de la duchesse de Norfolk revenant d'une croisière dans la Méditerranée, elle est accompagnée de M. Jenkins, le fameux détective privé anglais et par sa suite. La duchesse qui, comme on le sait, est propriétaire d'une célèbre collection de bijoux, possède également le fameux « Kor-An-Koo » le quatrième plus grand diamant du monde, qui est estimé à 500.000 livres. Sa Grâce est descendue à « Alhambra Palace ».

— Nom de nom ! Pour une nouvelle, c'est une nouvelle !

— Plus que cela ! Aucun doute ne peut plus subsister sur les intentions de Conchita, maintenant que nous savons ce qu'il en est du « Kor-An-Koo ».

— Quels sont vos plans ? Que faisons-nous patron ?

— Quelles questions ! Nous bouclons nos valises et partons à Cannes par le premier train.

— Et si ce brave Carponetti y arrive aussi ?

— On s'en fiche, mon vieux ! Se laisser souffler une si belle occasion de prendre notre revanche ? Vous n'y pensez pas ! En admettant même que la bande ait déjà mis tout en œuvre pour s'emparer du fameux diamant, j'essaierai, de mon côté, de déjouer cette fois-ci leur dessein.

XIII

LA DUCHESSE DE NORFOLK

Qui ne connaît à Cannes, ce building de dix étages, construit sur la Croisette dans le style moderne le plus pur et dont les lignes droites et nettes se détachent sur le ciel bleu. Sa façade, d'une blancheur éblouissante s'étale face à la mer, des palmiers au feuillage sombre ombragent les marches conduisant au péristyle. De n'importe quel étage on peut contempler une vue superbe, qui s'étend jusqu'au port, où les yachts les plus luxueux, appartenant aux gens les plus en vogue et aux noms lés plus célèbres viennent s'ancrer. Cet immense caravansérail c'est « Alhambra Palace » l'hôtel le plus élégant de cette ville cosmopolite. Sa clientèle, est-il besoin de le préciser, se compose de la plupart des gens qui ne connaissent pas eux-mêmes le montant exact de leur fortune. Quelqu'un, probablement un pauvre bougre, envieux de ce faste qu'il ne pourrait jamais contempler que de loin, l'a surnommé le « Paradis des mil-

lionnaires ». On ne pouvait mieux désigner cet hôtel, car il faut, vraiment, avoir un compte important en banque pour y séjourner quelque temps. Les prix de l'« Alhambra Palace » atteignent parfois des chiffres si astronomiques, qu'ils arrivent à faire froncer les sourcils aux magnats américains, cependant peu facile à émouvoir.

Après avoir expliqué, très vaguement d'ailleurs, à l'un des directeurs, dont la complaisance se montra au-dessus de tout éloge, la raison de leur séjour à l'hôtel, Garron et Bourguignon obtinrent une chambre au dixième étage qui, pour n'être pas « trop chère », comme il leur fut déclaré, ne leur semblait pas moins d'un prix exorbitant. C'était une immense faveur que la direction leur accordait là, mais, en revanche, ils devaient s'engager à éviter tout ce qui pourrait nuire à la renommée de la maison.

En pénétrant, le soir même de leur arrivée à Cannes, dans la salle à manger ornée de boiseries sculptées et de fresques aux couleurs vives alternant avec de nombreux miroirs où se reflétaient les lumières, ils eurent la bonne fortune d'apercevoir la duchesse de Norfolk déjà assise à une petite table. C'était une femme au déclin de l'âge, au cou long et décharné, à la peau pendante, au visage

rappelant celui d'un oiseau de proie. Des cheveux légèrement grisonnants encadraient son faciès à l'expression froide et sévère. Sa Grâce, non seulement, ne paraissait pas connaître la mode mais elle semblait même vouloir ignorer les grandes maisons de couture. Habillée d'une telle façon que ceux qui la voyaient pour la première fois avaient un sourire discret et un peu moqueur à son aspect démodé, mais l'abondance des bijoux de fort grande valeur avec lesquels elle aimait à se parer lui attirait des regards envieux même des femmes les plus belles et les plus élégantes.

A la même table que Sa Grâce, mais à quelque distance, ils purent voir un homme portant un impeccable smoking, dont la figure carrée parsemée de tâches de rousseur, les lunettes et les cheveux roux leur permirent de reconnaître un fils d'Albion : c'était M. Harold Jenkins, le plus célèbre policier privé d'Angleterre, chargé de la sécurité personnelle de la duchesse et, plus spécialement, de la garde de son diamant le « Kor-An-Koo » qu'elle emportait partout avec elle. Depuis le jour où des cambrioleurs avaient essayé d'ouvrir le coffre-fort de la banque où elle avait déposé son joyau, la duchesse n'avait de tranquillité qu'en le sachant tout près d'elle. De mauvaises langues prétendaient que son visage ne s'animait que, lorsque, dans

une pièce bien close, elle faisait miroiter les mille feux de sa pierre précieuse à la lumière électrique. Etait-ce une légende ou la vérité ? Personne ne pouvait le dire.

Le personnel de la duchesse composé d'un majordome, d'une femme de chambre et d'un chauffeur demeura invisible la plus grande partie de la journée. Cependant, vers la fin de la soirée, il fut possible d'entrevoir ce dernier portant une livrée blanche aux galons d'or, lorsqu'assis au siège d'une magnifique Rolls Royce, il vint chercher Sa Grâce pour une courte sortie.

Tout en consommant paisiblement leur repas, les deux policiers ne quittaient pas la vieille dame des yeux. N'était-elle pas, en effet, le sujet de leurs préoccupations ?

— Avez-vous vu, patron, les bijoux qu'elle porte ? remarqua Bourguignon à voix basse, on dirait une vraie boutique de joaillerie.

— Ce serait une bonne affaire pour Conchita.

— Pour sûr ! Mais, las ! j'ai beau dévisager Sa Grâce, il m'est impossible de découvrir cette fameuse pierre qui nous intéresse.

Garron eut un faible sourire.

— Vous ne pensez pas qu'elle le portera pour nous faire plaisir, ce serait quand même, un peu trop demander. Pour l'instant il n'y a pas de quoi se faire de mauvais sang, le diamant est en lieu sûr.

— C'est-à-dire ?

— Qu'il se trouve dans le coffre-fort de l'hôtel.

— Comment êtes-vous arrivé à savoir cela, patron ?

— Ah ! voilà... c'est mon secret ! A votre place je m'occuperais beaucoup moins de la duchesse que de la bande qui, certainement, ne doit pas être loin.

— J'ai déjà pensé à cela. Ne voyez-vous aucune femme qui pourrait correspondre à Conchita ?

— Non ! Elle doit être là pourtant. Je suis persuadé que ce sera difficile de la démasquer. Vous savez, aussi bien que moi qu'elle connaît mieux que personne l'art de transformer son visage, je ne me laisserai pas décourager par ce fait, mieux, m'y attendant, j'ai poussé mon enquête encore plus loin.

— ?...

— Oui, le directeur de l'hôtel qui s'est montré si affable avec nous m'a autorisé à regarder la liste des nouveaux arrivants.

— Et quel est le résultat ?

— Zéro pour l'instant, mais il ne faut pas s'en faire. Alléchée par cet appât extraordinaire la bande ne tardera pas à entrer en action, c'est seulement une question de temps. Restons fidèle à notre poste, et vous verrez si je ne suis pas bon prophète. Et tandis que

ce « maître détective » Carponetti opère toujours à Marseille, — il y est encore d'après mes derniers renseignements et ne se doute nullement de notre présence ici — nous lui montrerons laquelle des deux polices : la marseillaise ou la parisienne est la meilleure. Ciel ! je vois déjà sa bonne bille quand je lui amènerait Conchita, les menottes aux poings ! Dommage qu'on ne puisse le photographier à ce moment... et le garder en souvenir.

.....

Quelques jours passèrent sans que rien d'anormal se produisit. La duchesse de Norfolk manquait rarement d'apparaître, soit au lunch, soit au dîner dans la féerique salle à manger, toujours accompagnée de M. Jenkins qui veillait sur elle comme un bouledogue. Dans toutes les réunions mondaines, aux Régates du « Yacht Club de France » aux courses automobiles, aux représentations artistiques, partout, en un mot, où il y avait une occasion de se faire voir, on peut contempler Sa Grâce toujours accompagnée de son ombre inséparable. Elle attirait l'attention de tous, et son apparition fut vite le thème préféré de toutes les langues bien pendues, mais, la duchesse de Norfolk ne s'occupait guère de l'opinion d'autrui.

Pourtant, ce qui faisait sensation, c'était sa

présence presque quotidienne à la table de la roulette, au Grand Casino, où elle se contentait de perdre des sommes modeste. Et pour cette raison elle fut bien vite qualifiée d'avare !

Ce soir-là, la Croisette était animée, plus que de coutume encore, par le va-et-vient incessant des flâneurs élégants, la splendide Rolls-Royce de la duchesse quitta, une fois de plus, l' « Alhambra Palace » pour se diriger vers le cercle de jeu. Garron et Bourguignon qui l'avaient vu partir, devinèrent où elle se rendait et décidèrent d'y aller aussi. Dans la grande salle de la roulotte où, autour de la table au tapis vert se pressaient des hommes en habit ou en smoking et des femmes en robes de soirée, Sa Grâce n'eût cependant pas de difficulté à trouver un siège ; elle fit sa mise aussitôt et perdit. Nullement découragée, elle continua, et, en l'espace de quelques minutes, laissa, contre son habitude, une somme assez importante ce qui l'irrita visiblement ; puis elle parut vouloir partir mais, resta. Les policiers furent alors témoins d'une scène étonnante, la duchesse s'acharnait, perdant continuellement, et plus les piles de jetons qu'elle avait devant elle diminuaient, plus elle s'entêtait. Garron la vit échanger quelques paroles avec son garde du corps qui se tenait en arrière, celui-ci tirant un carnet de chèques remplit

un des feuillets et le tendit au croupier. Une sourde colère s'empara alors de Sa Grâce, se levant soudain, elle s'éloigna dignement, la tête rejetée en arrière, suivie de Jenkins.

— Eh bien mon vieux, dit Garron, cette soirée lui coûte quelque chose... A mon avis elle a perdu au moins cent billets.

— Sans blague !

— Vous pouvez m'en croire. Mais, allons, ouste ! Retournons.

— Je ne comprends pas pourquoi vous voulez vous en aller patron, demanda Bourguignon d'un ton de reproche, on est bien ici, et quant à la vieille dame, il n'y a rien à craindre puisque son « type » la surveille. Si l'on faisait un petit jeu maintenant ? Il me semble que j'aurais de la veine.

— Non, non, ce n'est pas pour de pauvres bougres comme nous. Venez.

Ils quittèrent le Casino et forcèrent l'allure pour regagner l'hôtel. Une vive agitation devant le péristyle attira leur attention et ils pressèrent le pas pour en savoir la raison. Le premier qu'ils rencontrèrent fut le directeur, celui-là même qui leur avait loué leur appartement et qui s'était montré si gentil avec eux, mais quelle différence entre le personnage correct et calme qu'il était alors et celui qui se tenait devant eux. La figure cramoisie, frissonnant de tout son corps, se tordant désespé-

rément les mains, il paraissait en proie à une épouvante indescriptible.

— Qu'y a-t-il, monsieur le directeur ?

L'homme se tenait à peine debout, épongeant nerveusement avec son mouchoir la sueur qui lui perlait au front.

— Terrible, messieurs, incroyable !... Les mots me manquent...

— Qu'est-il arrivé ?

— Oh ! messieurs, je ne sais si je puis vous le dire, mais vous êtes de la police, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

Les entraînant dans son bureau, l'autre referma soigneusement la porte derrière lui.

— Un malheur, gémit-il, je suis bouleversé.

— Voulez-vous me dire enfin...

— Eh bien, c'est une nouvelle navrante : le « Kor-An-Koo » a été volé.

.....

Cette nouvelle fit aux policiers l'effet d'un coup de foudre, n'en croyant pas leurs oreilles, perplexes, ils dévisageaient leur interlocuteur, ne sachant trop si ce dernier n'avait pas, par hasard, brusquement perdu la raison. Comment accorder foi à une nouvelle tellement invraisemblable, une des plus précieuses pierres du monde, gardée dans le coffre-fort d'un hôtel réputé pour sa sécurité,

avait été volée comme un objet quelconque !

— Impossible ! fit Garron interrompant brusquement le lourd silence qui avait suivi.

— Mais si, confirma l'autre de plus en plus ému. Puisque je vous le dis. Comment tout cela s'est-il produit ? Racontez...

D'une main tremblante l'administrateur de l'hôtel prit, machinalement une cigarette, en offrant également aux détectives, puis commença :

— Aujourd'hui, il était exactement dix-sept-heures, M. Jenkins, le détective privé de madame la duchesse, vint me voir dans mon bureau, m'informant que Sa Grâce avait décidé de l'envoyer à Paris, chez un bijoutier renommé, avec le « Kor-An-Koo » dont la sertissure nécessitait une petite réparation. Il me pria de préparer le diamant, madame la duchesse devait venir elle-même, dans le courant de la soirée, me confirmer cet ordre, et me demanda surtout de garder le silence absolu au sujet de son déplacement.

« Vous pensez, messieurs, que les ordres de nos clients sont, pour moi, sacrés. Je me tins donc entièrement à sa disposition, mais fut un peu surpris que Sa Grâce ne se présentât pas pour chercher son bijou. Elle dîna tranquillement, comme de coutume, à la salle à manger et paraissait avoir oublié sa première intention. Observant la discrétion absolue

qu'on m'avait recommandée, je n'osai pas lui en parler, car à cette heure il y avait beaucoup de monde dans le hall, lorsque je la vis quitter l'hôtel accompagnée du détective.

« Sachez, messieurs, que nous sommes habitués, nous autres de l'hôtellerie, aux décisions les plus surprenantes de nos clients et à leurs attitudes les plus extravagantes, aussi, je ne fus pas autrement étonné, quand, environ une demi-heure après le départ de notre illustre hôtesse, je la vis rentrer et se diriger tout droit vers moi.

« Alors, monsieur le directeur me demanda-telle de sa façon coutumière, est-ce que tout est prêt comme je l'avais ordonné ? »

« Bien entendu, madame la duchesse.

« All right... Vous serez bien aimable de remettre le petit paquet à M. Jenkins qui, ainsi que vous le savez, quitte Cannes ce soir, et merci pour votre amabilité ».

« A votre service, madame la duchesse ».

Sur ceci, Sa Grâce rejoignit ses appartements et, lorsque, quelques minutes plus tard, le détective se présenta à son tour, je n'eus, naturellement, aucune hésitation à me dessaisir de l'écrin contenant la fameuse pierre.

— Et vous étiez sûr d'avoir à faire à M. Jenkins lui-même ?

— Evidemment, sans cela je n'aurais pas exécuté cet ordre.

— Continuez, monsieur le directeur.

— Mon histoire est bientôt terminée. Je m'apprêtais, justement, à quitter l'hôtel et avait donné mes dernières instructions au personnel de nuit, quand tout à coup, la Rolls Royce de la duchesse s'arrêta devant la maison et, fort intrigué, je vis celle-ci pénétrer dans le hall accompagnée du policier. Son apparition fut d'autant plus inattendue que je pus donc m'empêcher de me renseigner auprès de M. Jenkins pour savoir s'il avait ajourné son départ pour Paris.

— Ajourné ? demanda-t-il suffoqué, mais je n'ai jamais projeté d'aller à Paris.

— Ce fut alors mon tour d'être sidéré.

— Et le « Kor-An-Koo » que vous avez emporté ?

— Vous pouvez facilement imaginer l'état de la pauvre dame en apprenant ce qui venait de se passer. Craignant le pire — car elle souffre du cœur — je fis appeler un médecin qui, actuellement, se trouve près d'elle. Ai-je besoin d'ajouter que nous sommes en présence de cambrioleurs qui ont su, copiant avec une admirable maîtrise la personnalité de Sa Grâce et de son détective, s'emparer du bijou.

Le directeur se tut, à bout de forces, les deux hommes éprouvaient une vive sympathie à son égard.

— Je me doute, s'enquit Garron, que le faux M. Jenkins, une fois son coup réussi, a quitté immédiatement l'hôtel ?

— Oui.

— Mais celle qui a si parfaitement joué le rôle de la duchesse qu'est-elle devenue ?

— Je n'en sais rien, mais je crois pouvoir affirmer qu'elle a disparu les recherches n'ont donné jusqu'ici aucun résultat.

— Je m'en doute, inutile d'insister. Cette femme doit être déjà loin. On voit que vous ne connaissez pas Conchita ou Nina, comme s'appelle cette néfaste créature, aux visages innombrables. C'est peut-être le cambriolage le plus important qu'elle et sa bande aient jamais effectué, et en ce qui concerne le diamant, Sa Grâce ne le reverra jamais.

— Quelle catastrophe !

— Rien de plus vrai pourtant.

A ce moment on frappa à la porte et avant que le directeur ait pu dire un mot M. Jenkins apparut. Le digne homme, si fier de son flegme et de son sang-froid, avait l'air d'avoir perdu ces qualités indispensables à un Anglais de marque. A en juger par son attitude on pouvait deviner immédiatement qu'un événement grave s'était, de nouveau, produit.

— Good Lord ! hurla-t-il, quelque chose de terrible vient d'arriver, venez vite, gentlemen !

Il fut impossible de tirer plus de lui, le policier anglais se refusant à toute déclaration supplémentaire. Quand les quatre hommes, le directeur de l'hôtel à leur tête, pénétrèrent dans l'appartement de Sa Grâce, ils virent le médecin qui avait été appelé à la soigner, à la suite du choc qu'elle avait ressenti en apprenant la disparition de son diamant préféré, leur faire signe d'éviter tout bruit.

La vieille dame était étendue sur son lit, les bras croisés sur la poitrine, ses yeux clos et son teint livide lui donnaient un aspect marmoréen.

— Elle est morte, chuchota le docteur. Une attaque d'apoplexie, suite de la grande émotion qu'elle a ressentie, l'a emportée subitement.

Pétrifiés, incapables de dissimuler leur stupéfaction sans borne, Garron et Bourguignon s'immobilisèrent dans un geste de respect devant la mort qui venait de frapper si inopinément dans cet hôtel de luxe la riche Anglaise. Mais ce n'était pas seulement le décès brusque de la duchesse qui attira l'attention des détectives, une autre constatation non moins troublante les intrigua encore davantage. Son appartement avait été complètement cambriolé.

XIV

UNE SOIRÉE SURPRENANTE

Encore un exploit de Conchita, admirablement réussi, portant son empreinte et, dont elle seule possédait le secret, car, nul doute que ce fut bien elle qui, en dépit de la présence des nombreux représentants de la loi, avait, avec une rare maestria, réalisé ce coup de force. Mais où la chercher, où enfin, trouver une piste de cette femme insaisissable ? Garron ne se donna même pas la peine de perquisitionner à « Alhambra Palace » sachant trop bien qu'il perdrait son temps. Une enquête rapidement menée, permit d'établir que quatre clients, seulement, avaient quitté l'hôtel. Parmi eux un riche industriel de Birmingham qui était au-dessus de tous soupçons, un artiste français fort en vogue, qui, également ne pouvait être suspecté et, enfin un couple américain, M. et Mme Brown, de New-York, arrivés à Cannes depuis quelques jours à peine. Le soir même de la disparition du « Kor-An-Koo » ils avaient quitté l'hôtel pour une destination inconnue. Il ne fallait pas avoir un sens de déduction bien déve-

loppé pour deviner que ce couple louche de soi-disant Américains y était pour quelque chose ; avec Conchita tout était possible, elle s'était installée à l'hôtel sous un faux nom et une apparence trompeuse pour ne pas attirer l'attention et mieux jouer le rôle de la malhureuse duchesse. Ayant une fois cette conviction, Garron décida, malgré la nuit avancée, de poursuivre immédiatement les recherches ; dans ce but, il quitta avec son collaborateur l' « Alhambra Palace » laissant le directeur et les autres à leurs préoccupations.

— Où allons-nous, patron ? s'enquit Bourguignon qui aurait préféré se coucher plutôt que circuler sur une promenade fut-elle même aussi belle que la Croisette.

— Si je le savais ! bougonna l'inspecteur principal, très mécontent de la tournure qu'avaient pris les événements. Voyons, réfléchissons, vieux. Intelligent comme vous l'êtes, vous devriez pouvoir m'aider.

— Je ne demande pas mieux, que dois-je faire ?

— Si vous étiez un bandit d'une grande envergure, comme par exemple cette *Voix qui tue* et que vous réussissiez à vous approprier un diamant qui vaille à peu près ses soixante quinze millions, quelle serait votre première pensée ?

— Singulière question, patron. Franchement il m'est difficile de me mettre dans la peau d'une de ces crapules, de ma vie je n'ai fait de mal à personne.

— Il ne s'agit pas de cela, voyons ! Je m'attendais à une autre réponse de votre part, savez-vous ce que je suppose.

— Malheureusement je n'en ai pas la moindre idée.

— Ecoutez : la frontière italienne est toute proche d'ici, en une heure environ les fripouilles peuvent l'avoir franchie et après... adieu toutes chances de les mettre sous les verrous.

— Leur signalement a pourtant été transmis...

— Oui, mais dans la nuit c'est facile de franchir le poteau, surtout quand on connaît le chemin. Attendez, j'ai une inspiration : voici une station de taxis, peut-être que l'un ou l'autre des chauffeurs pourra nous donner une indication.

L'inspecteur principal interrogea plusieurs des hommes sommeillant à leur volant, sans pouvoir en tirer le moindre profit. Enfin la chance lui sourit : l'un des chauffeurs se souvenait parfaitement avoir conduit à Menton un monsieur dont le signalement correspondait en tous les points à Jenkins, et affirmait l'avoir déposé devant la pension « Beau Ri-

vage » dans l'avenue Maréchal Joffre. Fort contents, les deux policiers montaient immédiatement dans le taxi, intimant l'ordre au pilote de les conduire au plus vite à la maison indiquée.

L'aube succèdait aux ténèbres, les étoiles, les unes après les autres, pâlissaient, bientôt le soleil matinal chasserait les dernières ombres de la nuit et caresserait, de sa lumière bienfaisante, cette terre privilégiée.

Le voyage avait duré plus longtemps que Garron et Bourguignon ne l'avaient d'abord supposé, le conducteur, un brave Niçois, ne voulant faire courir aucun risque à ses clients, se contentait de marcher à une allure plutôt modérée. Enfin le taxi entra dans la ville de Menton, traversant silencieusement les rues désertes, où les maisons sombres, les fenêtres aux stores baisés indiquaient que les habitants dormaient encore paisiblement.

Le véhicule s'arrêta enfin devant une coquette villa entourée d'un jardinet, les détectives mirent pied à terre, payèrent le chauffeur et lui demandèrent de les attendre. Malheureusemnt la porte était fermée, il fallut sonner plusieurs fois avant qu'un homme, entre deux âges, à l'air maussade et hâtivement habillé, une bougie à la main, apparut.

— Qu'est-ce que cette façon de faire un tel bruit à une heure aussi matinale, ronchon-

na-t-il d'une voix désagréable, avec un fort accent italien.

— Navrés de vous déranger, monsieur. Nous sommes des touristes, n'y aurait-il pas une possibilité de passer la nuit chez vous puisque nous avons manqué le dernier train pour Nice.

L'individu n'avait nullement l'air de vouloir accéder à leur désir.

— A cette heure, réveiller des gens, vous en avez du toupet ! Ce n'est pas un hôtel chez nous, mais une pension, vous feriez donc mieux d'aller coucher ailleurs.

Déjà il s'apprêtait à refermer la grille de fer, quand Bourguignon ayant deviné son intention mit, le bousculant sans ménagement, son pied dans l'interstice.

— Police ! Et pas d'histoire, proféra-t-il en ponctuant chaque syllabe, avec autorité, montrant sa carte.

L'autre recula avec tous les signes d'une peur intense, laissant le chemin libre.

— Que me voulez-vous, balbutia-t-il, on ne peut rien me reprocher...

— Il n'en est pas question, mais nous savons qu'un monsieur aux cheveux roux, portant des lunettes d'écaille et assez grand est descendu chez vous, dans la soirée. Une femme l'a, probablement, rejoint plus tard...

Et il donna le signalement détaillé du faux Jenkins et de la pseudo duchesse. L'homme

hocha la tête, voulant expliquer qu'il ne connaissait pas ces gens-là, mais, sous l'attitude menaçante des détectives, il se ravisa et céda enfin.

— C'est vrai, avoua-t-il, je les ai vus, ils sont là et dorment dans leur chambre.

— Quel numéro ?

— Seize.

— Bon, conduisez-nous, sachez cependant que si vous essayez de les avertir, cela vous coûtera cher.

L'autre, saisi de crainte, ne répondit rien, se contentant de faire signe aux policiers de le suivre. Après avoir pénétré dans la maison et monté un large escalier dont les marches étaient couvertes d'un tapis rouge il s'arrêta au premier étage devant une porte qui portait le numéro indiqué. Garron frappa, n'obtenant aucune réponse, il répéta ses coups sans obtenir plus de succès.

— Avez-vous une double clef ? fit-il en s'adressant à l'individu à côté de lui.

— Oui, monsieur, je le crois...

— Dans ce cas, allez la chercher nous vous attendons ici.

Quand, quelques instants après, l'autre revint et que les policiers, eurent réussi à ouvrir la porte, ils se précipitèrent dans la chambre obscure révolver en main, et découvrirent que les fils électriques avaient été coupés. A la lueur de leur lampes de poche les hommes

virent quelqu'un allongé sur le lit et en s'approchant reconnurent immédiatement celui qui gisait là, réprimant avec peine un cri de surprise, car c'était celui qu'ils attendaient le moins : M. Marius Carponetti.

.....

Donnant l'impression de quelqu'un qui est plongé dans une inconscience totale, respirant à peine, le commissaire articulait des mots incompréhensibles. Une odeur pénétrante flottait dans la pièce, Garron en cherchant la cause découvrit sous la table un morceau de ouate qu'il saisit avec les précautions indispensables tout en l'examinant.

— Chloroforme ! fit-il en s'adressant à son collaborateur, ils l'ont endormi et nous arrivons encore une fois trop tard !

— En effet, patron, mais il se pose une question primordiale : comment ce Marseillais se trouve-t-il ici ?

— Il nous l'expliquera lui-même quand il reviendra à lui, aidez-moi maintenant à le secourir.

Ils eurent beau le secouer, humecter son visage avec l'eau d'une carafe qu'ils trouvèrent dans la pièce, le commissaire ne bronchait toujours pas. Comme leurs efforts n'aboutissaient pas ils cessèrent pour l'instant et se mit à interroger à nouveau celui qui leur avait ouvert la porte.

— Comment vous appelez-vous, demanda Garron, et quelles sont vos fonctions ici?

L'homme fit une grimace inquiète.

— Mon nom est Giuseppe, répondit-il toujours avec son accent étranger, je suis né en Toscane, mais réside, depuis de nombreuses années, en France. Depuis trois ans on m'emploie dans la pension comme domestique et spécialement comme veilleur de nuit, tout le monde ici m'appelle Jacob.

— Et vous êtes Italien ?

— Oui monsieur.

— Bon. Racontez-moi maintenant tout ce que vous savez sur les gens en question, et spécialement ce monsieur chloroformé.

— Per la Madonna ! s'écria l'autre, j'ignore tout monsieur et vous l'ai déjà dit d'ailleurs. Jamais je n'ai vu cet homme.

— Vous n'avez pas la moindre idée à la suite de quel miracle il se trouve ici ?

— Non monsieur.

— Soit. On verra cela après. Restez toujours là, mon ami, et tenez-vous à ma disposition, j'aurai encore besoin de vous.

— C'est que je suis un peu fatigué.

— Nous aussi, l'interrompit Bourguignon. Mais dites-donc, elle n'est pas mal cette maison, à qui appartient-elle ?

— A madame Tramond.

— Où est-elle actuellement ?

— A Paris... Ce n'est pas elle qui s'occupe

de la pension, il y a un gérant M. Bellard. Mais lui aussi est absent, il est allé à Marseille pour des questions d'affaires.

— C'est donc vous qui le remplacez si je comprends bien ?

— Remplacer n'est pas le mot exact, mais enfin, je m'occupe de tout.

— Bien, bien. Et vous prétendez ne pas savoir tout ce qui se passe ici.

— Puisque je vous ai dit...

Le commissaire ayant légèrement bougé et ouvert d'abord un, puis les deux yeux, regardant autour de lui avec un étonnement évident, l'inspecteur principal s'approcha de son lit en lui parlant, mais, M. Carponetti ne semblait pas le comprendre, étant encore trop faible.

— Il va quand même mieux, observa Garron avec confiance, d'ici peu il sera remis.

Ses paroles furent bientôt confirmées car, peu de temps après, le Marseillais reprit connaissance.

— Bonne mère ! maugréa-t-il toujours un peu faible, que m'est-il arrivé ? J'ai l'impression d'avoir bu trop de pastis, et pour me trouver mal, vé ! je me trouve bien mal ! Mais, ma parole, ce sont ces fadas de Garron et l'autre que je connais aussi.

— Le temps presse malheureusement, M. Carponetti, l'interrompit celui-ci, et je tiens beaucoup à savoir comment les bandits vous

ont mis dans un tel état. De plus, seriez-vous par hasard capable de nous indiquer où ils se sont enfuis. Quel bon vent vous a amené de Marseille ici ?

— Je ne viens pas de Marseille, vé ! mais de Cannes.

— Comment ?

— Mais oui, c'est comme cela, moi aussi je me trouvais à « Alhambra Palace » tout en sachant garder mon strict incognito, c'est que je suis un malin, moi ! Si vous dites que les Parisiengues sont supérieurs à nous autres Marseillais, eh bien ! moi, je peux prouver que ce n'est pas vrai, longtemps avant vous j'étais sur la piste de ces scélérats. Poursuivant l'homme roux jusque dans cette pension, j'ai été hélas ! assez imprudent pour vouloir agir seul, négligeant de me procurer un aide. Je rêvais des éloges sans précédents que les journaux m'adresseraient, et de ma nouvelle gloire si je réussissais à arrêter tout seul la bande. O fan dé pié ! Ce ne fut rien cette fois-ci, bien au contraire, on m'a grossièrement trompé comme un novice, té ! Malheur, car je voyais déjà les manchettes sensationnelles d'à peu près ce texte : « Deuxième victoire de notre fameux commissaire Marius Carponetti, la *Voix qui tue,* enfin mise hors d'état de nuire ». Boudiou tout cela est fichu !

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Eh bien ! J'ai suivi, comme je viens de vous le dire, cet individu jusqu'ici il était déjà tard quand j'arrivai et, après m'être renseigné, je montai au premier étage et frappai au numéro seize. On m'ouvrit et en pénétrant dans la chambre je discernai deux hommes qui était en train de manger. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire je les tins en respect, les informant poliment que si l'un ou l'autre bronchait je me ferais un grand plaisir de lui envoyer quelques balles dans la peau. Les crapules se le tinrent pour dit, et levant gentiment leurs bras en l'air, n'osaient même dire « ouf ». Rendu, par leur docilité apparente, plus audacieux, je m'apprêtais à leur passer les menottes, quand brusquement, quelqu'un m'asséna par derrière un magistral coup sur la tête de telle façon que je vis danser devant mes yeux trente-six chandelles et m'écroulai sur le sol.

« Impossible de vous dire, même avec la meilleure volonté, ce qui se passa ensuite, je l'ignore totalement. Jamais je ne me suis trouvé aussi mal que maintenant, même quand j'avais bu plus qu'à ma soif. Sacré dié! Pour un drôle de goût amer dans la bouche, j'en ai bien un...

— On vous a chloroformé, cher ami, et tenez-vous pour dit que vous avez échappé belle. C'est grâce à leur fuite précipitée que les bandits vous ont épargné.

— Eh bé ! fit M. Carponetti sans se montrer autrement touché, je ne sais si c'est vrai, mais il se peut bien que vous ayez raison.

— Nul doute ! Maintenant efforcez-vous de vous remémorer les faits, n'avez-vous aperçu, ou entendu quoi que ce soit qui puisse nous aider dans nos recherches ?

— Non, absolument rien... Vous pensez que tout cela s'est passé avec une telle rapidité que... Mais attendez, attendez, j'y suis. En effet, je me rappelle vaguement avoir écouté à la porte avant d'entrer, et entendu prononcer par un des criminels quelque chose comme Ferrucio; impossible de vous révéler de quoi ou de qui il s'agissait, mais dans toute cette affaire il y a tant de mots et d'aventures étranges, qu'on ne s'y connaît plus.

— Ferrucio, répéta Bourguignon pensivement tout en dévisageant Giuseppe dont la figure avait changé de couleur. Je serai fort étonné si notre ami Jacob ne pouvait nous donner de plus amples détails.

— Moi ? Je ne connais pas un type de ce nom.

— Allez, ne mentez pas ! Tout vous trahit, donc pas de chichis et parlez. Qui est-il ?

— Je ne le connais pas.

— Ecoutez, mon ami, insista le détective, on dit de moi que j'ai une certaine façon d'interroger les gens. Elle est peut-être un peu trop brutale, je l'admets, mais en tout cas

efficace. Donc, encore une fois, voulez-vous parler ? ou faut-il que je vous montre comment je procède avec des êtres récalcitrants comme vous.

Le silence persistant du domestique fit rugir Bourguignon, d'un coup précis il l'étendit sur le plancher, mais aussitôt il releva Giuseppe en lui tenant ce langage :

« Ce n'était rien encore, je peux faire beaucoup mieux... Etes-vous enfin disposé à répondre ? »

L'autre indiquait par gestes qu'il n'avait nullement le désir de compléter sa connaissance avec la droite de Bourguignon.

— C'est honteux, geignait-il en se massant la mâchoire, de s'attaquer à un homme comme moi. Je ne vais pas manquer de me plaindre à qui de droit.

— Libre à vous, mais avant de courir chez les kadi vous ferez mieux d'exécuter mes ordres, sans quoi je recommence. Vous connaissez Ferrucio, est-ce vrai ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Un contrebandier.

— Fort intéressant. Et où se trouve-t-il actuellement ?

— Parti.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qu'il habite San-Remo et ne vient que rarement ici.

— Et qu'a-t-il à faire avec ces gens que nous cherchons ?

— C'est le meilleur guide de toute la région, il connaît les montagnes comme sa poche.

— Vous l'avez vu aujourd'hui ?

L'homme se montra de nouveau rebelle, mais se résigna très vite à obéir dès que Bourguignon s'approcha de lui.

— Oui, il est venu pour conduire les deux messieurs et la dame qui s'apprêtaient à quitter la pension.

— Très bien, s'en mêla Garron, ils ont donc pris le chemin de la montagne.

— Non, monsieur, celui de la mer ; Ferrucio possède une petite embarcation et je suis presque sûr qu'il s'en est servi.

— Quand sont-ils partis ?

— Il y a peut-être deux heures.

— Quelle fripouille ! s'exclama M. Carponetti, pourquoi diable n'avez-vous pas dit cela tout de suite ?

— Parce que Ferrucio est mon ami, riposta le domestique avec réticence, il a toujours été bon pour moi et m'apporte de temps à autre des cigarettes et du tabac ; je ne voulais pas lui créer d'ennui. S'il est permis d'exprimer mon humble avis, ne les poursuivez pas, c'est inutile... Ceux que vous cherchez se trouvent, à l'heure où nous parlons, déjà en Italie et hors de votre atteinte...

XV

LA CHASSE A L'HOMME

Le soleil, en s'élevant, avait fait disparaître depuis longtemps les dernières brumes qui, durant la nuit, s'étaient amassées dans les vallées. Par-ci, par-là, on apercevait un chamois, dont le pelage fauve se détachait quelques instants au sommet d'un pic, sur le bleu du ciel, puis l'animal, d'une détente brusque, disparaissait dans l'anfractuosité d'une roche. Quelques nuages blancs flottaient au haut des cimes, y semblant suspendus. Le chemin que suivait les hommes côtoyait un précipice, de rares pins avaient poussé, l'on pouvait se demander comment, sur ces pierres arides, et ressortaient en un vert presque noir sur la grisaille environnante.

Après que les dires de Giuseppe s'étaient avérés comme faux et les induisant, volontairement, en erreur — les policiers avaient découvert attachée près du môle l'embarcation de Ferrucio, ce dernier ne pouvait donc pas avoir pris la mer — ils avaient décidé malgré

le peu de chance qui leur restait de poursuivre la bande par la route terrestre.

Ce n'est qu'après une courte réflexion que le commissaire Carponetti s'était joint à cette expédition, son état ne lui permettant pas de se déplacer aisément, mais craignant que ses collègues ne l'emportent sur lui, il avait suivi les autres.

Sachant trop bien d'avance qu'il retournerait avec les mains vides à Menton, et ne voulant pas cependant se faire le reproche de n'avoir pas tout fait de ce qui était en son pouvoir, Garron avait décidé, à contre-cœur, cette dernière tentative.

L'ascension était longue et assez fatiguante, bien entendu ils ne purent découvrir la moin-trace de la bande.

Pour plus de sécurité et craignant que Giuseppe qui gardait maintenant un mutisme absolu, ne tente de s'enfuir, Bourguignon le surveillait de près, menaçant de l'abattre s'il manifestait l'envie de leur brûler la politesse.

Au moment où les policiers s'approchaient enfin du pont Saint-Louis, extrême limite du territoire français, ils crurent voir, au-dessus d'eux, derrière un rocher un homme, qui, à leur vue, disparut rapidement.

— Fan de bru ! s'écria M. Carponetti en indiquant de sa main devant lui, le tunnel proche, dont l'ouverture noire peut être com-

parée à une bouche géante, qu est-ce que cela ?

Dans l'échancrure d'un roc, à une distance d'environ deux ou trois cents mètres, les silhouettes d'un homme et d'une femme se courbant vers la terre, furent nettement visibles.

— Foi de Bourguignon clama celui-ci, ce sont eux !

— Taisez-vous, oiseau de malheur, scanda Garron rageusement. Etes-vous fou ?

— Voyez-vous la femme, patron, ce ne peut être qu'elle... Conchita.

— Doucement, ne vous emballez pas, surtout pas de blagues. On va voir cela tout de suite.

Mais Bourguignon ne l'écoutait plus, comme un insensé, il s'élança tout droit devant lui courant éperdument.

Pan !

Une forte détonatiou dont l'écho s'amplifia, répercuté par les montagnes, avait retenti brusquement, tandis que, dans le ciel, un petit nuage blanc montait en même temps. Garron, à qui son collaborateur avait remis Giuseppe, s'arrêta net, ne sachant trop de quel côté se diriger, un cri de douleur poussé par M. Carponetti le fit se retourner et, perplexe, il vit le commissaire se tâter l'épaule puis, retirer sa main rouge de sang.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Rien, ne vous inquiétez pas, je suis légèrement touché, c'est tout.

Mais la pâleur de son visage et sa faiblesse trahissaient ses paroles. L'inspecteur principal aida son collègue marseillais à s'asseoir sur une pierre et tout en pansant sa blessure aussi bien qu'il put, lui prodigua les premiers soins.

— Fan de chichourle ! marmotta le Méridional, tout en s'efforçant de se donner l'air insouciant. Une égratignure, pas la peine d'en parler.

— Si je savais au moins d'où provient cette balle qui vous a touché, fit Garron, en parcourant des yeux l'horizon, puis les rochers environnants.

— C'est certainement ce voyou té ! qui se cache là-haut. A quoi bon perdre votre temps précieux avec moi, cher ami, le devoir avant tout, je m'en tirerai bien tout seul et peux tenir en échec ce Giuseppe ; il n'ira pas loin, d'ailleurs si cela m'est possible je vous suivrai avec lui.

Garron céda et au moment où il s'apprêtait à suivre Bourguignon, de nouveaux coups de feu claquèrent ; brusquement il vit l'inconnu au-dessus de lui, sur le rocher, lever les bras en l'air, pousser un cri déchirant, et disparaître dans un précipice.

— Grouillez-vous, patron, avertit Bourguignon qui, allongé par terre, se servant d'un

sapin comme bouclier avait aperçu l'approche de son supérieur. L'autre se laissa choir dans la poussière. Une seconde plus tard il aurait été tué net, déjà les balles sifflaient autour de lui, l'une troua son chapeau et le lui arracha. Restant quelques minutes dans cette pénible immobilité, il essaya de ramper vers son subordonné, tâche excessivement délicate car les bandits ouvraient un feu nourri pour protéger leur retraite. Il fallut bien près de vingt minutes à l'inspecteur principal, pour rejoindre Bourguignon qui, rechargeant le magasin de son arme avait interrompu son tir, tout en essayant de poursuivre son avance.

— Ça chauffe dur, vieux... on se dirait en plein champ de bataille !

— Pour ça oui, patron... Mais nous marquons un point puisque c'est moi qui ai descendu cette lâche canaille qui avait si odieusement essayé de nous supprimer.

— Bravo vieux, c'est du bon boulot... Le commissaire est cependant touché, il dit que ce n'est pas grave, espérons que c'est la vérité. Mais pour revenir à Conchita et aux autres, êtes-vous bien sûr que ce sont vraiment eux, d'après mes calculs et les dires de Giuseppe ils devraient depuis longtemps se trouver en Italie...

— J'en suis plus que certain, patron, et leur présence est facile à expliquer. J'ai re-

marqué en effet que l'un de ces criminels est blessé, probablement il fit une chute et s'est cassé une jambe ; d'après ce que j'ai pu voir, ses complices, ne voulant pas l'abandonner, s'efforcent de l'emporter, mais je les en ai empêchés jusqu'ici.

— Il se peut que vous ayez raison, reste à savoir si nous arriverons à nos fins.

— Pour cela, je ferai tout mon possible, vous pouvez m'en croire, le but de ces gens est clair : ils vont essayer, par tous les moyens, de pénétrer dans le tunnel qui est tout proche, comme vous pouvez vous en rendre compte par vous-même, une fois leur plan réussi c'est la liberté, car de l'autre côté se trouve l'Italie.

Bourguignon ne s'était pas trompé ; bien qu'excellent tireur et surveillant d'un œil vif les criminels, réagissant au moindre mouvement de ceux-ci par une décharge immédiate de son révolver, il ne put cependant empêcher que la distance entre les malfaiteurs et l'abri qu'ils voulaient atteindre, ne diminua sensiblement.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi et cette poursuite acharnée ne subissait aucun changement quand il bondit en avant, malgré les graves dangers qu'il encourrait.

— Arrêtez, vieux, que voulez-vous faire ? C'est de la folie !

— Suivez-moi, patron... vite ! Ils ont réussi

à atteindre le tunnel, voilà ma prédiction pleinement réalisée.

Conchita et l'homme qui se trouvait près d'elle avaient en effet disparu, comme si la terre les avait engloutis. Quand Garron arriva enfin à l'entrée par où son collaborateur s'était évanoui, il eut un geste de recul. L'énorme bouche béante, s'ouvrant devant lui comme la gueule d'un gigantesque serpent, les murs suintant d'humidité, et un froid pénétrant le faisaient frissonner. Les frôlements étranges d'un oiseau de nuit, dérangé dans sa retraite, accompagnés de cris stridents lui firent une impression pénible ; il hésitait à poursuivre son chemin. Ne voulant, cependant, rester en arrière, sachant trop bien que son aide risquait sa vie, il continua néanmoins.

Dans cette obscurité totale où il était imposisble de distinguer quoi que ce soit, le détective, tout en tâtonnant le long du mur, sa lampe de poche ne donnant qu'une faible lueur, entendit quelques coups de feu, tirés à proximité. S'éclairant aussi bien qu'il pouvait, n'osant accélérer son allure malgré la hâte fièvreuse qu'il éprouvait, il trébucha et serait certainement tombé si, au dernier moment, il n'avait retrouvé son équilibre. Quel était cet obstacle ? Se baissant pour mieux le discerner, l'inspecteur principal découvrit le cadavre d'un inconnu. C'était un homme

jeune encore, les traits crispés, dans un dernire sursaut de douleur, du sang ruisselant de son front il gisait là, tel qu'il était tombé. Son teint foncé, ses cheveux noirs indiquaient clairement qu'il s'agissait bien d'un Espagnol ou d'un Italien.

— Par ici, patron, par ici ! Je le tiens !

Le souffle de deux corps luttant farouchement l'un contre l'autre parvint aux oreilles de Garron qui se porta immédatement au secours de son ami. Un rapide regard jetés vers l'endroit d'où provenait ce bruit confus, lui apprit que son collaborateur avait toutes les peines du monde à maîtriser la femme, qui le griffait et le mordait cruellement. D'un geste brusque il la saisit par l'épaule, s'efforçant de lui faire lâcher prise, pour libérer son subordonné, quand, la criminelle esquivant son étreinte fit un pas en arrière puis, visant la poitrine de Bourguignon appuya sur la gâchette de son arme. Celui-ci ne pouvant prévoir son mouvement, reçut un formidable coup et tomba contre le mur. Persuadé qu'il était mortellement atteint, l'inspecteur principal, n'eut qu'une idée : lui venir en aide. Cette minute d'inattention permit à Conchita de s'enfuir, souple comme un chat elle se libéra de la poigne ferme du policier, fonçant dans la nuit.

— Ce n'est rien, patron, je ne suis pas blessé. Poursuivons-la !

— Pourtant j'ai vu de mes propres yeux...

— Oui, mais la balle s'est arrêté dans mon étui à cigarettes sans me faire le moindre mal, je vous assure que tout va bien.

— Dans ce cas, venez !

Ils avaient perdu trop de temps, celle qu'ils voulaient rejoindre devait avoir une trop grande avance sur eux. Avec une vitesse qui, dans d'autres circonstances, lui aurait certainement fait honneur, la meurtrière prenant la voie ferrée s'empressa de gagner l'autre sortie du tunnel. Malheureusement son pied se prit dans une traverse du rail et elle tomba, mais avant qu'elle ait pu se relever les détectives l'avaient atteinte et la tenaient.

Avec une rage indescriptible elle se débattait, essayant par tous les moyens de leur résister, il fallait toute la force de deux hommes pour la dominer. Une fois à la merci des policiers elle changea vite son attitude, se laissant emmener par eux.

— La partie est définitivement perdue pour vous, Conchita, fit Garron ne dissimulant pas sa satisfaction, vous le savez aussi bien que moi. Donc si je peux vous donner un conseil ne comptez plus sur un miracle pour vous sauver, tenez-vous plutôt tranquille, c'est tout ce que l'on vous demande.

— Comme vous parlez gentiment, ironisa-t-elle.

— Cessez vos moqueries, elles sont dépla-

cées, et sachez que le juste châtiment de vos crimes ne se fera pas attendre.

La criminelle ne paraissait pas éprouver la moindre peur, ni les regrets les plus légers pour ses forfaits. Seul un éclair étrange dans ses yeux et le sourire moqueur qui se jouait sur ses lèvres trahissaient ce qui se passait derrière ce front bas.

— Si vous croyez m'intimider, dit-elle enfin dans un mauvais français, vous vous trompez. Certes, je me rends à l'évidence, mes actes n'ont pas toujours été irréprochables, mais cela m'est égal. J'ai toujours vécu à mon idée, ce n'est pas maintenant que je changerai. Mes compatriotes n'étant plus, ayant subi mon premier et dernier échec, la vie n'a plus d'attrait pour moi, tout m'est totalement indifférent ; je mourrai quand je voudrai.

Ce langage fier et énigmatique à la fois était de nature à intriguer l'inspecteur principal.

— Que voulez-vous insinuer par là ?

— Vous le saurez toujours assez tôt.

Un vacarme assourdissant, un bruit de tonnerre se rapprochant rapidement interrompit la prisonnière. Les phares jaunâtres ressemblant aux prunelles d'un fauve, éclairèrent les ténèbres, tandis que le sifflet de la locomotive emplissait l'air de son ton aigu, l'express Paris-Vintimille passait en trombe.

— Attention ! patron, mettons-nous là, contre le mur avant qu'il arrive.

Conchita qui auparavant avait montré une attitude si belliqueuse, se laissait mainenant docilement emmener par les détectives qui s'empressèrent de quitter la voie pour le bord du tunnel.

Dans un vacarme d'enfer, faisant résonner les rails, soulevant des nuages de poussières, projetant des pierres à droite et à gauche, le train passa. Garron, assourdi et à demi aveuglé, lâcha le poignet de celle qu'il surveillait ; c'est comme à travers un voile qu'il discerna les formes du rapide. Au dernier moment, et par un effort surhumain il parvint à se rejeter en arrière, évitant ainsi une fin atroce, le bousculant brutalement, la criminelle se libéra et, dans un geste imprévisible, se précipita sous le convoi.

— Conchita !

En vain les hommes l'avaient-ils appelé, sous l'empire de l'angoisse qui les étreignait, leurs cris restèrent sans réponse. Dans la faible lumière dont ils disposaient encore un horrible spectacle se présenta à eux ; la femme qu'ils se faisaient un honneur, quelques instants plus tôt, de capturer n'était plus qu'une masse informe, méconnaissable, sanglante et dont la tête manquait. Les roues la lui avaient sectionnée, provoquant une mort instantanée et sans souffrances.

La Voix qui tue n'existait plus, tous ses membres ayant péri, le monde, enfin pouvait reprendre haleine.

Silencieusement les policiers s'en allèrent.

— Je mourrai quand je voudrai, avait-elle dit, murmura Garron, sentant le froid lui monter jusqu'au cœur. Elle avait pesé chaque mot, d'avance, malheureusement sa prophétie nous est demeurée obscure. Nous aurions dû nous méfier, mais comment s'attendre à un acte pareil de sa part ! Conchita savait très bien ce qui l'attendait et, craignant la justice des hommes, elle avait préféré celle du Tout-Puissant...

XVI

RÉVÉLATIONS DE GARDON

Ainsi finit une redoutable association de criminels qui n'avait reculé devant aucun obstacle pour accomplir sa sinistre besogne, ainsi se termina également la carrière d'une femme qu'on ne connut que sous les deux prénoms : Conchita et Nina. Sa véritable identité n'a pu être établie qu'après la découverte d'une petite valise contenant, non seulement un bon nombre de faux passeports, de différentes nationalités, mais encore la plupart des bijoux volés par la bande durant ces derniers mois, Il y avait là, parmi tant d'autres, le diadème de Mme Monique Bazin, le collier de la vedette américaine Myrna Bell, et, enfin, caché dans une poche secrète le fameux diamant de la duchesse de Norfolk le « Kor-An-Koo ». L'enquête des autorités poussant la curiosité plus loin, mit à jour des documents fort intéressants concernant les malfaiteurs. On sut enfin que le mauvais ange des voleurs s'appelait en vérité Maria de Castro et que

les quatre hommes, à part Corbucco dont on connaissait le vrai nom, se nommaient Alvarez de los Rios, Gomez y Garcia, et Fernando de Castro, ce dernier étant le frère de Maria, tous sujets colombiens.

.....

Le commissaire Carponetti fut vite remis de sa blessure nullement dangereuse, et la veille du départ de ses collègues parisiens il leur offrit chez Rouquet, son restaurant préféré, un dîner d'adieu.

Sur une table garnie copieusement de mets marseillais choisis, commençant, naturellement, par une bouillabaisse dont déjà l'odeur accueillante allèchait ce brave méridional, et, où se trouvaient les plats les plus différents de viandes et de poissons, on put voir à la place d'honneur, bien entendu, une bonne bouteille de pastis. M. Carponetti, après avoir offert à ses hôtes des cigares de choix, en alluma lui-même un, et se montrant d'une humeur séduisante.

— Bonne mère ! soupira-t-il, après tout ce que nous avons vu et vécu ensemble il n'est que trop juste que nous profitions de la vie, puisque la mort n'a pas voulu de nous. Fini le cauchemar qui pesait si lourdement sur notre belle ville de Marseille, la *Voix qui tue* n'est plus à présent qu'un souvenir affreux. Mes chers collègues, fit-il en levant, le nez un peu

rougi ne tenant pas très bien sur ses jambes, mais d'un air parfaitement digne, permettez-moi de lever mon verre et de boire à votre santé et à notre heureuse réussite.

Les coupes s'entre-choquèrent, des toasts furent échangé, puis Garron prit la parole :

— Il n'est que trop juste et je crois avoir pleine approbation, mes amis, en rappelant ici la mémoire de ceux qui, hélas ! parmi nos camarades sont morts pour la bonne cause ; je propose donc que pendant une minute, nous nous recueillions en leur honneur.

Ce qui fut aussitôt fait.

— Oui, c'était dur, dit Bourguignon, lorsqu'ils eurent repris leur place et que la minute de silence fut écoulée. Maintes fois chacun de nous a failli partager le sort de nos collègues, ah ! si je me souviens, patron, du jour où nous avons quitté Paris en avion... Qui, parmi nous, aurait pu supposer que Maxime et Mirlet périraient... mais la vie réserve bien des surprises...

— Au fait, interrompit M. Carponetti, j'aurais aimé savoir comment vous avez été appelés à vous occuper de cette affaire. Vous, mon cher Garron, qui l'avez suivie depuis le début me feriez un grand plaisir en me donnant des détails, l'ambiance qui nous entoure est, je crois, justement celle qu'il faut pour échanger des souvenirs.

— Par où commencer ? s'enquit l'inspec-

teur principal, un peu gêné, car il n'aimait pas trop parler de lui.

— Par le début naturellement.

— Lorsque je reçus l'ordre de mon supérieur, le commissaire Rognant , de m'occuper d'un crime commis sur un diamantaire russe, nommé Barbakoff, je ne me doutais guère que cet odieux assassinat n'était que le prélude de toute une série de forfaits, l'un plus audacieux que l'autre. J'ignore si vous savez que Barbakoff habitait un petit hôtel de la rue Mazarine, en plein quartier latin, qui s'appelle *Au Vingtième Siècle ;* le soir de sa mort, la propriétaire, Mme Lacour, l'avait vu monter en compagnie d'une femme voilée et d'un étranger, le lendemain on trouva le malheureux Russe assassiné, un poignard planté jusqu'à la garde entre les épaules. La sacoche qu'il avait apporté avec lui et qui contenait des bijoux fort précieux avait été dérobée. A ce moment-là je travaillais avec Olive Mauren, Méridional lui aussi, qui, s'il n'était pas très perspicace, me rendait néanmoins de grands services. Le mystère qui entourait ce crime s'épaissit par le fait que le cadavre du joaillier était vêtu d'un pyjama, et que le couple suspect avait quitté M. Barabakoff une heure à peine après son arrivée.

« Aujourd'hui nous savons que Corbucco qui habitait la pièce à côté du Russe commit l'assassinat de concert avec Conchita, je veux

dire Maria de Castro, et son frère Fernando. Le coup était, ai-je besoin de l'ajouter, préparé de longue main et les chansons accompagnées de guitare servaient d'indications convenues d'avance de telle sorte que, par exemple en entendant la voix de l'Italien, dans la rue où ils attendaient, ses complices savaient, le soir même, que le vol avait été effectué. Mme Lacour se trompa en me déclarant que le chant provenait de la pièce habitée par Barbakoff, il émanait, ainsi que je viens de le dire, de la chambre occupée par l'Italien.

« Je constatai également que les bandits pour éviter de laiser des empreintes susceptibles de leur nuire, utilisaient toujours des gants. L'enquête piétinait, quand un matin, je reçus la visite d'une dame d'un certain âge qui se présenta sous le nom de Mme Granère et me raconta qu'elle était la tante de la victime ; le Russe lui aurait écrit qu'il viendrait à Paris pour traiter une affaire importante avec des Sud-Américains. Tout cela n'était qu'une mise en scène pour dépister mes recherches, étant donné que la fameuse tante n'était autre que Maria elle-même. Mme Lacour, entre temps, attira mon attention sur un de ses locataires, nommé Corbucco, le même que je vous ai déjà mentionné, et qui lui paraissait suspect ; elle avait en effet, trouvé dans sa chambre une photo, celle d'une femme dont la physionomie lui semblait identique à celle de la dame au

voile noir. L'Italien avait commis là une imprudence capitale car, le prenant en filature, je le suivis avec ma voiture jusqu'à Fontainebleau où, dans un restaurant près du château, la pseudo Conchita l'attendait. Las ! Je commis une formidable gaffe en ne les arrêtant pas, tous les deux immédiatement, comme Mauren me le conseillait. Corbucco avait su m'échapper au dernier moment, mais si j'avais subi d'un côté, un échec regrettable, de l'autre Olive et moi nous apprîmes en surprenant quelques paroles échangées qu'un nouveau coup allait être monté, mais où ? le diable seul le savait.

« J'avais sous-estimé mon regretté collaborateur qui mit tout en œuvre pour réparer ma faute et, ce que je n'aurais pas cru possible, devint vérité : Mauren découvrit la personne que la bande projetait d'attaquer. C'était Miss Myrna Bell, une célèbre vedette américaine, qui possédait un collier de perles de grande valeur et qui était descendu au « Commodore-Palace » aux Champs-Elysées, à l'hôtel où nous logeâmes également pour la protéger. Enfin la chance semblait nous sourire, car nous pûmes arrêter Conchita qui avait volé le collier, mais au moment où nous nous apprêtions à la fouiller, la voix macabre de son frère Fernando, le mytérieux chanteur, se fit entendre et la criminelle savait qu'elle serait sauvée. En effet, la lumière s'éteignit aussi-

tôt, des coups de feu partirent et ce pauvre Olive fut lâchement assassiné. Quelques minutes plus tard on trouva la vedette morte, étranglée.

Garron se tut, étreint par ce souvenir, mais après avoir allumé son cigare, il reprit :

« Vous pouvez croire, messieurs, à quel poin j'avais été touché par la fin tragique de mon subordonné ; je n'ai eu qu'une seule pensée, venger la mort de celui qui m'a été, pendant de longues années, un camarade et ami. Mais j'ai eu beau chercher et mettre tout en œuvre pour retrouver la trace des malfaiteurs, ce fut peine perdue ; ils restaient invisibles, et déjà je craignais qu'ils aient quitté la capitale avec leur butin, quand le commissaire Rognant m'informa qu'un vol inouï avait été commis durant une fête de nuit, dans la villa « *Rêves* » au Vésinet. La plus haute et la plus élégante société s'était réunie ce soir-là chez un richissime financier, M. Bazin, qui commit l'imprudence impardonnable d'engager un soi-disant détective nommé Meunier pour protéger ses hôtes. Vous avez certainement deviné, monsieur le commissaire, qui était ce Meunier en vérité, personne d'autre qu'un membre de la bande en question ; avec une ruse qu'on ne peut qu'admirer et une prudence dépassant toutes les bornes, Maria et ses acolytes surent s'introduire dans la villa, sous différents

masques, puis dépouillèrent les hôtes, l'un après l'autre, n'oubliant pas, bien entendu, de s'approprier le diadème de la maîtresse de maison, un bijou historique et d'une très grande valeur.

« Une fois de plus l'enquête n'aboutissait à aucun résultat, mais en perquisitionnant à l' « Agence Meunier », je trouvai un petit bout de papier déchiré, sur lequel je pus lire :

« nt Olivarez »

Que signifiait ce mot ? Olivarez, cela avait une consonnance espagnole, et Dieu seul sait, si j'aurais jamais abouti à un succès quelconque, quand, par un coup de hasard extraordinaire, je vis dans la même pièce une pancarte fixée au mur, provenant d'une compagnie transatlantique, sur laquelle se détachait un bateau en mer, et ce navire s'appelait : *Président Olivarez ;* dans deux jours il devait appareiller de Marseille pour l'Amérique du Sud. Alors je décidai, avec trois de mes collaborateurs, Maxime, Mirlet et vous Bourguignon, de prendre l'avion pour cette ville, espérant arriver à temps, car désormais tout me paraissait clair; les bandits s'apprêtaient à quitter la France.

« Vous vous souvenez sans doute, Monsieur Carponetti, de notre arrivée ici, puisque c'est vous-même qui nous avez attendu

à l'aéroport ; je ne devais pas me tromper dans mes suppositions, car les criminels, sous les faux noms de Carlos, Olivarez et Ricardo Jimenez y Ventosa et leur « sœur », s'étaient procurés en effet, des billets pour Guyayaquil en Equateur. Le *Président Olivarez* partit sans eux car nous l'avions surveillé, comme d'ailleurs tous les autres navires en partance. Les criminels, cependant, se méfiaient et restaient invisibles. Pendant cette période, eut lieu aussi le vol de la bague effectué, dans le magasin de M. Mattei, joaillier, fort connu, et que vous m'avez présenté vous-même, Monsieur Carponetti. En quittant ce jour-là la préfecture je voulus m'acheter, à cause de la grande chaleur, un léger canotier quand, en l'essayant, j'aperçus dans la glace, la silhouette de Corbucco qui passait dans la rue. Sans perdre de temps je me mis aussitôt à sa poursuite, et suivis l'Italien jusqu'au château d'If. Là, cette brute, faisant brusquement volte-face, m'assomma et me jeta dans la mer et ce n'est que par un miracle que j'ai échappé à la mort.

« Vous, mon cher ami, fit l'inspecteur principal, s'adressant à Bourguignon, avez découvert, ancré près de cette île où j'ai subi une si malheureuse aventure, le yacht *Sémiramis,* appartenant à un Grec. Sur mon conseil, vous deviez continuer à surveiller ce bateau, jusqu'à ce que je vienne vous rejoin-

dre dans la soirée avec Maxime et Mirlet. C'est bien cela ?

— Exact patron.

— Ce sacré Mathurin aurait bien voulu nous empêcher de monter à bord.

— Oui, mais nous lui avons vite appris qu'on ne badine pas impunément avec des gaillards comme nous.

— Cependant nous étions loin de nous douter que la bande nous tendait un piège bien combiné. Après avoir placé une bombe à retardement dissimulée dans la cale, à côté de notre prison, ils prirent soin de se sauver à temps. Je ne veux pas m'éterniser sur ces tristes souvenirs, puisqu'une bonne partie du mystère qui nous préoccupait alors est maintenant élucidé. Evidemment les poèmes espagnols et la voix de Maria que nous avons entendus, tout cela restera un secret. Mirlet seul parmi nous le connaissait, mais il ne parlera plus jamais, puisque la mer est devenue son tombeau. J'ai longtemps réfléchi à ce sujet et suis arrivé à la conclusion qu'il ne s'agissait peu-être que d'un phonographe caché dont le disque tournait automatiquement, cependant n'ayant aucune preuve de ce que j'avance, je ne peux l'affirmer d'une façon catégorique. Le *Sémiramis* sauta en pleine mer, Maxime et Mirlet périrent, vous Bourguignon et moi, nous fûmes sauvés à la dernière minute par un bateau anglais l'*Eagle*

Star qui nous débarqua à Barcelone. Le senor Veloya, chef du département des recherches criminelles, à qui nous rendîmes visite, ne put nous être, dans nos investigations d'aucune aide, mais nous sûmes que la bande avait opéré autrefois en Espagne et que la police de ce pays la recherchait également.

« Vous, monsieur le commissaire, n'étiez pas resté inactif durant notre absence, ce que me prouvèrent les fort flatteurs et innombrables éloges des journaux marseillais dont j'eus la bonne fortune de pouvoir me procurer un exemplaire à Barcelone même.

— Hum ! fit M. Carponetti, le visage épanoui par ce langage, on fait ce qu'on peut. Je ne nierai pas avoir modestement contribué à l'extermination de cette pègre.

— Et de quelle admirable façon vous y avez contribué ! affirma Garron en souriant. au reste de mon récit il est trop connu pour que je m'étende davantage dans des détails ; ayant eu vent du fameux diamant de la duchesse les criminels avaient dû, depuis longue date, préparer leur nouveau projet ; tout le prouve en effet. Un simple avis de déplacement dans une rubrique spéciale comme on peut lire quotidiennement dans certaines gazettes, annonçant l'arrivée des différentes personnalités étrangères sur la Côte d'Azur me mit sur la bonne voie et nous deux, Bourguignon et moi, décidâmes de partir immé-

diatement pour Cannes. Le « Kor-An-Koo » valait la peine de faire un effort pour s'en rendre possesseur mais ce ne fut pas tâche aisée de surprendre les fripouilles et de les empêcher de s'emparer de la pierre.

« Par la suite je dus me rendre à l'évidence : je m'étais encore une fois trompé sur Conchita ou plutôt Maria, qui sachant très bien que nous lui tendions un filet sut, d'une façon si étonnante copier Sa Grâce puis prit la fuite avant que nous nous doutions de rien. C'était encore un échec complet, mais moins grand pour nous que pour M. Jenkins, notre fameux collègue de l'autre côté de la Manche, dont la belle renommées a subi un sérieux dommage ; de ce fiasco il ne se remettra pas de sitôt.

« Comme vous avez été témoin, messieurs, de ce qui advint par la suite, il n'est nullement besoin que je me perde dans des détails oiseux et me contenterai plutôt d'éclaircir ces quelques points qui, peut-être, sont restés inexpliqués. Pour ce qui concerne Giuseppe, le domestique de la villa « Beaux Rivages » c'est vous, monsieur le commissaire, qui êtes mieux qualifié que moi pour nous donner les renseignements complémentaires, puisque vous-même avez mené l'enquête.

— Eh bé ! je crains de vous désillusionner, mes amis, le rôle que ce garçon jouait est bien moins compliqué que je ne l'avais cru au

premier abord. Il a avoué que Ferrucio l'avait persuadé — je suppose en lui graissant la patte — de ne souffler mot à personne de la présence des criminels dans la villa. Au cas où nous l'interrogerions il devait nous faire d'abord perdre notre temps en feignant de ne pas savoir de qui il était question, puis s'il était obligé d'avouer, le faire avec réticences, nous mener par un chemin opposé à celui pris par les gangsters afin de leur permettre d'avoir une avance suffisante pour rendre toute poursuite inefficace. De cette mission il s'acquitta parfaitement ainsi que vous avez pu en juger ; cette histoire vé ! va lui rapporter quelques mois de prison.

— Et Ferrucio ? demanda Bourguignon.

— Il a filé en douce voyant qu'il n'y avait rien à faire et qu'il risquait de se bien brûler les doigts. Actuellement ce mangeur de macaroni doit se trouver de l'autre côté de la frontière, mais comme nous savons maintenant que son occupation préférée est la contrebande, nous ne tarderons certainement pas à le pincer, et je ferai de mon mieux pour qu'il soit mis, le plus vite possible sous les verrous comme son compatriote.

— Il y a encore une question à régler, interpella Bourguignon, je vous assure qu'elle m'a bien tracassé. Vous nous avez dit, monsieur le commissaire losque nous vous avons touvé, Dieu sait dans quel état ! que vous

aviez logé à l' « Alhambra-Palace », sans que nous le sachions. Auriez-vous l'intention de garder, à ce sujet, le secret ?

— Pôvre de moi ! s'écria le Marseillais joyeusement, il ne vous échappe, à ce que je vois, rien. Enfin ! puisque nous sommes si bien ensemble et que chacun de nous a parlé à cœur ouvert jusqu'ici je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas autant. Nous de Marscille té ! nous sommes des gens à l'esprit vif, vous le savez d'ailleurs. Moi aussi je ne suis pas fada vé ! exactement comme vous j'ai lu l'*Echo de la Canebière* et fus immédiatement fixé. Marius, me dis-je, tu es un grand policier, puisque tu as eu la veine de supprimer Corbucco et l'autre type qui s'appelle Carlos, pourquoi diable n'irais-tu pas plus loin et n'arrêterais-tu pas le reste de la bande. Un, deux, trois, me voilà dans le train et parti pour Cannes, sans toutefois avoir la moindre idée que vous vous trouviez dans l'hôtel où je logeais. Le soir je descendis dans la salle à manger afin de jeter un coup d'œil sur Sa Grâce quand je m'arrêtai net, fort surpris je vous assure ; qui vois-je de loin ? Ces Parisiengues ! J'entends déjà votre question : pourquoi n'avez-vous pas dévoilé votre présence ? Eh bien, là-dessus je vous répondrai qu'ayant préparé un système à moi, je voulais agir tout seul. Mal m'en prit car, ainsi que vous l'avez constaté, la bande me chlorofor-

ma et me mit à sa merci. Mais cela me servira de leçon et à l'avenir je serai plus prudent.

— On ne pourrait dire que nous nous sommes ennuyés pendant cette charmante soirée, fit Garron en jetant un coup d'œil sur sa montre-bracelet, seulement avec tous ces bavardages nous allons encore manquer notre train pour Paris. Je pense, cher monsieur Carponetti, que vous n'avez plus aucune question à me poser puisque, accédant à votre désir, je vous ai tout relaté de mon mieux.

L'autre protesta d'un façon comique :

— Comment donc, cher ami, jamais je n'oserais vous retarder davantage et mille fois merci pour votre amabilité, mais, avant de partir vous ne me refuserez pas l'honneur de vider encore un verre avec moi, puis, avec votre permission je vous accompagnerai à la gare...

XVII

ÉPILOGUE

Une foule dense se tenait devant le rapide sous pression, et lorsque Garron et son subordonné, accompagnés du commissaire atteignirent le quai ils eurent toutes les difficultés à se frayer un chemin. Dans cette période de vacances, il n'était pas autrement étonnant qu'une quantié énorme de voyageurs se disposât à rentrer à Paris, et si les policiers n'avaient pas pris la sage précaution de retenir leurs places, ils auraient été certainement contraints de rester debout durant tout le voyage.

M. Carponetti, plein d'attention pour ses collègues, cherchait à se rendre utile comme il pouvait tout en échangeant des mots aimables, et leur donnant des conseils bien intentionés.

— Ah ça, par essemple - s'exclama-t-il en se frappant le front, où ai-je donc la tête ? Et la lecture ! Mais vous vous ennuiriez, pô-

vre de vous, pendant le trajet, attendez je vais faire le nécessaire.

Il revint bientôt les bras encombrés de toutes les feuilles possibles, sa bonne face resplendissante de joie.

— Une bonne nouvelle, cria-t-il de loin .

Puis tendant le paquet par la portière :

— A la première page du *Petit Méridional* vous trouverez un article épatant.

Et, heureux comme un roi, il claqua des doigts sur sa bouche.

— Il parle sans doute de vous ? demanda Garron.

— Evidemment, c'est tout naturel.

— Bon, je le lirai après, en toute tranquillié.

— Pourquoi remettre à plus tard, lisez tout de suite. Vous serez étonné comme tout le monde ici est au courant de notre affaire.

— Alors bon, concéda l'inspecteur principal en clignant de l'œil vers Bourguignon, puis il s'exécuta :

ENCORE UN SUCCÈS ÉCLATANT DE NOTRE POLICE
LE CÉLÈBRE COMMISSAIRE MARIUS CARPONETTI
MARQUE UN NOUVEAU POINT

Nous aprenons d'une source absolument sûre que la redoutable bande surnommée la Voix qui tue *dont nous avons relaté tout récemment les multiples méfaits, vient d'être enfin exterminée jusqu'au dernier membre.*

C'est grâce aux étonnantes qualités de notre estimé concitoyen M. Carponetti dont la perspicacité, l'audace et le sang-froid ne sont plus à louer que les criminels ont pu être enfin châtiés. L'immense mérite du commissaire qui, à maintes reprises, n'a pas hésité à risquer sa vie trouvera bientôt sa pleine récompense. Nous ne croyons pas trahir un secret en annonçant ici que la nomination de M. Carponetti comme directeur de la Police est imminente et lui adressons nos sincères salutations... etc.

Pas un mot de Garron ni de Bourguignon.

— Vous avez bien lu, s'enquit anxieusement le Marseillais comme s'il avait peur que l 'autre ait sauté des lignes. Bonne mère, mon rêve s'accomplit... directeur vé ! ça sonne bien ! A partir de ce jour-là, foi de Marius, l'ordre règnera à Marseille. et quant aux fripouilles elles n'auront pas envie de rire je vous assure. J'entends déjà mon nouveau surnom : Marius Carponetti « la Terreur de la Pègre ! »

Garron eut toutes les peines du monde à cacher son hilarité, heureusement le train se mit en marche.

Le commissaire sera une dernière fois les mains de ses collègues, puis tirant un mouchoir de sa poche, fit quelques signes d'adieu d'un air mi-cordial, mi-ému.

— Sacré Parisiengues ! marmotta-t-il en s'en allant, ça s'imagine être supérieur, mais nous leur avons montré ! Quels fadas vé ! Les journaux ont raison, tous les mérites m'incombent, pas de discussions possible à ce sujet, et aussi vrai que je vais, maintenant, m'ingurgiter un pastis pour fêter ma victoire, aussi vrai Marseille a battu Paris.

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)